

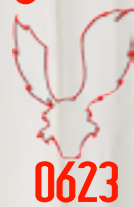
W-FENE C

MAGAZINE



THE PSYCHOTIC MONKS - POIL UEDA - UNSWABBED
MOTOCULTOR FEST - ARIA PROMOTION - UMFM
MARS RED SKY - ORPHEUM BLACK - OSLO INDIE FEST
NADA SURF - DEVIN TOWNSEND - NOT SCIENTISTS

MASS HYSTERIA



ÉDITO

Cette fois-ci, c'est mon tour. Je ne suis pas toujours à l'aise avec cet exercice, et j'ai l'impression que mes copains font ça mieux que moi. Mais si je peux t'épargner un cours d'expertise comptable de JC, une interro surprise en géographie d'Oli et des exercices de Jogging The Circus par mon acolyte Guillaume, c'est déjà ça de pris, non ? Du coup, je m'y colle.

Et de quoi je pourrais bien parler pour introduire ce nouveau numéro du W-Fenec mag, accouché un peu dans la douleur et avec les incontournables Mass Hysteria en couverture (inédite, merci à eux !) ? J'ai un temps envisagé de parler de la triomphale tournée française de Ghost qui a rassemblé sur neuf dates plus de 50.000 fans. Pour un groupe à la renommée mondiale au sommet de sa gloire, privilégier la France (et avec succès) est quand même un sacré pied de nez à tous ces groupes via leur(s) promoteur(s) qui boudent notre Hexagone à l'exception de la traditionnelle date parisienne. Alors, oui, pourquoi pas. Mais j'ai finalement changé de plan, un peu à la dernière minute d'ailleurs, pour exprimer un sentiment...Tenace.

Car oui, j'ai passé une drôle d'année à supporter le Racing Club de Lens, mon club de cœur de foot (qui est aussi celui de notre big boss Oli) au cours de la saison 2022-2023. Oh, je te vois venir... le foot, ce sport de beauf où l'argent gangrène depuis de trop nombreuses années le sport le plus populaire en France (et dans bien d'autres pays du monde). Les résultats aidant, j'ai vibré de-

vant ma télé (le plus clair de mon temps), au stade (parfois et seulement à l'extérieur, le club jouant à guichet fermé toute l'année dans sa forteresse quasi imprenable) et sur mon portable quand je consultais les scores en live pendant les concerts auxquels j'ai assisté cette saison - j'en parle dans la rubrique HuGui(Gui) les bons tuyaux. Ça fait plus de trois décennies que je supporte ce club. Mon club. Mais je crois que je n'ai jamais autant vibré que cette année. Car cette équipe a une putain d'âme, même si je ne suis pas dupe que le foot business n'épargne personne. Emmenée par Franck Haise, entraîneur intelligent, l'équipe a retourné des montagnes avec toujours cette putain d'envie de créer le jeu, tout donner à en rendre fou ses fans. Au point qu'avec Oli, on a écrit au club pour interviewer Jean-Louis Leca et causer musique avec le gardien-guitariste. Pas de réponse du club. Mais le destin (et cet éditto qui sera adressé au club) nous permettra peut-être de faire figurer dans un prochain numéro cette rencontre originale.

Alors, tout simplement, merci à vous, Brice Samba, Facundo Medina, Ismaël Boura, Seko Fofana, David Pereira da Costa, Lukasz Poreba, Florian Sotoca, Adam Buksa, Loïs Openda et toute la smala. Ça fait beaucoup de «a» tout ça me soufflait dernièrement ma petite Victoria. Ouais, comme dans Mass Hysteria. Allez Lens et vive le sport. Positifs à bloc !

■ Gui de Champi

SOMMAIRE

06 MASS HYSTERIA

27 THE PSYCHOTIC MONKS

32 UNCOMMONMENFROMMARS

38 DEVIN TOWNSEND

48 LETHVM

54 UNSWABBED

64 BEBLY

66 MALADROIT

68 OSLO INDIE FEST

96 LIVE IN PARIS

123 ORPHEUM BLACK

133 POIL UEDA

142 NOT SCIENTISTS

152 NADA SURF

166 MOTOCULTOR FEST

176 INTERVI OU : MARS RED SKY

178 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

184 LES DISQUES OUBLIES

186 DANS L'OMBRE : ELO

188 FAN ATTIC : NEW MODEL ARMY

Ont participé à la rédaction de ce numéro :
Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Julien, Guillaume
Circus, JC, Mic, Jérôme tFb, Fred...
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Audrey Whent
Relations Presse : Aria Promotion



LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN AVRIL

On a perdu Ray Shulma, le bassiste compositeur de **Gentle Giant**, ainsi que Guy Bailey, le guitariste fondateur des **Quireboys**.

Le guitariste de **Saxon**, Paul Quinn a été remplacé par Brian Tatler de Diamond Head pour les tournées du groupe.

Mick Mars, le guitariste de **Motley Crue** poursuit ses comparaisons en justice pour abus psychologique, et non paiement de sa part des profits.

Lynyrd Skynyrd a annoncé qu'ils continueront de tourner bien que tous les membres originaux soient maintenant décédés.

FFF est entré en studio en Belgique pour enregistrer une trentaine de titres en vue de 1 voire 2 albums, c'est également le cas de Mudvayne qui a enregistré des démos pour son prochain album !

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN MAI

Andy Rourke, le bassiste de **The Smiths** est décédé, ainsi qu'Algy, le chanteur de **Tank**.

Blur a lâché un nouveau single de nulle part, pour annoncer un nouvel album.

Sum 41 a annoncé l'arrêt définitif de ses activités après la tournée de son prochain albu.

Les frères Cavalera forment un Enième projet, simplement appelé **Cavalera**, et vont sortir une version réenregistrée du 1er Ep et du 1er album de Sepultura

Incubus a confirmé Nicole Row comme remplaçante de Ben Kenney qui a dû quitter le groupe pour des raisons médicales.

Turnstile a aussi une nouvelle gratteuse, Meg Mills qui remplace Greg Cerwonka. Les **Foo Fighters** annoncent Josh Freese comme remplacement de Taylor Hawkins derrière les futs.

Glenn Hughes quitte les **Dead & Company** et est remplacé par celui qu'il remplaçait : John Corabi. Enfin, **Marduk** a viré son bassiste après que ce dernier ait fait un salut nazi sur scène à Londres.

QUI A DIT ?

J'ai toujours pensé qu'il s'agissait plutôt de musique «feelbad», mais avec des mélodies accrocheuses.

- A. Valleypolicella
- B. Flight Mode
- C. Mars Red Sky
- D. The Psychotic Monks

Je pense qu'à un moment ça va péter, il y a eu une révolution, il y a eu un mai 68, ça va péter, c'est obligé...

- A. Mass Hysteria
- B. Orpheum Black
- C. Poil Ueda
- D. Unswabbed

On a franchi le million de streams il y a un an, on a touché le chèque, c'est 1 200 euros... à diviser en cinq.

- A. Unswabbed
- B. Mass Hysteria
- C. Beezewax
- D. The Psychotic Monks

Casserolade ad lib.

- A. Mars Red Sky
- B. Unswabbed
- C. Poil Ueda
- D. Mass Hysteria

Jusqu'ici on avait sorti des albums avec des covers/titres plutôt sombre esthétiquement, on a voulu tourner une page et assumer de la couleur.

- A. The Psychotic Monks
- B. Mass Hysteria
- C. Hey Wait!
- D. Porto Geese



MASS HYSTERIA

SAMEDI 13 MAI, MA FEMME M'AVAIT PRÉPARÉ UN ANNIVERSAIRE SURPRISE QUE J'AI GÂCHÉ EN LUI RAPPELANT QUELQUES JOURS AVANT QUE JE DEVAIS FAIRE L'INTERVIEW DE MASS HYSTERIA ET LES REVOIR EN CONCERT. ELLE A ANNULÉ LA SURPRISE (FATALEMENT), ON A QUAND MÊME FÊTÉ ÇA LE DIMANCHE ET J'AI DONC PASSÉ UNE GRANDE PARTIE DE MON SAMEDI EN COMPAGNIE DES MASS. AVANT DE PASSER À TABLE, VOICI UN EXTRAIT DE NOTRE LONGUE DISCUSSION DANS LES LOGES...



Le choix de sortir des EPs n'est pas si courant dans le metal, pourquoi couper l'album en deux ?

Yann : En effet, c'est pas une histoire de mode... et c'était pas prévu à la base. On est des gros consommateurs de musique et comme nous, la plupart des gens n'écoutent pas les albums en entier, quand ils sont trop longs, tu te fais les cinq premiers morceaux et tu vas écouter autre chose... Il y a tellement de sorties ! On devait faire dix titres sur cet album et on en a composé quatorze, si on les mettait tous, l'album aurait été trop long et on ne voulait rien jeter. On a hésité entre sortir un album plus court avec des maxis à côté ou le faire en deux

parties. J'ai trouvé l'idée vraiment cool, les gens vont écouter tous les morceaux.

Mouss : Et on ne va pas se mentir, le sortir en deux fois, ça nous permettra d'être encore d'actualité dans 6-10 mois, plutôt que d'avoir une grosse actu pour la sortie puis plus rien.

Rapha : Et ça fera parler de la tournée, je pense que cette pratique va se généraliser ou, en tout cas, ça va se faire de plus en plus. Par exemple, le dernier Slipknot, j'écoute une face, j'écoute la deuxième le lendemain, la troisième le mercredi et la dernière le jeudi...

Yann : J'adore Slipknot, mais leurs albums sont trop longs ! Je me suis dit que s'ils sortaient des trucs de 6-7 titres, ce serait bien plus



efficace. Comme le dernier Metallica, je suis fan mais l'album est dix fois trop long ! Personne ne leur dit qu'un album de 40 minutes suffirait ?

Mouss : Eux, peuvent se le permettre... Ce sont des choix artistiques.

Rapha : Surtout que leur prochain album, ce ne sera pas avant cinq ou six ans... à moins qu'ils ne changent de rythme.

J'en discutais avec Unswabbed qui a coupé son album en trois, ils me disaient aussi qu'on pouvait faire plus attention à chaque morceau et que ça avait dopé leurs streams, y compris de leurs anciens morceaux...

Rapha : Pas mal !

Yann : J'écoute pas mal de hip-hop américain et ils ne sortent plus vraiment d'albums, ils sortent des titres tous les six mois et une fois, ils te sortent un album avec tout ce qu'ils ont fait.

Rapha : C'est ce que faisaient les Beatles.

Yann : On voulait vraiment qu'il n'y ait pas de morceaux qui passent à la trappe.

Il reste quoi à faire sur la deuxième partie qui sera disponible cet automne ?

Yann : Il y aura encore sept titres, il nous reste

deux morceaux où il faut enregistrer les voix et à mixer.

Mouss : À 90 %, c'est plié.

Rapha : Et ce sera différent de la première partie...

Yann : Oui, moi je suis super content car la te-
neur de la deuxième partie pourra rappeler De
cercle en cercle avec des choses qu'il n'y a pas
sur Tenace 1.

Mouss : Sans le vouloir, on va retraverser
toutes les périodes de Mass Hysteria, c'est
étrange.

Ça a été facile de séparer en deux ?

Yann : Oui, ça s'est fait naturellement. On a fait
chacun une liste et on avait la même ! À deux
titres près, on avait tous choisi les mêmes
donc c'était assez facile.

Mouss : Dans l'idée, on a une partie obscure et
une partie lumineuse.

**Là, c'est donc la partie obscure car sinon,
qu'est-ce que ça va être !**

Mouss : Ouais, Tenace 2 sera plus lumineux,
sinon, ce serait l'enfer.

**Mouss, tu as perdu tes préparations de textes,
est-ce la raison pour laquelle certains titres
comme «Tenace» ou «Mass veritas» ont des**

paroles hachées, syncopées, c'est dû à ça ou c'est une volonté ?

Mouss : C'était une volonté d'avoir un truc plus rentre-dedans. On avait fait quelques approches avec «Arômes complexes» ou «Entre ciel et terre» qui étaient dans l'idée trap-metal parce qu'on écoute beaucoup de hip-hop depuis tout le temps. Là, c'est plus que tendance, il y a des groupes énormes en trap-metal, on ne veut pas plagier, on ne fait pas ce genre-là mais c'est une de nos influences, on se fait plaisir. Mais c'est pas parce que j'ai perdu mes textes ! Pas consciemment en tout cas (rires).

On trouve Zola, Céline, Descartes, Orwell, Platon... en références littéraires...

Mouss : Merci ! T'es le seul qui fait le listing !

Est-ce que ce sont de fraîches lectures ou des souvenirs scolaires ?

Mouss : Les deux ! Et beaucoup de relectures scolaires. Comme «La caverne» de Platon, c'est une belle allégorie. Quand tu penses que Platon, c'est un philosophe antique, ça a 2500 ans ! Plein de philosophes te disent que tout a été dit avec Platon, Socrate, Aristote, tout le reste ensuite, c'est des ragots de bas de page ! Sur «Le triomphe du réel», je reprends des grands poncifs de la philosophie, je les réadapte à aujourd'hui et ça n'a pas changé. Depuis tout temps, les hommes font les mêmes

conneries et ça ne finit jamais, il y avait des seigneurs, maintenant ce sont des multinationales, le parallèle est assez facile. On est vraiment prévisible. Comme on répète les mêmes bêtises, on doit rappeler les mêmes dangers, il faut rabâcher les préceptes philosophiques pour faire face à la bêtise humaine. Ça fait du bien de rebrasser les classiques littéraires. Surtout que les classiques de notre époque ne sont pas les mêmes qu'aujourd'hui, quand je vois le programme de mes enfants... C'est devenu la philosophie pour les très très nuls. Il ne faut pas que ce soit compliqué, comme si on voulait que les nouvelles générations soient teubés à souhait ! On ne met plus de notes, on fait des QCM, on écrit en phonétique les rédactions...

Yann : Ça se voit, j'ai l'impression, peut-être que je vieillis, mais quand tu regardes les trucs à texte dans le hip-hop, les NTM, les IAM, les Assassin, ils avaient des trucs à dire, aujourd'hui quand t'écoutes Damso ou Aya Nakamura qui sont dans la catégorie hip-hop, tu te poses des questions...

La pochette est encore une grande réussite, certainement elle aussi liée à un mythe, comment faut-il l'interpréter ?

Rapha : Comment, toi, tu l'interprètes ?

Je vois un truc genre chevalier blanc, un



protecteur...

Rapha : C'est très bien, c'est la bonne !

Yann : Je déteste intellectualiser les trucs comme les pochettes, je suis très sur la beauté graphique, sur l'esthétique mais forcément, ça part d'une idée. Là, je voyais une histoire avec 4 femmes enfermées et une évasion d'une prison par un chevalier drapé, une ambiance chevaleresque...

Mouss : C'était compliqué pour la maison de disques, ils ont dit à Yann : « T'as l'air de savoir ce que tu veux faire, est-ce que tu veux faire la régie et gérer tout le truc, on te donne un budget et vas-y ». Il a pu faire ce qu'il voulait, il a loué les costumes, les animaux, c'était un casting de malade ! Il a dépassé le budget évidemment !

Yann : Je suis très content du résultat.

Mouss : C'est la première fois qu'on mettait un animal ! On a eu deux enfants, un astronaute, des femmes, un album noir, un homme et donc un cheval, ça représente un peu l'évolution de l'homme (rires).

En terme graphique, il y a aussi le clip de «Mass veritas» qui est généré par IA

Yann : C'est pareil, c'est pas voulu... On voulait faire le premier clip en IA en France, ça a pris du temps, ça devait être autre chose, c'était pas prêt et on n'avait pas de clip au moment de la tournée. On a dit au label qu'il nous fallait un nouveau morceau qui sorte avant la tournée pour que le public le connaisse. Le COVID a retardé plein de trucs et là, il nous fallait quelque chose, même à l'arrache. Deux semaines avant, Mehdi de Vercyords nous propose de faire une lyric video. Nous, ça nous gavait un peu parce qu'on pensait que ce serait un peu pourri, surtout pour notre retour mais il a contacté des gens et ils nous ont sorti ça en 2 semaines ! Carrément, j'étais sur le cul ! Je ne suis pas un geek, l'Intelligence Artificielle, j'en entends parler depuis quelques mois...

Rapha : Mais non, depuis Terminator ! (rires)

Yann : J'ai été hyper séduit par le résultat. Le débat de l'Intelligence Artificielle, c'est autre chose, nous on a juste un clip.

Vous n'aviez rien demandé de particulier ?

Yann : Non, rien, ils se sont basés sur les paroles et ils ont sorti ça !

Mouss : Ils ont collé aux textes avec les mots

clés qu'il fallait.

Et le texte colle à l'actualité, c'était pas fait exprès... Est-ce qu'on peut dire que vous êtes dans la «chanson réaliste 2.0» ?

Mouss : Ouais ! Je prends ! C'est bien ! Je n'ai pas cette prétention mais ça reprend la tradition française de la chanson à textes engagée, même à l'époque du musette, de Fréhel, de Piaf... C'est une belle formule, je prends !

Pourquoi avoir choisi ce titre en single, il est assez différent de la patte Mass...

Yann : Je pense que le deuxième single sera différent aussi. On doit prendre des risques, être un peu surprenant, ce serait facile de revenir avec un truc plus simple, les autres morceaux sont bons mais il faut aller de l'avant.

Mouss : On s'est posé la question, on s'est dit que ce n'était pas évident que ce morceau fasse l'unanimité chez nos fans... Je n'aime pas ce mot, bref, pour ceux qui nous suivent. On le sentait comme ça, on l'a fait comme ça et il se trouve qu'il colle à l'actualité de ouf.

Yann : Celui qu'on voulait sortir en single en premier n'était pas prêt, on n'avait pas le clip.

Mouss : J'espère qu'il verra le jour ce clip, c'est un vrai clip avec tournage, acteurs... Si on arrive à le faire, visuellement, ça va être une grosse claque. Mais c'est compliqué de faire un vrai clip aujourd'hui, ça coûte très cher et on a voulu pousser un peu le truc... On attend, on veut qu'il se fasse et ce sera sur «Tenace».

Arrivons donc à Fréhel, c'est une chanteuse qui a inspiré Piaf, elle a une vie assez compliquée, pourquoi elle ?

Mouss : C'est surtout Yann...

Yann : Pourquoi elle et pas Piaf ? Je suis fan de chanson française et je voulais un truc qui représente la France des années 20, je voulais un truc plus authentique que Piaf.

Mouss : Et c'est avant Piaf, c'est les racines de cette chanson française que Piaf a popularisée dans le monde entier !

Yann : On a un peu flippé car Maître Gims a fait la même chose avec Piaf mais elle ne chante pas, ils ont juste repris l'air sur le refrain.

Les Garçons Bouchers ont repris ce morceau de Fréhel un peu avec la même idée...



Yann : François Hadji-Lazaro avait une grosse culture musicale

Mouss : Lui, Les Garçons Bouchers, Pigalle ... ils représentent vraiment cet esprit. Paix à son âme.

«Le grand réveil», c'est aussi un titre de Sardou...

Mouss : Oui !!! [rires] Je leur ai dit «les gars, j'ai un problème avec «Le grand réveil»... c'est Sardou».

Yann : Faudra faire gaffe, faut pas que ce soit lui qui touche notre thune ! [rires]

Mouss : C'est déjà arrivé ! Nous, la SACEM nous avait appelés pour nous dire que le morceau «L'effet papillon» existait déjà, qu'il fallait qu'on change un truc.

Ecologiste ?

Mouss : Évidemment ! On ne fait pas nos vidanges dans les prairies !

Insoumis ?

Rapha + Mouss : Oui !

Partageurs ?

Mouss : Ouais

Mass Hysteria, c'est la NUPES ?

[éclats de rires]

Rapha : Ah, je ne l'ai pas vu venir !

Mouss : Juste pour parler de l'écologie, aujourd'hui, il y a une sorte d'éco-fascisme qui m'énerve, tu ne peux plus rien faire. Les voitures tout électrique, ça me casse les couilles et j'ai même pas le permis ! Je ne m'y connais pas du tout, je vais voir ce que pensent les spécialistes dans les séminaires, les colloques, t'as des gars avec BAC + 37, ils te parlent de l'écologie mais pas de ce que tu entends à la télé. Les chercheurs t'expliquent qu'il y avait genre 10 fois plus de carbone à l'époque des dinosaures alors qu'ils n'avaient pas de voiture, et la courbe du carbone n'a rien à voir avec celle des températures. L'homme, c'est un pet de mouche à l'échelle de la planète. Attention, je ne dis pas qu'on ne fait pas de la merde, on pollue les mers, on pollue le ciel, on bousille la planète, il faut faire quelque chose.

Mais c'est pas en triant tes ordures et avec 2-3 éoliennes derrière chez toi que tu vas empêcher le réchauffement climatique. T'as des usines pétro-chimiques dans le monde entier qui crachent des kilotonnes de merde dans les fleuves, les rivières, c'est là que ça se joue ! C'est pas dans le gars qui achète sa caisse, qui roule au diesel pour faire 60 bornes tous les jours pour aller bosser parce qu'il habite à la campagne, lui il n'a pas de jet privé et c'est lui qu'on va faire chier ? L'écologie, c'est un sujet trop sérieux pour le résumer à ce que les médias te disent. Ce qu'ils te disent, c'est pour te faire peur, comme la guerre, comme les virus, tout ça, c'est de la peur. On est écolo mais dans le bon sens du terme, on fait attention. On trie nos poubelles mais il faut faire vraiment attention à ce speech éco-fasciste qui t'impose des trucs. Quand je dis «Pass sanitaire, pass climatique», c'est que bientôt, c'est déjà le cas dans certains endroits, t'auras le droit d'utiliser ta caisse qu'à certains moments. Ils vont t'empêcher de vivre mais ça ne les gênera pas eux, c'est eux qui font les lois, ils auront toujours leur jet privé, leur voiture avec chauffeur...

On va rester dans la peur, en 2001, on a eu un vote bancal et suicidaire, le résultat des prochaines élections peut être dramatique, comment on évite la peste ?

Mouss : Ce sera qui ? Marine contre Wauquiez ? Contre Melenchon ?

Yann : C'est tous la peste !

Mouss : C'est ça...

Yann : À un moment donné, ce qu'il va se passer, c'est que le Front National va passer et les gens vont se rendre compte que ça ne changera rien pour eux, sauf que ce sera deux fois plus la merde dans la rue... Et on n'a pas la solution. Pour moi, tous les politiques sont des menteurs pour reprendre la phrase de Lemmy, c'est que des gens qui font des hautes études et une fois qu'ils arrivent là-haut, qu'ils soient de droite ou de gauche, ils sont pourris. Que chacun à son niveau essaye de faire des choses bien. Quand je vois les mecs qui cassent tout dans les manifestations, ça me fait pitié, c'est eux les moutons. Macron, il en a rien à foutre, c'est nos impôts qui remboursent tout.

Mouss : Au contraire, il aime s'il y a de la merde, il peut dire «Vous avez vu ? Les manifestants sont des casseurs...»

Yann : Comment on évite la peste ? J'ai envie de te dire qu'il est peut-être un peu trop tard...

Mouss : Qu'est-ce qu'il faut faire ? Je pense que déjà, faut éteindre sa télé. Ensuite, tu vis à ton niveau, tu t'occupes des tiens. Après, il ne faut pas se désintéresser de la politique. Je pense qu'à un moment ça va péter,



il y a eu une révolution, il y a eu un mai 68, ça va péter, c'est obligé. T'as vu là ? Macron qui remonte les Champs-Élysées pour le 8 mai ? C'est une commémoration ! «Commémorer» ça veut dire «se rappeler ensemble», le peuple et l'État, tout doit faire corps... Et là, il a remonté l'avenue tout seul, on entendait le croassement des corbeaux ! C'était lugubre ! Il n'y avait personne ! Il y avait un périmètre de 100 mètres autour de lui avec personne ! Il y avait un président élu démocratiquement qui remonte les Champs-Élysées mais qui refuse que le peuple vienne le soutenir ou commémorer avec lui... tout ça parce qu'il a peur des casserolades ! Il faut accepter la réalité, la réalité c'est qu'il est détesté et il a tout fait pour ça, il faut l'accepter ! On ne sait pas ce qui va arriver, on ne sait comment se débarrasser de la peste... Déjà, peut-être qu'on peut manifester contre... Après, si tout le monde arrête de voter... je suis d'accord avec Yann, c'est tous la peste, Marine n'est pas mieux que Mélenchon ! Pour moi, il y a l'extrême gauche, l'extrême droite et l'extrême centre, terminé ! Quand on va se désintéresser de ces gens-là, quand on va vivre sans eux...

Yann : Et ça, on ne sera peut-être pas vivants pour le voir.

Mouss : Oh, je ne sais pas, la révolution viendra d'ailleurs, on va être les derniers... C'est compliqué à expliquer mais on a tout désindustrialisé, on a tout envoyé en Chine et là, il faut réindustrialiser. Ah bon, on a tout vendu il y a 40 ans, Alstom, Thales... tout le génie français a été vendu en pièces détachées pour pas grand-chose... Il y aura des procès dans 10 ou 15 ans, des mecs seront jugés, des mecs comme Macron seront condamnés, «responsables mais pas coupables» comme Laurent Fabius avec le sang contaminé !

Yann : Pour résumer ça, je préfère être à ma place et donner du bonheur aux gens que d'être à la leur.

Mouss : Le bon sens triomphera à un moment donné. «Le triomphe du réel», c'est ça. Là, t'as encore des gens avec des masques, le truc qui ne te protège de rien. Si Macron avait le droit de se représenter, t'as des gens qui revoteraient pour lui... C'est un travail long et fastidieux, nous on ne peut rien faire à part juste dresser un constat dans nos paroles. On n'a pas de so-

lution... Mais pour la victoire, on sera là.

De défaite en défaite jusqu'à la victoire !

Yann : C'est Mao Zedoung qui disait ça, tu vois la référence ! Mais il ne disait pas que des conneries.

À moins que cela ne change ce soir, vous ne jouez que deux des nouveaux titres, pourquoi ?

Rapha : Parce que l'album n'est pas sorti. D'ailleurs, on est très étonné, je crois que c'est la douzième date ce soir, la douzième à afficher complet avec pas beaucoup de promo, avec aucun affichage, c'est soi-disant un début de «Tenace tour» mais on pourrait jouer «Mass veritas» et dérouler le set après, ce serait pareil. Les gens viennent nous voir, c'est tout. Personne n'est venu me voir pour me dire qu'il n'y avait pas assez de nouveaux morceaux. L'accueil est incroyable.

Yann : Il se passe un truc entre nous et les gens, c'est assez incroyable. Il y a un truc supplémentaire, une alchimie entre eux et nous, c'est génial.

Mouss : À mon avis, c'est le travail depuis L'armée des ombres, c'est progressif, on rajoute des petits trucs à chaque fois. Comme disait Rapha, quand on a annoncé les dates, on n'a pas fait beaucoup de promo, aucun affichage, empreinte carbone zéro... et on remplit toutes les salles. Hier, pour la première fois en 30 ans on jouait à Saint-Lô au Normandy, il y avait 950 personnes !

Rapha : Même le Sud-Est, il y a encore quelques années, pour nous, c'était pas facile facile, c'est le cas pour plein de groupes, entre Lyon et Marseille, c'est pas toujours évident et là, à Aix, on a fait 1000 personnes ! C'est aussi la première fois qu'on jouait là-bas ! Des gens sont venus de partout, de Marseille, de Montpellier... C'est fou.

Mouss : Et tout ça sans affichage, sans passer à la télé, sans passer à la radio, juste avec un clip sur Internet, nos réseaux et le bouche à oreille.

Yann : Et 30 ans d'expérience...

Vous n'avez pas hâte de jouer «Tenace» qui va être énorme sur scène ?

Rapha : Comment tu peux le savoir ?

L'expérience !



Mouss : Peut-être qu'on ne le jouera jamais celui-là [rires].

Yann : Il y a un gars qui a gagné un truc pour venir nous rencontrer, on a joué le morceau, quand ça part après l'intro, il s'est reculé, j'ai adoré sa tête.

Mouss : Il est en sol «Tenace», hein Fred ? C'est grave.

Yann : T'aimes bien ce morceau ?

J'adore ! Même s'il n'y a pas beaucoup de morceaux que je n'aime pas...

Yann : Je suis assez fier d'arriver au dixième album avec un morceau comme ça même si j'aime les autres aussi...

La setlist n'a quasi pas bougé depuis le début de cette tournée...

Yann : C'est pour le light show... On se dit à chaque fois qu'il faudrait une colonne vertébrale et à côté des morceaux qui changent mais ça pose souci au niveau des lights, il faut qu'il encode tout, ça demande de faire des résidences, il faut travailler les morceaux.

Rapha : Là, il va y avoir des nouveaux morceaux qui vont arriver et ensuite jusque mi-octobre, ce sera que des festivals donc ce sera encore un autre set, et à partir de novembre, il y aura les titres de la deuxième partie... C'est beaucoup de boulot. Les gens ne se rendent pas forcément compte mais c'est un taf énorme.

La tournée passe par de nombreuses «petites villes» et des salles où vous jouez depuis quasiment vos débuts, c'est important de jouer «en bas de chez moi» à Calais mais aussi à l'Empreinte, chez Narcisse, au Florida... ?

Rapha : Le Florida, c'était hyper cool.

Yann : Chez Narcisse, ça va être chaud. On a une scénographie qui est compliquée à monter, on a une configuration plus petite mais c'est même pas sûr qu'on puisse tout mettre Chez Narcisse...

Mouss : C'est des lieux mythiques ! On a mis vachement de temps avant d'y jouer, je crois qu'on a mis 3 ou 4 albums avant de jouer Chez Narcisse, tout le monde était passé là-bas, on a plein de souvenirs de notre premier passage, c'était fantastique ! On a été accueilli avec de la gnôle en plein après-midi, on est monté sur scène à moitié cuitasse, c'était mortel. Il y a des endroits qui nous ont accueillis alors que

c'était pas la meilleure période de Mass Hysteria, la moindre des choses, c'est de leur rendre la pareille quand ça va très bien pour nous.

Rapha : Et c'est rock n' roll, j'aime bien jouer dans ce genre d'endroits.

Mouss : Ça me ferait chier de me dire qu'on est devenu trop gros pour revenir jouer dans ces salles. Metallica a joué dans des salles mythiques toutes petites genre CBGB, on les avait vus à la Boule Noire, ça doit les emmerder parfois de ne plus pouvoir jouer dans ce genre de salles où c'est devenu compliqué pour eux.

Yann : Pas du tout dans le même style, je suis allé voir Renaud à La Scala, de voir un artiste qui ne fait que des grosses salles dans un petit endroit, c'est génial, et lui, il kiffe grave aussi.

Mouss : C'est l'essence, c'est les caf'conc', tu commences là, c'est la sueur, c'est la proximité, le son est pourri mais ça passe, c'est rock n' roll. Quand tu deviens plus connu, tu ne peux plus refaire ça. Là, on a refait l'Empreinte, j'étais content ! L'Empreinte, j'ai adoré, c'est tout petit. Il y a des gens qui nous ont dit que c'était fou de nous voir là alors qu'ils nous ont vus au Hellfest ! Mais on ne fait pas que des Hellfest même si des gens nous y ont découverts.

Et là, vous ne le faites pas...

Mouss : Pas cette année...

Parce que c'est trop près de la sortie et que vous préférez le faire en 2024 ?

Mouss : Ben connaît déjà les groupes qu'il y aura l'année prochaine, il planifie. Nous on espère y être, là, pour 2023, c'était trop proche de la sortie. Et on ne veut pas se louper au Hellfest, il nous faut au moins 6 mois de préparation. Si on le fait l'an prochain, on ne devrait pas tarder à le savoir et le plus tôt sera le mieux car il va falloir préparer ce show-là. On va avoir du boulot !

Merci Mass Hysteria, merci Sabrina (Verycords), merci à toute l'équipe du CCGP à Calais et à l'équipe de Paul B Massy.

■ Oli

Photos : JC Forestier et Oli (p. 11)



MASS HYSTERIA

CCGP CALAIS

COMME SUR LA DIZAINE DE DATES PRÉCÉDANT CELLE DE CALAIS, C'EST «COMPLET», MASS HYSTERIA EST DE RETOUR SUR SCÈNE AVANT LA SORTIE DE TENACE - PART 1, MAIS LEUR PUBLIC RÉPOND PRÉSENT AUTANT POUR Y GOÛTER UN PEU EN LIVE QUE POUR PRENDRE UNE GROSSE RASADE DE BONNES ONDES AVEC LES «VIEUX» MORCEAUX.

Ondit souvent que la première partie «chauffe» la salle, ce soir, ce n'est pas un échauffement, à peine quelques étirements... Curieux choix que celui de Parad1gm pour ouvrir... Un rock un peu metal assez progressif avec des touches électro, c'est certainement meilleur sur disque au calme que dans une grande salle prête à dépenser toute son énergie. Le Centre Culturel Gérard Philippe applaudit poliment, mais c'est un peu long comme entrée en matière. La présence de Betov (ex-ADX) dans le combo a certainement orienté ce choix car musicalement, on reste très loin dans l'esprit comme dans les sons ou la dynamique de ce que propose MH. Un jeune combo aurait pu profiter du public impatient, dommage.

Sur les planches, un immense M à gauche et un immense H à droite encadrent une structure sur laquelle Rapha est installée et où le

reste du groupe peut monter, il n'y aura pas de flammes ce soir mais un superbe light-show avec des lumières assez douces dans des tons bleu/rouge/violet. Pas d'échauffement et pas de round d'observation non plus, il ne faut pas avoir peur du claquage car c'est avec «Mass veritas», son riff destructeur et ses phrases scandées que Calais rentre dans le set... et c'est déjà de la folie dans la salle, plus qu'heureuse de pouvoir à nouveau se défouler. Les paroles sont déjà bien connues, tout le monde est déjà «Positif à bloc», le train est lancé, avec un tel titre en locomotive, les wagons ne peuvent que suivre la cadence... Le groupe a pioché dans la plupart de ses albums pour construire une setlist qui nous permet de remonter le temps, même si on ne se donnera pas la peine, qu'on ne respectera pas le dance-floor ou qu'on ne mettra pas le monde en feu... Incandescent, le public menace de brûler,







Mouss envoie un peu de bière, un peu d'eau et s'excuse auprès d'un kid de l'avoir un peu trop arrosé, toujours aux petits soins, il lui rapporte donc une serviette... Ambiance bon enfant, comme d'habitude, les barrières n'existent pas entre la scène et les centaines de spectateurs acteurs. Ainsi, les parents de la petite Maelys viennent chercher une baguette et un médiateur pour leur fille qui souffre de handicap et qui a pu, dans l'après-midi, échanger avec le groupe et un furieux fête son 150ème concert avec une belle accolade au milieu du set qui se déroule sans «Failles» mais avec le titre du même nom. Certains titres bénéficient d'un petit plus comme «Même si j'explose» où l'on baisse le volume, les «Ça va aller» aussi persuasifs que jouissifs de «Reprendre mes esprits», le passage accroupi d'un explosif «Arômes complexes», les jumps de «Contraddiction» qui attaquent le rappel... Juste avant, on aura eu le droit à une autre nouveauté, «Encore sous pression» qui blaste et capte un peu plus encore l'attention du CCGP. Pour «Furia», toute la jeunesse (et ils sont nombreux) monte sur scène, elle fait péter le pas de danse et, après l'invitation et les explications de Mouss,

s'offre son baptême de slam ! Mass Hysteria c'est «Plus que du metal», ils l'ont prouvé une fois de plus, c'est une machine à déclencher les sourires !

Setlist : Mass veritas / Positif à bloc / Plus qu'aucune mer / Chiens de la casse / Vae soli ! / Babylone / Une somme de détails / Nerf de bœuf / Se brûler sûrement / Failles / Même si j'explose / Reprendre mes esprits / Arômes complexes / L'enfer des dieux / Encore sous pression / Tout est poison /// Contraddiction / Furia / Knowledge is power / Plus que du métal

Merci aux Mass Hysteria, à Sabrina et l'équipe Vercords, tout le staff du Centre Culturel Gérard Philippe de Calais, coucou à Laurent et aux ex-collègues de Vadez, merci aussi à tous mes amis venus fêter mon anniv' le dimanche midi pour me laisser assister à ce concert le samedi soir (et ainsi ruiner la «surprise»).

■ Oli
Photos : Oli







MASS HYSTERIA

TENACE - PART 1

[Vercords]

J'adore Mass Hysteria depuis 1997 parce qu'ils oeuvrent dans le «metal indus» et si au gré des albums, ils ont parfois adouci le ton vers davantage de rock, la tendance du petit dernier, Maniac, était plutôt d'accentuer leur côté abrasif et métallique. Si clairement ça a fonctionné, le groupe n'en est pas resté là. Non, se contenter de se répéter n'est pas dans leur ADN, Tenace - Part 1 en est une première preuve, avant la deuxième prévue à l'automne.

Non seulement le groupe a coupé son album en deux, avec une partie annoncée plus «calme» pour dans quelques mois, mais il assume encore plus largement son côté «industriel» en remettant les samples en avant. Un peu comme si cet EP trouvait sa place entre Le bien-être et la paix et Contraddiction. Un peu moins de guitares, moins de mots mais plus de machines, voilà qui pourrait résumer cette première dose, Yann a en effet imaginé la plupart des compositions comme un mélange entre riffs et boucles, travaillant, dès les ébauches des titres, avec Julien [qui jouait dans NFZ pour ceux qui s'en souviennent !] pour les colorer électroniquement. Olivier a également discrètement apporté ses touches mais des titres comme «Mass veritas» ou «Le grand réveil» témoignent de cette volonté d'avancer et d'oser. Aussi steak que haché, le premier «single» a pu surprendre par ses parties syncopées et destructrices. Nerveux, saignant, il a réjoui autant qu'il a pu sur-

prendre, en phase avec l'actualité et servi par des images perturbantes créées par une intelligence artificielle, il étonne, détonne et tonne. Parfait exemple de cette mise en avant des éléments machinaux, le sublime «Le grand réveil» qui modernise une chanson de Fréhel, artiste à la vie cabossée qui a énormément inspiré Piaf. Une chanson sur les amants du passé enregistrée en 1935 à laquelle Mass Hysteria répond avec son rythme et d'autres textes, un assemblage délicat, osé et réussi. L'autre titre qui sort du (petit) lot c'est «Tenace», qu'on aurait pu trouver sur Contraddiction et qui devrait devenir un incontournable en concert. Là aussi, l'électro-indus habille quelques breaks et permet de donner du relief aux énormes riffs qui s'abattent sur nous. Ce morceau est aussi l'occasion de retrouver le champ lexical des Mass («Chiens de la casse»), plus loin on a une référence à «l'armée des ombres», et sur «L'art des tranchées» qui est la traditionnelle piste qui lie le groupe à son public, on trouve le devenu célèbre «rencard au bar» (mais aussi d'autres jolies phrases comme «On a du son sur les mains» ou un clin d'œil au Hell-fest). Même s'ils sont moins nombreux, les mots de Mouss sont toujours bien choisis, on a de nombreux exemples de paronymie (et pas seulement sur l'explicite «Allégorie dans la brume») et l'évocation de pas mal d'œuvres et/ou d'auteurs (La guerre des mondes, L'assommoir, Voyage au bout de la nuit, La République...), de quoi réviser pour le bac français mais aussi faire un tour dans une bibliothèque pour parfaire ses connaissances ou découvrir des auteurs culte (de Platon à Dantec, tu trouveras forcément ton bonheur).

Avec des morceaux de facture assez «classique» mais particulièrement efficaces et quelques tracks hautement percutantes où la prise de risque est assumée, Mass Hysteria continue d'écrire son histoire, de victoire en victoire. J'adore Mass Hysteria.

■ Oli



MUDDY WATERS

CAN'T BE SATISFIED

[Night Records]

De son vrai nom, McKinley Morganfield (1913-1983) a grandi dans une plantation du Mississippi. Cela fait une bonne base pour avoir le blues dans l'âme. Il s'agissait ensuite de faire parler le talent. Il partira pour Chicago où il deviendra un monument de ce genre musical sous le nom de Muddy Waters. Autrement dit les «Eaux boueuses». Parmi ses chansons les plus connues : «Rollin' stone» (1950), «Hoochie cochie man» (1954), «Mannish boy» (1955).

Avec le soutien du disquaire La Face Cachée, le label français Night Records propose de revenir sur quinze titres enregistrés de 1941 à 1950. Ils sont compilés sous le nom de Can't be satisfied. Un titre que l'on retrouve directement sur la face A. Enregistré pour la première fois en 1941, il trouve sa forme définitive dans une version sortie en 1948. C'est celle-ci que le disque propose. Le morceau - déjà superbe - aura été popularisé par The Rolling Stones quelques années plus tard (en 1965 avec The Rolling Stones N.2). Mais c'est par «Country blues» que le disque s'amorce. Une façon de revenir aux origines et de proposer un blues authentique et rural. Ainsi, apparaissent les premiers morceaux. Muddy Waters est seul à jouer. Il accompagne sa voix de sa guitare sèche. Une approche minimaliste qui fait parler le talent. «Burying ground blues» prend une figure plus complexe. On remarque l'entrée du piano de Sunnyland Slim et la basse de Ernest «Big Crawford» qui nous suivent pour

quelques morceaux. La guitare soliste de Homer Harris fait un passage éclair mais plus que notable par son jeu. La musique devient petit à petit plus électrique et nous fait voir les racines du rock. Dans le feutré, Alex Atkins apporte la contribution de son saxophone sur «Good looking woman». On peut encore admirer le jeu de guitare de Muddy Waters en solo sur «I feel like going home». Autre guitariste, Leroy Foster arrive sur le dernier titre de la face A : «Mean red spider».

La face B voit l'apparition de plusieurs classiques du blues. D'abord, «Rollin' and tumblin» de Hambone Willie Newbern. Un blues au rythme élevé, carré comme jamais. Dans un style plus lent, «Walking blues» est également la reprise d'un standard. Muddy Waters contribua à la reconnaissance de ces morceaux. Enfin la célèbre «Rollin' stone» pointe le bout de son nez pour influencer une génération entière de blues rock. «Louisiana blues» est également l'occasion de voir apparaître les musiciens Elgin Edmonds et Little Walter, respectivement à la batterie et à l'harmonica.

Loin d'être aussi populaire que dans les années 1940 à 1960, le blues est un fondement pour le rock. Le label Night Records réalise ici un véritable devoir de mémoire en proposant la série de disques «Call up the spirit of the dead». Revenir sur les premiers enregistrements de Muddy Waters, c'est proposer de redécouvrir le «Chicago blues» et toutes ses ramifications. Un travail précieux qui donne envie de faire un plongeon sans fin dans la musique de l'artiste.

■ Julien



MIN-DEED

MY EMPTY ROOM

[Autoproduction]

Normalement, avec une ou deux guitares, une basse, une batterie et une chanteuse, ben, on fait du rock. Eh bien pour cette fois, ce n'est pas le cas. Enfin, si, on n'en est pas loin, mais pas vraiment non plus, mais bon. Bref, pour être un peu plus clair, Min-Deed est construit comme un groupe de rock, mais mériterait bien le sticker «indus rock» ou «électro rock». Cela s'explique

peut-être parce qu'à l'origine, Min-Deed était un duo formé de Catherine de Franville au chant et Nicolas Robert aux claviers et à la batterie, et que dans ces conditions, on fait de l'électro. Mais rejoints par Julien Becle à la guitare et Alexis Pïton à la basse, ils se tournent vers des compositions plus rock. Mais comme il ne faut jamais renier ses origines, Min-Deed fait du rock avec des sonorités électro. Pas de gros riff de guitare ou de basse sautillante. Non, on pourrait sentir de l'indus ou du trip-hop, mais sur des constructions rock. Des tracks avec une atmosphère sombre, métallique, électrique, que la voix de Catherine, ni intrusive, ni timide, et qui traîne plutôt son spleen que sa hargne, vient éclaircir, comme un nuage de lucioles dans la nuit noire d'une ville éteinte, comme un rayon de lumière traversant l'espace d'une bâtisse industrielle abandonnée. Il y a de cet univers, un style original et esthétique qui en découle. Ces deux adjectifs, le quatuor le cultive également dans ses visuels, car l'image et la musique sont pour eux, indissociables. Aussi, pour découvrir une partie de cette My empty room, tu peux mater le sympathique clip du single «Superhero», ça te donnera un bon aperçu de l'œuvre de Min-Deed, qui te poussera, je l'espère, à découvrir les 6 tracks de ce premier EP.

■ Eric

Photo : JC Polien





THE BOUNCING SOULS

TEN STORIES HIGH

[Pure Noise Records]

Je pensais benoîtement que Ten stories high serait le premier album des Bouncing Souls à être chroniqué pour le W-Fenec et puis après vérification sur le site, je me suis rendu compte que Anchors aweigh (2003) avait aussi eu cet honneur. Bon, disons-le tout net, l'un comme l'autre ne font pas partie des meilleurs albums des punk rockers de la côte Est. On citera à ce titre plus volontiers les trois premiers sortis sur Epitaph Records (nostalgie oblige) : The bouncing souls (1997), Hopeless romantic (1999) et How I spent my summer vacation (2001). Comme vous pouvez le constater, on n'a pas vraiment à faire à des jeunes premiers, on leur pardonnera donc, avec ce douzième album et plus de trente ans d'existence, de moins nous faire vibrer que par le passé. Attention, je n'ai pas dit pour autant que c'était un mauvais disque, loin de là ! Ce que je leur pardonne moins en revanche, à titre personnel, ce sont leurs concerts. Enfin, plus particulièrement les prestations du chanteur, Greg Attonito. Les autres pas de soucis, ils font le job (en plus, ils ont George Rebelo, batteur de Hot Water Music derrière les fûts depuis 2013) mais lui, les trois fois où j'ai eu l'occasion de les voir en live, on pouvait tracer un cercle d'1m de diamètre et il n'en sortait pas de tout le set.

Mais revenons à Ten stories high et l'histoire de sa genèse. Comme tous les groupes ayant

l'habitude de beaucoup tourner pour vivre, au printemps 2020, The Bouncing Souls se sont retrouvés plus que démunis et ont fini par lancer un Patreon (sorte de financement participatif, servant aussi à maintenir un lien avec le public). Il y avait trois contributions possibles et l'une d'entre elles, réservée seulement à 10 personnes, consistait en une conversation privée de 30 minutes avec les membres du groupe, sur le ou les sujets que voulaient les souscripteurs, débouchant ensuite sur une chanson composée dans la foulée, le lendemain, puis enregistrée peu après et livrée dans un 45t unique. Voici donc pour la petite histoire, enfin les dix. Le groupe estimant qu'il avait là un matériau solide, a quelque peu réarrangé l'ensemble et c'est ainsi qu'est né Ten stories high.

Un album de moins de 30 minutes qui sonne comme du pur Bouncing Souls. On y retrouve notamment ces titres plus tendus et incisifs comme le Ramonesque «To be human», «Vin and Casey» (avec en guest Kevin Seconds) ou l'excellent «Back to better» et son refrain fédérateur. S'il y a bien une marque de fabrique chez nos Américains, c'est d'aérer leurs albums et d'alterner entre morceaux punk, speed et d'autres plus mid-tempo, qui se scandent comme des hymnes, poing en l'air. «Ten stories high», «Kerver» ou encore «Higher ground» et ses wow-oh-oh-oh, qui clôt l'album de manière assez tubesque sont de ceux-là. En parlant de tube, il y a un essai de faire écho à leur chef d'œuvre «True believers» (2001) avec «True believer radio» mais c'était difficile voire mission impossible d'égaler ce classique. Ils n'y parviennent donc qu'à moitié, mais l'ensemble mérite qu'on s'y attarde et qu'on se laisse raconter des histoires par ces chères âmes rebondissantes.

■ Guillaume Circus



WAKAN TANKA

HEAT

[Autoproduction]

Si tu lances une recherche sur Internet pour avoir des infos sur ce groupe, tu trouveras d'abord des explications sur l'origine de leur nom et si Google te propose de la traduction d'une langue indienne («Grand esprit») avant de voir un clip ou écouter des titres, c'est que le groupe est encore jeune et méconnu. Heat n'est que leur deuxième EP, après River en 2019, mais le combo francilien a déjà de belles références scéniques et surtout soigne la qualité de ses enregistrements, le son de ce mini album étant tout à fait délicieux. Il faut dire que pour charmer son monde avec un stoner/blues aux volutes grassement rock, mieux vaut avoir autant d'éclat que d'épaisseur, un mix ambitieux mais parfaitement réussi qui nous place dans les meilleures conditions pour profiter de cinq titres où on trouve de beaux riffs, un peu de piano, des distorsions chaleureuses, une voix ensorcelante, du groove et de la grâce. Maintenant que tu veux en profiter aussi, lance une recherche Internet pour «Wakan Tanka Dance» et mate le clip un peu psychédélique des cow-boys du Sud de Paris et n'hésite pas à creuser le sujet.

■ Oli



AN EAGLE IN YOUR MIND

INTERSECTION

[Green Piste Records]

Sophie et Raoul ont bien su reprendre les principes des racines du folk américain, celui des pionniers, voyageurs et bâtisseurs. Voyageurs, parce que le vieux camion de travailler est aussi leur studio d'enregistrement, et qu'ils ont l'habitude de quitter leurs terres lyonnaises pour parcourir l'Europe, celles de l'Ouest, surtout de l'Est, et même les portes de l'Orient. Bâtisseurs, parce que de ces périodes, ils en ont retenu des rencontres, des sons, des instruments et nous proposent leur indie folk planante et aérienne (mais quoi de plus normal quand un aigle habite votre esprit). C'est donc avec Sophie au chant et à l'harmonium et Raoul à la guitare, percussions et synthés qu'An Eagle In Your Mind nous délivre ce (déjà) troisième album. Un chant clair, délicat, quasi chamanique, qui se promène sur plusieurs octaves, multiculturel, accompagné de sonorités originales venues des 4 points cardinaux (le bien nommé album Intersection). C'est doux, c'est enivrant, c'est contemplatif, c'est envoutant. C'est ton esprit qui voyage en survolant les steppes de l'Oural ou les grandes plaines d'Amérique du Nord. Bref, tu prends ton envol quand tu veux.

■ Eric



THE PSYCHOTIC MONKS

PINK COLOUR SURGERY

[Vicious Circle / FatCat Records]

Décidément, les Psychotic Monks sont toujours là où on ne les attend pas. Après un premier album puisant dans des influences garage-stoner-psyché, un deuxième montrant un penchant pour les ambiances sombres et bruitistes facturées par un travail mélodique hors-normes, le quatuor parisien dégage en février dernier un troisième LP prenant une nouvelle direction (par paresse, certains diront «post-punk», le groupe a l'air d'ailleurs de s'en amuser avec son titre «Post-post-») portée par une esthétique sonore très (r)affinée, qui plaira sans hésitation aux passionnés de musiques expérimentales.

Pink colour surgery est une décoction de rock brut, puissant et intense avec un tonus démonstratif devenant de plus en plus rare de nos jours sur la scène indépendante française, une scène qui, avouons-le, s'emploie de moins en moins de manière générale à provoquer le «risque émotionnel». La conséquence d'une course forcée aux clics («like», «follow», «abonne-toi»...) pour prétendre pouvoir par exemple être programmé dans des salles, être signé ou tout simplement être (re)connu. The Psychotic Monks a compris et prouve ici qu'être le reflet de soi-même sur un disque était primordial pour qu'on puisse les prendre au sérieux et considérer la musique pour ce qu'elle est : une œuvre réfléchie, sensée, viscérale, honnête, puissante, sensible, et donc par conséquent, crédible. Parfois, ça passe, parfois, ça casse.

Ce nouvel album rassure sur ce point, et c'est justement ce qui le caractérise. Ça aide au minimum à entreprendre la démarche de le découvrir, au maximum d'essayer globalement de le comprendre et de prendre un pied fou à l'écouter. Comme souvent dans une œuvre conceptuelle, Pink colour surgery est composé de sept morceaux entrecoupés de cinq intro/outro/interludes qui permettent de passer d'une ambiance à une autre sans être brutalisé, des moments de répit en quelque sorte au sein desquels des conceptions abstraites s'expriment (parties d'ambient, mixages sonores bizarres, sonorités d'objets non identifiés...). Mais celles-ci sont également bien présentes au sein même des morceaux. Car les Parisiens s'offrent cette chance d'inclure dans leurs compos des sonorités variées pour appuyer leurs propos. «Crash», l'une des meilleures pistes de l'album, en est une belle illustration. Ce dernier d'obédience electro-indus (donc a priori, rien à voir avec le rock) évoque l'angoisse et la santé mentale des musiciens partant en tournée, on se retrouve alors plongé dans des vagues tortueuses et frénétiques, aux rythmiques mécaniques faisant penser à la fois à Suicide (pour la première partie) et Laibach (pour la deuxième), pour ne citer qu'eux. «Gamble and dangle», au contraire, exprime une forme de neurasthénie aux vocalises malsonnantes devenant rageuses sur une base rythmique répétitive. Quand «Imagerie» repose l'esprit par son chant fragile et doux, «All that fall» expose sa rage et sa souffrance pendant 10 minutes à la manière d'un Gilla Band (au passage, sachez que leur bassiste a produit ce disque) et démontre encore une fois l'inclination du groupe à l'itération.

Je vais éviter de trop rentrer dans le descriptif, mais avec ces quelques données précédentes je pense vous avoir assez donné quelques clés pour vous décider de sauter le pas et de plonger dans cet album parfait dans l'imparfait, mais surtout dont l'audace nous brusque l'esprit. Nous sommes en 2023, et je suis convaincu que si Pink colour surgery était sorti il y a 20 ou 30 ans, à l'époque où l'objet disque avait encore une valeur pour les gourmands en musique, on en parlerait encore aujourd'hui. Je ne déconne pas !

■ Ted



THE PSYCHOTIC MONKS

PINK COLOUR SURGERY EST ASSURÉMENT L'UN DES ALBUMS DE ROCK FRANÇAIS LES PLUS PALPITANTS DE L'ANNÉE 2023. IL EST ÉTÉ DONC IMPOSSIBLE POUR NOUS DE NE PAS PROLONGER SON EXPÉRIENCE SANS AU MOINS AVOIR EU QUELQUES RESSSENTIS DU GROUPE SUR LEUR ŒUVRE. C'EST PAUL (BASSE, SYNTHÉS...) QUI S'Y COLLE AVEC COMPLÈTE FRANCHISE.

Bonjour Paul, tout d'abord bravo pour votre excellent dernier album. Comment vous portez-vous actuellement ?

Bonjour à toi, merci pour ton retour, ça fait plaisir, ravi de lire que tu aies aimé le disque ! Ici tout va bien, on a repris la tournée depuis mars et je dois dire qu'on est en joie de retrouver des gens avec lesquels interpréter les morceaux en live...

Dans quel état d'esprit avez-vous abordé l'écriture de ce nouvel album ? C'était la page blanche ou il y avait des idées anciennes à peaufiner ou retravailler ensemble ?

On l'a abordé sans trop anticiper, tous les morceaux sont issus de jams qu'on a fait entre nous pendant la pandémie. L'idée, c'était juste de faire de la musique sans prévoir un album/EP ou quoi que ce soit. Plutôt page blanche donc ! Au fur et à mesure, on a gagné la motivation de ressortir un disque, aussi pour viser une reprise de la tournée. À partir de ce moment-là, on a réécouté toutes nos jams et on a distingué des morceaux qu'on a beaucoup peaufiné et qui ont pris la forme de celles du live en ce moment.

Pink colour surgery est-il le fruit d'une conceptualisation ?

Oui, je pense qu'il y a souvent des concepts dans la création, et lorsqu'il faut faire la promotion d'un objet artistique, je trouve que ça aide pour y trouver un sens.

Votre titre d'album m'interpelle. Quelle signification avez-vous voulu donner en associant la chirurgie et la couleur rose ? Est-ce que cela a rapport à la nudité ou plus généralement au

corps et à son changement ?

La nudité, peut-être pas intentionnellement, ou bien en pensant à l'expression «se mettre à nu» mais questionner les rapports qu'on a avec nos corps, à accepter les changements qui peuvent s'y opérer, à la place des médecines institutionnalisées dans nos vies... on aime aussi rester dans une forme d'abstraction en associant des concepts, ouvrir des portes pour laisser son interprétation. Comme si on voulait proposer des ingrédients et chacun sa recette. Jusqu'ici on avait sorti des albums avec des covers/titres plutôt sombre esthétiquement, on a voulu tourner une page et assumer de la couleur.

J'ai l'impression que votre groupe mute à chaque album, autant au niveau de l'univers visuel que sonore, comme s'il s'agissait d'un autre groupe ? Est-ce quelque chose de volontaire/imposé ou juste le fruit d'un procédé simplement naturel ?

Oui, le groupe se mute à chaque album (rires), pour moi c'est un procédé naturel qui est lié à notre démarche de collectivité. On se nourrit, on s'inspire beaucoup entre nous quatre et on aime se laisser la liberté de changer, d'évoluer. J'aime aussi penser que je me reconnais dans les parcours d'artistes qui ont été en recherche toute leur vie. On retrouve à travers leurs pratiques artistiques ces mouvements, affinités esthétiques éphémères ou fondamentales.

Il y a un vrai travail de recherches de sonorités dans ce nouvel album. Avez-vous une méthodologie particulière quand vous composez ? Où vous aimez vous perdre, créer sans fil d'Ariane ?



Pas de méthodologie particulière, tous les morceaux sont différents, parfois rien qu'au niveau des instruments qu'on y trouve, certains vont être plus punk avec une basse guitare, d'autre full synthés ou bien même avec une séquence au tempo pour chercher cette sensation robotique. On aime se perdre oui (rires), c'est là qu'on trouve de bonnes surprises.

Est-ce qu'il y a des éléments, ou des genres musicaux, que vous vous refusez d'intégrer dans votre univers ? Je sais que par exemple, vous aimez le hip-hop. C'est possible un jour d'inviter un rappeur sur un titre ?

Bien sûr ! Inviter une personne pour rapper sur un titre, sur une collab, ça fait partie des choses qui manquent un peu aux décors de ce groupe ! Je pense que c'est important d'avoir des contraintes mais pas essentiel de se refuser des genres/éléments musicaux.

Chacun, chacune ses affinités, parfois certaines rythmiques, certains sons résonnent d'avantage que d'autres. C'est là que la collectivité est chouette, ça pousse à intégrer des éléments vers lesquelles on ne serait pas dirigés.

Est-ce que le public joue un rôle particulier dans vos spectacles ou vous en faites abstraction ? Je te pose cette question car il y a des groupes qui sont tellement absorbés par leur musique et leurs instruments, la communion entre chaque membre, que leur concentration font qu'ils se ferment et oublient un peu le public sauf à la fin des morceaux.

C'est intéressant, on est très absorbés sur scène, mais les énergies qui circulent sont au final dirigées vers les gens qui nous écoutent/regardent. Je pense qu'on n'oublie pas le public, on décide de l'attention qu'on va lui donner, ça donne du relief dans un spectacle.

Parfois, ça peut arriver de se fermer, d'être plus en difficulté ou bien d'être survolté. La recherche d'une forme de transe en communauté c'est ça qu'on vise.

Souvent, vous mettez l'accent sur le fait que les Psychotic Monks ne seraient rien sans l'alchimie de vous quatre. Est-ce que vous pensez que le groupe survivrait avec un cinquième membre ?

Oui, bien sur le groupe survivrait, ça changerait probablement toute la dynamique ! Donc aussi toute la musique, enfin, ça serait un autre groupe du coup !

Êtes-vous plutôt perfectionnistes ou, au contraire, des personnes aimant garder des défauts sur les enregistrements pour justement rendre leurs œuvres plus «humaines» ?
Plutôt perfectionnistes...

Est-ce que tu penses que votre groupe serait perçu différemment s'il avait été actif dans les années 1990 ou 2000 ?

Aucune idée, j' imagine que oui, mais ça implique tellement de changements que c'est dur à concevoir (rires), rien qu'en terme d'influences, je serais bien curieux d'entendre à quoi ça pourrait ressembler !

Un petit portrait chinois pour terminer, ça te tente ?

Si The Psychotic Monks était :

- un autre groupe de musique ou un artiste ?

Wendy Carlos

- un film ?

Chicken Run

- un livre ?

«Notre besoin de consolation est impossible à rassasier» de Stig Dagerman

- une personnalité célèbre ?

Keanu Reeves !

- un plat ?

Lasagnes VG

- un animal ?

Golden retriever

- un son ?

Un battement de cœur

- une couleur

«la couleur tombée du ciel»

Merci à Guillaume de Vicious Circle et à Paul.

■ Ted

Photos : Bénédicte Dacquín





REVENGE OF THE MARTIANS

A TRIBUTE TO UNCOMMONMENFROM-MARS (VOL. 2)

[Kicking Records]

Forcément, quand était sorti en 2021 *Revenge of the Martians*, vol 1., on savait déjà qu'un deuxième volume suivrait. Normal à plus d'un titre tant ces messieurs pas communs venus de Mars ont marqué l'histoire du punk rock mélodique français et même au-delà de nos frontières. Par leur longévité (15 ans), leur riche discographie (une dizaine de disques), leurs énergiques prestations scéniques et les groupes qu'ils ont influencés, certains étant présents sur ce tribute. Après *Forest Pooky*, *Cooper*, *Guerilla Poubelle*, *Johnny Mafia*, *The Dead Krazuckies*, *Supermunk* ou bien *Topsy Turvy's* dans le volume 1, on a encore du beau monde ici, avec des reprises plus ou moins fidèles aux morceaux originaux. Ce sont des groupes de punk-rock qui reprennent un groupe de punk-rock, on ne va pas découvrir la Lune (mais Mars).

Bon choix des Caennais *The Eternal Youth* de s'attaquer à leur manière au tube «You can be evil» et derrière ce n'était pas du tout une mauvaise idée non plus pour les Toulousains *Lame Shot* de pondre leur hommage aux Unco avec «Bad ideas» (je pense qu'ils ont bien poncé leurs disques). *Burning Heads* nous offre alors une version musclée de «Scars are reminders», dotée d'un chant puissant (celui de JBe le bassiste ?) et d'un passage plus planant/dub au mi-

lieu. Ça galope pas mal du côté du grand Est avec *The Rebel Assholes*, s'autorisant néanmoins quelques respirations sur «All or nothing». On retrouve ensuite avec grand plaisir *Dead Pop Club*, qui ralentit un peu le tempo sans échouer «You failed me». C'est bien d'enregistrer cette reprise mais on veut un nouvel album les gars ! Les Suisses sportifs *Athlete* nous proposent leur version de «Firecracker» qui est loin d'être un pétard mouillé, en utilisant bien les différents chants mais ce sont les Rochelais de *Robot Orchestra* qui sortent de la mêlée avec leur «Half burning cigarette butts» post-hardcore-noisy et l'utilisation audacieuse du violon. Bravo ! Je suis moins emballé par «World entertainment» de *Ritchie Buzz*, qui suit alors que ses arrangements de *Samiam* sur l'album de reprises de *Forest*, *Cover stories*, m'avaient pleinement convaincu. En parlant de *Forest*, le voilà qui court avec ses comparses de *Maladroit* à la recherche de la «Vampire girl» pour lui offrir leurs cœurs et leurs jugulaires. Vais-je citer tout le monde ? Je suis lancé et je ne voudrais pas faire de jaloux donc c'est parti pour *Green Devil's Tentacles*, fans de la première heure et donc de «Security». Hein, quoi, *Seven Hate* est toujours en activité ? En tout cas on les retrouve sur «My girlfriend ate the dog», avec une intro sifflée qui me rappelle «My girlfriend's dead» des *Vandals*. J'ai l'œil, enfin l'ouïe. Plus sérieuse est la superbe version acoustique de «Goodbye my friend» par *Laraigné*, pour dire au revoir à son pote *Daff*, batteur des *Unco*, qui nous a malheureusement quittés peu après la sortie du vol 1. Moins sérieuse est évidemment la reprise francisée «Bruit de pollution» par les trublions *Poésie Zéro*, osant même un passage ska. Les salauds ! *Ben & Fist* ont eux aussi adopté le français et souhaitent «Bienvenue tout le monde», quand *Cannibal Mosquitos* termine «Come to Jamaica part 2», toujours en mode surf. Quant à celui qui clôture ce disque, c'est *John Faustus* (inconnu mais beauf de Ed) avec un «Tattoo» ovni 8-bit Nintendo-core chiptune bien cool. Ah non, tiens, quand on laisse le cd tourner, voici qu'en ghost track non créditée apparaît feu (et c'est bien dommage tant j'aimais ce groupe toulousain) *Ghost On Tape* avec «My life season 3 episode 1».

Indice ? Teasing ? Reste-t-il encore d'autres Martiens pour un volume 3 ? À suivre...

■ Guillaume Circus



REVENGE OF THE MARTIANS

A FANZINE SPECIAL

[Paranoïa]

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, la sortie de *Revenge of the martians* vol 2 - deuxième et dernier épisode du tribute consacré aux *Uncommonmenfrommars* - a fait l'objet, comme pour le précédent opus, de la préparation, et ce en toute indépendance, d'un fanzine spécial. Et qui d'autre que l'insusable Jean-Louis du zine et label Paranoïa pour mener à bien ce beau projet ?

Pour ce numéro, ce sont 68 pages qui mettent à l'honneur le génial quatuor de Serrières. Avec une courte et efficace interview de chaque groupe présent sur la compilation (et avec des questions identiques pour chacun), des interventions de grande classe d'acteurs privilégiés ayant côtoyé le groupe (dont le légendaire Olivier Portnoi et une passionnante interview de Marlène, la maman des frères Follain) et de très belles photos de David Basso (Diesel) et de Denis Charmot. De quoi en prendre plein les yeux avec des clichés de diverses époques, de retrouver les bons mots des groupes qu'on aime tant et de faire plus ample connaissance avec des

artistes qu'on ne voit pas si souvent dans les magazines. La mise en page est efficace, le contenu est naturellement intéressant, et le lecteur amateur du groupe venu de Mars se délectera sans modération des bons souvenirs laissés par les Unco aux différents intervenants de ce zine, et de l'empreinte dans l'histoire de la scène rock en France (et même ailleurs) que Daff, Trint, Ed et Jim ont laissé.

Revenge of the martians vol 2 A fanzine special est donc une chouette initiative du fanzine marseillais dont la lecture est idéale en écoutant l'excellent galette produite par Kicking Records. Au point de nous donner la furieuse envie de ressortir la discographie des petits hommes verts en se rappelant que UMFM était une belle machine de guerre.

Et comme c'est la fête, ce zine est accompagné de la réédition de l'unique *Uncommonzinefrommars* réalisé au début des années 2010 par Jean-Louis et le groupe, ainsi qu'un photozine de clichés de Denis Charmot. La classe à Dallas, la classe sur Mars.

100 exemplaires sont dispo en VPC. Les modalités sont disponibles en envoyant un courriel à jeanlouis.boyer71@yahoo.fr qui est très réactif.

■ Gui de Champi



BLANKASS

SI POSSIBLE HEUREUX

[At(h)ome]

C'est rassurant de savoir qu'en 2023, des artistes comme Blankass sortent encore des disques et soient encore dans le circuit. Pour ce cas précis, cela fait trente ans que les frères Ledoux (Guillaume au chant, Johan aux guitares) mènent leur bateau dans des eaux tumultueuses en gardant tout ce cap de faire plaisir à son public, et surtout... de se faire plaisir à eux-mêmes. Les anciens Zéro de Conduite (parrainés par Serge Gainsbourg et ayant ouvert pour les Clash à Paris !) sortent ce printemps leur septième album et démontrent qu'il va toujours falloir compter sur eux.

Pour ma part, j'étais adolescent quand la «Couleur des blés», tube de leur premier album, tournait en heavy rotation sur les radios hexagonales. Mais c'est avec L'Ère de rien, sorti à la fin de l'été 98, que j'ai fait plus ample connaissance avec le groupe, et je garde un marquant souvenir d'un concert au feu-Terminal Export en mars 1999 (avec Les Amis d'ta Femme en ouverture, et de ma rencontre avec le trio atypique Nancéen. Vingt ans plus tard, At(h)ome «provoque» une nouvelle rencontre, et même si Blankass et moi nous sommes perdus de vue pendant si longtemps, nos retrouvailles sont naturelles : le chant de Guillaume est toujours aussi attachant, les textes sont irrésistiblement marquants et les mélodies sont à la fois tranchantes et raffinées.

C'est donc avec un indubitable enthousiasme et une certaine nostalgie de mes «jeunes» années que défilent (presque) sans discontinuer les 11 titres de Si possible heureux dans ma hifi et dans mes songes. La musique se veut moins électrique, les mots sont toujours aussi bien choisis, tandis que la colère a laissé place à l'optimisme sans laisser de côté une certaine impertinence poétique. Mais le talent des frères Ledoux s'est affiné avec l'âge (tu ne pourras que succomber à «Comment sèchent les fleurs» et le magnifique «Pas d'autre toi») et même si les nombreux invités de ce disque magnifient l'ensemble (Vianney, Gauvain Sers, Stephan Eicher), c'est la qualité d'écriture et l'interprétation sans faille qui font de cet album un petit bijou de chansons pop qui transpire la sincérité et la passion.

■ Gui de Champi

Photo : Stéphane Merveille





MIRA CALLS

PEBBLE IN THE SHOE

[Autoproduction]

Dans l'attente d'un potentiel premier LP, les Mira Calls ont dû faire face au départ de leur batteur Lucas (qui a lancé depuis son premier album en solo sous le nom de Degeyter) juste après l'enregistrement d'un nouvel EP nommé Pebble in the shoe paru en février dernier. Avec l'arrivée de Boris Louvet (qui a usé ses baguettes dans L'Effet Défée, Aeris, Le Dead Projet ou Fange, et ses balais sur de projets jazz comme Rouge), le trio de noise rock semble être reparti de plus belle, on attend donc la suite avec grande impatience. Les 2 titres de cet EP confirment ô combien que le groupe a un goût dévorant pour les atmosphères à la fois sauvages et mélodiques. C'est sa marque de fabrique depuis leur premier EP Alpha dream sorti en septembre 2021, tout comme ses cassures nettes et la mise en valeur de ses guitares virevoltantes qui constituent sûrement le point fort du disque. D'une esthétique à la fois grunge, punk, crust, émo et noise, Pebble in the shoe bénéficie d'un son plus brut et moins étouffé que son prédécesseur, ce qui met bien plus en lumière le travail d'écriture du trio.

■ Ted



KNTC

THE GREAT ESCAPE

[Autoproduction]

KNTC est un duo lyonnais qui a longtemps cherché la bonne formule avant de se résigner à poursuivre l'aventure par eux-mêmes, assurant à eux deux une bonne partie de tout ce que doit faire un groupe. Entre le COVID et les changements de line-up, c'est peu dire que ce premier album a eu le temps de mûrir... Les titres sont en effet écrits depuis 2-3 ans et certains ont déjà bien vécu sur YouTube, avec un bon nombre de concerts (avec Storm Orchestra, Oiseaux-Tempête, Cherry Pills, Stuffed Foxes...) suite à leur premier EP, ce nom ne t'es peut-être pas inconnu. S'ils ne sont que deux, Lucas et Clément multiplient les expériences pour agrémenter leur pop, un peu de riffs gras par ici, une bonne rasade d'électro par-là, ils ne se ferment aucune porte et alignent les bons morceaux avec une facilité déconcertante. Quand la voix monte, on pense à Muse (sans le côté énervant de Bellamy), quand les machines s'incrument davantage, on peut évoquer Radiohead, quand le ton se durcit, on peut y voir du Interpol et quand toute se mélange comme sur «Colors», ce n'est plus que KNTC (Editors étant plus rauque) et c'est déjà pas mal !!!

■ Oli



JULIEN DELAYE

ANCIENT MONSTER

[Cirkus Home]

Le Marseillais Julien Delaye, ex-membre de Caedes, Les Coyotes Dessert et Canis Majoris, a décidé de prendre son envol en solo pendant la pandémie liée au COVID. Au départ, il était question d'interpréter ses œuvres folk-rock à l'aide d'une guitare acoustique et d'un chant. Puis, l'ambition s'est quelque peu étendue avec, au moins, l'apparition d'une batterie, d'un synthé/clavier et de cordes complémentaires. Cet Ancient monster a tout l'air d'un EP ultra sincère et doté d'une créativité libératrice. La voix grave de Julien nous rappelle celles de certains chanteurs de blues (mais pas que) en guitare solo (Bjorn Berge, Johnny Cash) avec une énergie rock bien présente («Ancient monster»), une capacité à distiller des moments touchants de pure nostalgie («The meeting place», «A mermaid») et de jouer d'une chanson à l'autre avec des ambiances lumineuses et des côtés plus cafardeux (comme «My dictionary»). Proche de la démarche de Fred Pellerin des Madcaps avec They Call Me Rico, même s'il est moins porté par le blues que lui, Julien Delaye aime jouer avec les sentiments et se révèle être très bon aussi dans les hommages avec son touchant «Brothers in arms» de Dire Straits.

■ Ted



MAGON

DID YOU HEAR THE KIDS ?

[December square]

À peine 6 mois après Enter by the narrow gate, Magon est de retour dans nos oreilles avec de nouveaux titres. Forcément proches du grand frère, ce Did you hear the kids ? compile neuf «petits» morceaux (un seul dépasse les 183 secondes) comme autant de bonbons dans un mini-paquet, le genre de sachet qui te semble trop vite terminé alors qu'il est à peine entamé. Des contenants faits pour les enfants comme cet opus dont les dessins, la photo et le titre ramènent à notre progéniture : fragile, mignonne et touchante. Dans un style toujours très lo-fi et épuré (une guitare, un rythme, une voix, rarement plus), notre globe-trotter (qui a passé, au moins, l'automne dernier au Costa Rica) ne s'énerve pas, même s'il donne parfois plus de rythme et de dynamisme («Havana bay») à un ensemble assez tranquille voire contemplatif. À noter la présence de Louise et Alan, qui forment le duo SOS Citizen, sur le très onirique «Onie was a kid», un coin de paradis différent mais qui s'imbrique parfaitement avec les autres parcelles célestes.

■ Oli



PERFECTO

QUASAR OF LOVE

[Musiko Eye]

Je ne voudrais pas commencer cette chronique avec une affirmation un peu simpliste, mais quand tu t'appelles Perfecto, on sent bien que tu ne vas pas faire du reggae ou de l'electro. Alors, il y a toujours des exceptions, et comme le dit l'adage, l'habit ne fait pas le son, mais bon, dans le cas de ce quintet francilien, c'est du rock'n'roll dans les tuyaux, guitares électriques, basse, batterie, voix puissante, bref, oui, tu peux enfiler ton perf'. Dans ce groupe formé en 2018, on y retrouve des pas nés de la dernière pluie, issus de groupes splittés ou toujours en activité,

et pas des moindres, Enhancer et Bukowski. On retrouvera Romain Sauvageon à la batterie, Mathieu Dottel à la guitare et Toni Rizzotti au chant et claviers. Rajoutons Jiu Gebenholtz à la basse et Miguel Novais à la guitare et Perfecto est au complet. Alors, si on mélange Enhancer avec Bukowski, on peut penser que ça va partir sur du néo stoner rock metal truc machin. Eh bien non, ce petit monde se retrouve juste pour rendre hommage, un hommage au rock, au sens historique, des 60's à nos jours.

Par le biais d'un personnage imaginaire, Bobby Blackheart, crooner spatonaute qui recherche l'amour perdu dans un univers immensément froid (d'où l'artwork de ce premier album), ce Quasar of love recherche l'inspiration dans l'histoire du rock. On pourra croiser les fantômes de Queen, d'Eddie Vedder, de Lynyrd Skynyrd, des Stones... En bref, du classic rock, avec quelques légères pointes soul, folk ou psychédélique. Perfecto s'est donc fait plaisir, et cela se vérifie également sur la structuration de l'album, puisque chaque track est entrecoupé d'un titre resserré d'une ou deux minutes, une petite séquence originale qui semble vouloir être l'échantillon d'une époque, une maquette restée en l'état. En conclusion, un hommage bien agréable de gugusses que l'on sait habitués à trancher dans le lard. Mais il ne faut jamais oublier ses racines, surtout quand elles sont revisitées avec respect et envie.

■ Eric

Photo : Arman Balayan



DEVIN TOWNSEND

PARIS, OLYMPIA

CE N'EST PAS TOUS LES JOURS QUE L'OLYMPIA DE PARIS PROGRAMME UNE SOIRÉE METAL PROG, QUI PLUS EST AVEC LE GÉNIE DEVIN TOWNSEND EN TÊTE D'AFFICHE. CETTE SOIRÉE DEVAIT EN RÉALITÉ SE DÉROULER LE 23 AVRIL 2022, GRÂCE À CETTE REPROGRAMMATION LE 26 MARS, ON SE REND COMPTE FINALEMENT DE LA CHANCE QU'ON A EU DE NE PAS LOUPER LE RETOUR D'«HEVY DEVY» À PARIS, ACCOMPAGNÉ SUR CETTE TOURNÉE DE FIXATION ET NOS FRENCHIES DE KLONE. UN LIVE REPORT PARTAGÉ ENTRE TED (POUR LES PREMIÈRES PARTIES) ET SON ACOLYTE GREG, INCONDITIONNEL DU CANADIEN.

Les Norvégiens de Fixation débutent les hostilités avec leur metalcore mélodique de stade à la mode, a priori tout ce que je déteste en matière de musique métallique. Et pourtant, même si je n'apprécie toujours pas ce style catchy farci de refrains aux envolées mielleuses, ça a tendance à passer un peu mieux en live. L'énergie du groupe, sa faculté à communiquer avec le public et d'interpréter ses morceaux d'une manière impeccable y est forcément pour beaucoup.

Cela faisait 13 ans que je n'avais pas vu de concert de Klone. À l'époque, le quintet de Poitiers défendait leur nouvelle sortie Black dans en première partie d'Helmet à l'Élysée

Montmartre. Dans mes plus profonds souvenirs, leur musique ressemblait un peu trop à Tool pour que leur show puisse prétendre me marquer en profondeur. Ce soir, je remets les compteurs à zéro, et les redécouvre à travers un premier titre magistral : «Elusive». Ce dernier, issu de leur dernier album *Meanwhile*, me procure un effet de dingue. Très spatial et lourd, ce morceau est magnifiquement guidé par la voix juste et harmonieuse de Yann. Je fais face désormais à un autre Klone. Le set que nous proposent les Poitevins est assez varié dans l'ensemble, les titres étant puisés dans cinq albums, les ambiances vont du rock décontracté («Bystander», «Immersion») à des sonorités plus métalliques («Rocket smoke») voire car-







rément space-rock-prog («Keystone») ou encore à des reprises surprenantes (une version metal d'«Army of me» de Bjork). Globalement, la prestation de Klone a été à la hauteur de sa renommée, captivante de bout en bout, même si mon attention s'est davantage portée sur les morceaux ayant le plus d'entrain (notamment «Elusive», «Rocket smoke», «Army of me»). En parlant d'entrain, on sera servi en la matière avec Devin Townsend, je laisse donc la parole (le clavier plutôt) à mon pote Greg qui, parmi les personnes de mon entourage, est celui qui maîtrise le mieux le sujet.

Avant de rentrer dans le vif du sujet, une petite remise en contexte s'impose : excepté «City»

de Strapping Young Lad, découvert à sa sortie et que j'avais grandement apprécié, je ne connaissais absolument rien à la discographie de Devin Townsend avant l'été dernier. En effet, durant la fin des années 90, toute mon attention était presque exclusivement portée sur du metal extrême et, après avoir écouté de manière polie et détachée «Christeen» de l'album Infinity, découvert au moyen d'un CD sampler offert avec un magazine de presse spécialisée aujourd'hui défunt, je fis la sourde oreille aux supplications insistantes d'amis me suggérant fortement de prendre le temps de m'envoyer dans les esgourdes l'unanimement salué Ocean machine, tout en notant l'aspect stakhanoviste du musicien qui publiait au sein



de divers projets moultes sorties de manière métronomique au fil des ans.

C'est début septembre 2022, lors d'un dîner, que je remarquais la présence de plusieurs Blu-rays du Canadien, dans la vidéothèque de mon hôte qui, par sa grande mansuétude, s'empessa de mettre gracieusement le live au Royal Albert Hall dans sa platine... avant d'interrompre d'un commun accord la diffu-

sion au bout de 5 titres tant je fus absorbé par le spectacle qui se déroulait sous mes yeux, reléguant toute forme de conversation à un brouhaha informe et lointain. Une fois rentré chez moi, j'entrepris la tâche herculéenne de plonger avec gourmandise dans la production pléthorique du bonhomme à raison de 2-3h d'écoute active quotidienne pendant plusieurs mois, l'éclectisme de l'œuvre rendant supportable auprès de mon entourage cette





attitude mélomane monomaniacale. Et c'est 6 mois plus tard, après l'acquisition d'une trentaine d'albums, une journée hautement productive et épuisante pour un dimanche et trois cafés serrés que je me retrouve à l'Olympia pour expérimenter en direct la musique du sieur Townsend, très curieux de voir l'intégration des titres du très accessible et lumineux *Lightwork* diversement apprécié de la critique et des fans.

C'est surplombé d'un backdrop sobre comportant le nom de l'artiste et le dessin d'un poulpe, mascotte du dernier album, et dans une formation réduite (bye bye les chœurs féminins de la tournée *Empath* !) que Devin Townsend, tout sourire, entre sur scène d'une démarche iconoclaste et l'œil goguenard sur le son d'«Equation». Il nous explique qu'il a choppé une jolie sinusite et nous demande notre soutien pour tout le concert qui va suivre, concert pendant lequel le musicien va se moucher promptement plusieurs fois dans ses

doigts, avant qu'une âme charitable remplie d'empathie issue du public ne fasse parvenir aux pieds de l'artiste un paquet de mouchoirs d'un geste précis et ajusté. Est-ce pour cette raison que «Why» a été supprimée de la setlist pour les quelques dates qui précédaient et suivaient cette escale parisienne ? En apprenant ces informations sur l'état de santé du showman, je sentis un frisson d'angoisse me parcourir l'échine quant à la prestation future, les morceaux du père Townsend nécessitant souvent des prouesses vocales à 1000 lieux des soufflets asthmatiques, cacochymes et autotunés de la grande majorité des interprètes interchangeables squattant les hit-parades. Heureusement, il n'en fut rien.

Après avoir fait l'inventaire des différentes phrases en français qu'il a apprises (dont un profitable «Où sont les toilettes ?»), Devin nous fait entrer dans le vif du sujet via un «Lightworker» à la fois léger et puissant. Les lumières sont somptueuses et le son très clair,





avec peut-être une basse un peu trop mise en avant, souci mineur qui sera vite réglé. On enchaîne sur le tubesque «Kingdom» provenant de Physicist et de Epicloud, repris avec enthousiasme par la foule (IIIIIIII, I wondeeeeeer....), avant de continuer avec le très électronico-industriel et frontal «Dimensions» pendant lequel Devin fera mumuse comme un gamin le jour de Noël avec un thérémine, au boîtier couvert d'une peluche en forme de pieuvre baptisée Sam et où il nous assènera, avec une gestuelle digne d'un chef d'orchestre, des notes au son si typique faisant basculer l'ambiance du morceau dans un trip issu de films de science-fiction des 60's. S'ensuivra l'interprétation du très rare et énergique «The fluke» au riff acéré et de «Deadhead», particulièrement apprécié par les fans, aux paroles chantées avec entrain par le public pendant que Darby Todd, le batteur, martèle ses fûts avec force et lourdeur.

Puis, arrivera (pour ma part en tout cas) le clou du spectacle : l'exécution magique de «Deep peace» et son solo guitare/piano/guitare en partie exécuté par Mike Keneally, aux chœurs, aux claviers et à la guitare (alors que Devin est assis), jonglant allègrement d'un instrument à l'autre (la véritable pieuvre de la soirée, c'est lui !), le tout pour un rendu stratosphérique de toute beauté. Tout simplement à couper le souffle. Retour sur terre avec «Heartbreaker» qui, selon les dires de Devin, est assez pénible à jouer, mais qui sera parfaitement délivré tant le groupe est en place. Et c'est au tour de «Spirits will collide» (aux chœurs d'enfants enregistrés) pour laquelle Devin demande à la foule son aide pour le refrain. Le public s'attèlera à accompagner le musicien en clamant les paroles mais avec toutefois un peu moins d'élan que sur «Kingdom» ou «Deadhead». Est-ce à cause d'une timidité pathologique ou d'une méconnaissance des paroles ? Le mystère reste entier. En outre, je dois reconnaître que pour ce titre, vu l'absence d'une chorale réelle, j'aurai nettement préféré la version plus acoustique et intimiste jouée lors de la tournée Empath. À l'issue de ce titre, Devin fait monter sur scène une très jeune fan d'une dizaine d'année pour lui offrir une peluche pieuvre, ce qui constituera le moment «trooop meugnoooooon» de la soirée.

Un Devin qui, durant toute la prestation et malgré ses maux de gorges et ses sinus obstrués,

restera très avenant et volubile, pourvu d'une grande humilité, exprimant sa joie intacte après toutes ses années concernant la pratique de son métier et de son art et balançant bon mots et blagues, dont plusieurs tournent principalement autour du fait d'avoir atteint la cinquantaine, un sujet qui a l'air d'avoir son importance pour le Canadien vu qu'il est aussi abordé régulièrement dans ses dernières interviews. Après un «Truth» quasi instrumental au mur de son impressionnant, Devin enchaîne avec un «Bad devil» endiablé qui fera bien bouger la foule, avant de regagner les loges mais après nous avoir assuré qu'il allait y avoir un rappel. Il nous explique alors le concept galvaudé de ce dernier et nous demandent de jouer le jeu et de feindre la surprise lors de son retour sur scène, retour que l'artiste fera au moyen d'un moonwalk approximatif. Le rappel commence avec «Call of the void», un des morceaux du dernier album que j'aime le moins mais qui sera transcendé sur scène, comme souvent avec les morceaux de Devin Townsend, avant de continuer avec puissant «Love?» de Strapping Young Lad, seule incursion pour ce soir issue de la partie la plus extrême du répertoire. Et... c'est tout.

1h30 de show.

1h30 qui sont passées à la vitesse de la lumière.

1h30 ! Quoi ? Seulement ? Non mais qu'est-ce que the fuck ? Je dois avouer que, vu la qualité du spectacle et mon habitude à enquiller des lives de 2h30-3h00 de manière interposée par l'entremise de Blu-rays et autres supports digitaux, ma frustration est immense. Je suis colère ! Je suis trahison ! Bon, après quelques exercices psychocorporels bienvenus et une plaquette d'anxiolytique me permettant de me remettre le cerveau à l'endroit, je prends conscience du moment précieux que Devin nous a donné ce soir, un moment de partage et de communion, me faisant alors déjà fantasmer sur une hypothétique deuxième étape européenne (pour une set-list by request ?). En tout cas, ce fut une bien belle soirée qu'il ne fallait rater sous aucun prétexte.

Merci à Guillaume de Klonosphere et Klone.

■ Greg Walkowiak
Photos : Ted





LETHVM

WINTERREISE

[Dunk records]

*Comme un nuage maussade traversant le ciel
dégagé,*

*lorsque sur la cime des sapins une brise légère
souffle :*

*Ainsi, je suis mon chemin toujours plus avant en
traînant les pieds,*

*au milieu de la clarté et du bonheur de la vie, soli-
taire et sans ami.*

*Si seulement l'air n'était pas si calme ! Si seule-
ment le monde n'était pas si lumineux !*

*Pendant que les orages faisaient encore rage, je
n'étais pas si malheureux.*

Voilà une traduction d'un passage du voyage d'hiver, recueil de poèmes de l'allemand Wilhelm Müller qui date des années 1820 et qui ont inspiré Schubert pour son Winterreise. Même inspiration et donc même titre deux ans plus tard pour Lethvm qui nous emmène dans une neige particulièrement sombre... Le froid, la folie, la mort, le groupe belge survole ces sentiments, les investit parfois, joue avec la focale pour nous immerger dans le spectacle ou nous laisser à distance pour en profiter. Je ne sais pas moi-même s'il vaut mieux s'abandonner (à nos risques et périls) dans leur musique et se faire cabosser, ronger, taillader, ou rester à l'écart pour mieux l'observer et la voir nous faire hérisser les poils, nouer l'estomac, éroder le cerveau. Si l'univers est teinté d'outrenoir, la lumière arrive régulièrement à se frayer un chemin, par des breaks éthérés, par un chant clair assez présent, par certaines guitares non saturées ou par l'ouverture sur le paradis que propose Elena (chanteuse d'Eosine) invitée sur «Mournful».

Ainsi Winterreise est un album plein de contrastes où Lethvm donne de la beauté aux déchirements, utilise tous ses talents pour sublimer un texte et des sentiments, transformant l'errance et le désespoir en les rendant éblouissant.

Mon cœur reconnaît dans le ciel

Sa propre image

Ce n'est que l'hiver.

L'hiver glacial et sauvage !

■ Oli





PALATINE PHANTÔMATON

[Yotanka]

À force de me sustenter de musiques assimilées à des œuvres tantôt bruitistes, tantôt expérimentales, tantôt «je ne sais pas trop quoi» avec un goût porté pour les chemins labyrinthiques, mon cerveau demande régulièrement à prendre une pause et d'aller vers des contrées sonores disons plus «conventionnelles». Ça tombe bien puisque récemment j'ai reçu Phantômaton, le dernier album de Palatine (non, pas la banque) sorti chez Yotanka, un label qui a plusieurs reprises s'est fait sa place dans notre magazine avec des artistes aussi variés et intéressants que BRNS, Stuffed Foxes, Elisapie, H-Burns, Puts Marie, Ropoporose ou encore les immanquables Zenzile. Conseillé à plusieurs reprises par un proche, sans pour autant y prêter vraiment attention, je découvre donc ce quatuor parisien, fondé en 2015 par des ex-Horla Patrie et Soole, grâce à ce deuxième album, qui fait suite à un EP sorti en 2021 nommé Talismanie.

Palatine évolue dans une pop chatoyante et teintée de folk douxereux, et le single «Château lointaine», lancé en grande pompe il y a plusieurs mois, n'est pas là pour me contredire. S'accrochant au cerveau, ce tube ouvre le disque et met dans de bonnes dispositions : mélodique et sensuel, il rappelle les grands travaux de la pop française des 70's. Ah oui, j'avais oublié de vous préciser que Palatine a pris le parti de chanter en français (sauf sur «Killer moon» ou bien «I waltz unseen» dans laquelle une partie des

paroles est en anglais), et cela lui sied parfaitement bien, si tant est que nos oreilles entrent en résonance avec la voix au son nasal et chaud de Vincent (qui me rappelle par moments un peu le timbre de Pierre Lapointe). Pour en revenir à la pop française des années 70, «La sentinelle amadouée», le deuxième single présenté par le quatuor, est un bel hommage au Gainsbourg de la même époque, notamment avec son talk-over narratif. Cette pop-folk peut également nous ramener à une autre époque, celle de Grizzly Bear par exemple, avec «Calice» ou «Les glaces ou le feu» (qui sont les morceaux que je préfère peut-être le plus). Sans mouvement imprudent et tout en maîtrise, Phantômaton joue même la retenue avec des titres comme «Dangereuses» ou la sublime «Killer moon».

Palatine sait se montrer riche en sonorités tout en restant cohérent du début à la fin grâce notamment à une écriture soignée et rigoureuse. La base pour faire un bon album !

■ Ted



NO WATER PLEASE

SKA GOES BRASS

[Autoproduction]

Il y a des disques avec lesquels la connexion se fait immédiatement. Mais genre, instantanément. Clac (et même claque). Hop. Bingo. Ska goes brass de No Water Please fait partie de ceux-là. Le septuor, qui se définit comme «fanfare jazz-punk-tout-terrain» et qui écume le terrain depuis quinze ans déjà, a sorti fin 2022 l'album qui va te faire du bien par où ça passe.

Après avoir fêté les 4 décennies du mouvement punk avec un premier opus intitulé Punk goes brass, No Water Please remet le couvert en

rendant hommage cette fois à la scène ska en interprétant (ou plutôt, en réinterprétant façon brass band) douze morceaux incontournables d'un mouvement musical fortement imprégné de revendications sociales et qui a débarqué au Royaume-Uni après la Seconde Guerre mondiale. Au programme des réjouissances : des covers bien senties de The Skatalites, Madness, The Specials, Jimmy Cliff ou bien Fishbone. Chouette. Et je suis persuadé que les allergiques aux contre-temps et aux jamaïquaneries y trouveront leur compte quand ils passeront (et repasseront !) ce disque dans leur hi-fi tant Ska goes brass est un hymne à la fête, à la bonne humeur et à la décontraction. À la manière des excellents Fils de Teuphu (que de bons souvenirs !), No Water Please exécute avec brio et passion un exercice qui pourrait être casse-gueule mais qui, en y imposant sa marque de fabrique, se révèle réussi. Comment ne pas craquer au groove enivrant de «Baggy trousers» des Madness, aux rythmes dansants de «A message to you Rudy» (Dandy Livingstone) et de «Sarri Sarri» (Kortatu), ou aux sonorités ensoleillées de «Ma & pa» de Fishbone ou de «You're wording now» de Andy and Joey ? Et si tu n'avais besoin que d'un seul morceau pour te laisser subjugué par le talent d'interprétation et d'arrangements de No Water Please, tu n'as qu'à te frotter à «Nite klub» de The Specials.

C'est frais, parfaitement exécuté et distrayant au possible. Tous ces ingrédients ont été mixés par No Water Please qui peut fanfaronner d'avoir réussi un grand coup. À la vôtre !!!

■ Gui de Champi





THIS IMMORTAL COIL

THE WORLD ENDED A LONG TIME AGO

[Ici D'Ailleurs]

En 2009, sous la direction de Stéphane Grégoire, boss du label français Ici D'Ailleurs, un collectif de musiciens de tous horizons (Yann Tiersen, Yaël Naim, Bonnie Prince Billy, DAAU, Chapelier Fou...), nommé This Immortal Coil, rend un bel hommage au groupe anglais de musique industrielle expérimentale Coil avec un album de reprises connu sous le nom de *The dark age of love*. À cette époque, il est salué par la presse et le public dont Peter Christopherson, l'un des fondateurs encore en vie du duo (il décèdera dans son sommeil l'année suivante) qui lui a mis fin à ses activités après le décès de John Balance en 2004. Alors que ce beau projet devait en rester là, il refait surface en 2017 avec la sortie du morceau aux profondeurs abyssales «Where are you?» (qui porte bien son nom !). Cinq plus tard, il est complété pour former un disque de dix titres nommé *The world ended a long time ago*. Sorti en décembre 2022, ce deuxième album est accompagné dans le même temps par *Twisted by love*, un disque bonus composé de remixes réalisés notamment par Third Eye Foundation et Geins't Nait.

A l'occasion de ce deuxième volume, et tout en gardant quelques-uns dont Christine Ott et Matt Elliott, This Immortal Coil a accueilli en son sein de nouveaux artistes qui ont bien voulu à leur tour rendre hommage à leur manière à Coil, tels que le compositeur et producteur David Chalm, Shannon Wright, l'acteur Márton Csókás

et des membres de formations respectables tels que Zü, Ulver ou encore Zëro. Pour les plus curieux d'entre vous, la liste complète se trouve sur le Bandcamp de la formation. Ce deuxième disque nous démontre à quel point Coil était non seulement un groupe absolument fascinant de bout en bout, mais également comment le duo anglais a influencé toute une génération d'artistes parmi lesquels ceux qui ont participé à ce projet (je pense en premier lieu à Ulver). Chaque reprise de cet univers très riche, prenant ses ingrédients à la fois dans le dark ambient, l'électronique, le folk, ou bien l'indus voire même dans les ambiances ésotériques et mystiques, est un vrai bonheur pour les oreilles.

Bizarrement ou pas, du fait peut-être de leurs propres réinterprétations et de la vision singulière de Stéphane Grégoire et des protagonistes, ces titres nous donnent cet élan quasi naturel à se détacher totalement de l'œuvre de Coil, de ne prendre ces morceaux que pour ce qu'ils sont : de nouvelles créations à partir de nouvelles lectures des œuvres de Coil. Du fait même que chacun d'entre eux soit réalisés par un line-up différent, il gagne en intérêt. Les différentes interprétations (notamment les voix) et les ambiances qui parcourent ce *The world ended a long time ago* permettent de nous immerger plus facilement dans ce dédale de sonorités incroyables. Quand «Where are you?» et «Magnetic north» nous figent et nous glacent le sang, «Cold cell» nous donne envie au contraire de communier et prier. Quand «A white rainbow» nous éjecte dans la sphère stellaire, «Fire of the mind» nous incite à chanter en chœur de manière quasi religieuse. Sans parler de certains titres qui ont largement leurs places dans des BO de films fantastiques («Going up», «Christmas is now drawing near»...). Bref, tu l'auras compris, si tu aimes ce genre d'atmosphères, ne loupe pas la découverte de cet album magnétique qui est autant réussi que sa pochette est ratée (cette typo...). Oui, il faut bien un petit bémol de temps en temps, sinon ça peut paraître louche.

■ Ted



IN DER WELT

IN DER WELT

[Autoproduction]

Comment décrire la souffrance en musique ? Je crois qu'In Der Welt détient la réponse. Ce groupe de post-metal hardcore clermontois a sorti en février dernier en autoproduction un premier album hautement vertigineux naviguant dans des eaux sombres avec de petites interstices de lumières perçantes savamment bien placées ci et là dans cette houle agitée. Déjà, sur le papier, c'était très alléchant, mais ce qui est encore plus jouissif, c'est que ce groupe fondé en 2019 possède un chant éraillé et hurlé semblable à celui de Grady Avenue de Will Haven. Et Dieu sait que dans notre terrier, beaucoup porte ces derniers dans le haut du panier. Sans toutefois être une pâle copie vocale, In Der Welt ne peut être comparé à eux dans le sens où ils travaillent davantage le côté mélodique que les Américains. Alors certes, avoir un super chant est un atout, mais concernant les Clermontois, je serais presque tenté de dire que le plus important n'est pas là. Car ces mecs sont capables de composer de manière magistrale. Au fur et à mesure que les morceaux passent, on découvre et on se rend compte de la variété mélodique et que la recherche esthétique est globalement poussée, ils ne se contentent pas de repomper bêtement les structures, les dissonances ou les riffs de leur musiciens préférés. Ils amalgament le tout avec classe, cela en tue définitivement l'ennui.

■ Ted



CAN'T SWIM

THANKS, BUT NO THANKS

[Pure Noise Records]

Merci, mais non merci, c'est un peu le premier réflexe que j'ai eu en découvrant ce digipak de Can't Swim que je n'avais pas réclamé. Le groupe m'évoquait vaguement ce qui avait trait à l'emo pop punk des années 2000, moins noble que la vague de la décennie précédente (The Get-Up Kids, Jimmy Eat World...) et l'écoute a confirmé. Enfin, pas tout à fait... Je dois confesser avoir été très agréablement surpris. Je ne sais pas ce que valent les trois précédents albums du gang du New Jersey, mais celui-ci m'a convaincu d'emblée et donné envie d'y revenir. 10 titres pour 30 minutes, on est sur un format simple, basique, pas le temps de se lasser, même si la fin du disque est quand même moins efficace. Le début en revanche comporte son lot de tubes («Nowhere, Ohio», «Me vs me vs all y'all», «Yer paradox I'm paradigm»), si tant est qu'on ne soit pas hermétique aux choses trop bien produites et calibrées (mon petit plaisir coupable, parfois). Avec en point d'orgue, ma préférée et la plus catchy, «Eliminate», et ses chœurs à la Billy Talent. En parlant des voix, j'ai dû vérifier que ce n'était pas le nouveau projet du chanteur de Motion City Soundtrack (groupe du genre, signé sur Epitaph milieu 2000) mais il n'en est rien.

■ Guillaume Circus



FRAGILE

...ABOUT GOING HOME

[Nineteen Something]

Quel est le comble pour un groupe qui s'appelle Fragile ? C'est de sortir un disque (très) solide. Ouais, c'est un peu (beaucoup) capillotracté, mais c'est tellement vrai que je ne vais qu'énoncer une vérité que peu d'entre vous (et même tous les autres) pourront contredire. La preuve ci-après.

Mais avant cela, et comme il s'agit d'un groupe frais (au sens propre comme au figuré), une petite présentation s'impose. Ruminant chez eux pendant la période de la COVID et ses confinements successifs, cinq jeunes garçons d'Angers ont décidé d'unir leurs forces (et leur bon goût) pour former ce qu'on pourrait communément appeler un groupe de punk hardcore teinté d'emo. Encore un sous-tiroir à dormir debout. Et si je te parle de Touché Amoré ou La Dispute comme influences, c'est plus simple ? Autant ce genre de références n'est pas ce qui me touche le plus, mais la combinaison Nineteen Something (label)/Ex-LANE (musicien) a aiguisé ma curiosité. Et grand bien m'en a pris, car ...About going home est une sucrerie sans colorant artificiel qui, en plus d'avoir bon goût, fait du bien par où ça passe. Le premier EP 8 titres du groupe est une sacrée réussite, alternant brûlots tranchants (le génial «Messy hair»), perles mélodiques («Winter at the museum», «Anhedonia», «Overview» et ses sonorités à la Turnstile) et morceaux tendus («Murmuration»). Le chant de Baptiste (le plus souvent hurlé et habité) apporte une dimension

dramatique aux subtiles et harmonieuses mélodies de guitares et l'ensemble forme des morceaux aussi convaincants que précieux dans leur structure et leur interprétation. Le groupe a beau être jeune, il joue sans retenue et sans complexe, et ceux qui l'ont déjà vu en concert confirmeront qu'ils sont également excellents en live.

...About going home est une œuvre à apprécier dans son ensemble. En extraire un titre ou un refrain serait réducteur au vu de la qualité de l'entièreté de l'EP. Véritables montagnes russes des émotions, ce disque te fera passer par toutes sortes de sentiments, de la rage au spleen, de la morosité à l'exaltation. De la tristesse à l'efferescence. Les cinq musiciens nous jouent un sacré tour, et se positionnent d'ores et déjà comme l'une des découvertes de l'année, propulsant une tripotée de chansons comme des hymnes fédérateurs qui transpirent la spontanéité et la passion. Hyper classe.

■ Gui de Champi



UNSWABBED

LE PLANNING LORS DE LA RELEASE PARTY FIN MARS ÉTANT PLUS QUE CHARGÉ, C'EST QUELQUES JOURS PLUS TARD DANS LE COURANT DU MOIS D'AVRIL QUE JE RETROUVE SEB (CHANT) ET CHARLES (GUITARE) POUR DISCUTER DU NOUVEL ALBUM, DU LIVE, DES PLATES-FORMES, DU CHANGEMENT DE LINE-UP ET BIEN D'AUTRES SUJETS.

Vous venez de sortir un nouvel album qui est aussi sorti sous la forme de 3 EPs ? Est-ce que c'était une bonne idée ?

Charles : On n'en a pas encore parlé ensemble, mais c'est plutôt cool comme idée. A la base, l'idée, c'était que les gens se concentrent mieux sur 3-4 morceaux alors qu'avec un skeud de 12-13 titres, les gens peuvent en zapper certains, c'est dommage vu le travail que ça représente.

Seb : L'idée, c'était aussi de pouvoir exister avec le COVID, on ne pouvait pas tourner et il nous fallait de l'actu, en sortant 4 titres avec un clip travaillé, ça nous permettait de nous montrer dans un moment où on ne pouvait pas faire grand-chose. Est-ce qu'on l'aurait fait sans le COVID ? Probablement, on en a pas mal parlé avec Charles, on voulait faire un truc comme ça se fait dans l'électro, ils ne se font pas chier, ils font des EPs, des albums, ça dépend des fois. Après, sur la sortie, on voit qu'on a beaucoup plus de retour sur un album entier, on a plus de chroniques, plus de couverture médiatique. Peut-être qu'on le refera... ou pas, question en suspens. On ne sera pas obligé de le refaire dans tous les cas.

Vous êtes libres sur l'aspect technique, vous avez votre propre tempo pour composer et enregistrer, car vous faites tout vous-mêmes...

S : Oui, on n'a pas de maison de disque, on n'a pas de pression. Sortir celui-là nous a mis un tel boost ! Entre la date pour la release et celles qui arrivent, les retours qui sont très positifs, le nombre d'écoutes sur les plates-formes qui est bien supérieur à ce qu'on attendait, ça nous a super motivés pour peut-être enchaîner très vite sur le prochain... La balle est dans notre camp, faut pas qu'on soit fainéant !

Composer et enregistrer, ça prend du temps, pourquoi pas bosser sur un titre chaque mois et sortir l'album à la fin de l'année ?

C : Pourquoi pas ! Je suis pas mal de groupes qui sortent un ou deux titres de temps en temps. Parfois, tu ne les retrouves pas sur les albums, ce genre de format ne me dérange pas du tout. Certains autres membres du groupe sont plus attachés au format album, c'est à discuter entre nous. Faut déjà qu'on se remette à composer, ça va plutôt vite chez nous, mais ce qui

prend du temps, c'est d'enregistrer, on fait tout nous-mêmes, ça prend un temps fou même si tu es motivé. Il faut bien faire les choses, parfois il faut recommencer et quoi qu'on fasse, on met du temps, l'ensemble du processus met toujours beaucoup trop de temps.

S : On a le défaut d'avoir la chance d'avoir notre studio ! On ne va pas s'en plaindre car on est très heureux que Tof se soit autant investi dans le studio, c'est une chance. Pour les premiers albums, on a enregistré au studio Feeling à Tourcoing, un studio mythique, ou au studio La Chapelle pour In situ, là, on avait une maison de disque, ça coûtait un pognon dingue, les producteurs voulaient voir comment on bossait, on avait une deadline, tel jour l'album doit être fini et tu ne reviens pas sur les choses. Là, comme on fait notre tambouille, notre cuisine, on refait ça ou ça tout le temps, on va beaucoup plus loin dans nos idées mais ça nous prend du temps. Il faudra qu'on soit plus vigilant, il faudrait qu'on s'impose un timing comme un groupe qui paierait son stud' pour tenir les délais et pour avoir cette pression, cette urgence, pour trouver cette énergie-là. Mais on n'a pas envie d'attendre trois ans pour sortir le prochain !

C'est dur d'accepter que le morceau soit terminé sans refaire des parties...

C : C'est ça ! Il y a l'histoire d'un peintre dans l'art contemporain qui se pointait dans les musées où il était exposé pour retoucher ses œuvres ! C'est d'autant plus difficile avec des morceaux anciens, tu aurais aimé avoir enregistré telle ou telle partie de manière différente, changer quelque chose... C'est aussi ça la musique, c'est la photo d'un instant...

S : C'est pas parce que c'est le dernier, mais pour moi il n'y a pas un titre qui a une vérole, pas un titre où je me dis «On n'aurait pas dû le mettre» ou «J'aurais pas dû dire ça», il y a pas un seul truc qui me fait chier, que j'assume pas. C'est plutôt cool, c'est peut-être que c'est parce que certains titres ont été composés il y a longtemps...

En 2024, on fêtera les 20 ans de votre premier album, y'a un truc de prévu ? Vous allez réenregistrer «Si souvent», «Défier l'ennui» ou «Paranoïaque» ? Faut peut-être les corriger

s'ils ont des véroles ?

C : C'est une bonne idée ! On va le faire ! (rires)

S : Pour être honnête, on n'y avait jamais pensé, je n'avais même pas percuté que ça ferait 20 ans l'année prochaine ! C'est marrant parce que pour la release, on voulait mettre des titres de tous les albums, du premier, on a mis que «Si souvent», on voulait faire une surprise avec «Paranoïaque» mais ça n'a pas été possible pour des raisons techniques, ce sont deux morceaux qu'on joue encore sur scène, ça demanderait du boulot de rebosser le reste mais c'est une bonne idée, ça pourrait être cool. Ou faire une partie du set en hommage à cet album...

Ou un EP remasterisé !

S : Mais ouais, pas con ! On va t'appeler pour des conseils !

L'album est sorti en physique fin mars et sur les plates-formes, je crois savoir qu'il a fait un gros démarrage, ça a continué depuis ?

S : Carrément ! On ne s'attendait pas à ça ! En toute transparence, on doit être proche des 100 000 écoutes ! C'est pas mal avec les moyens qui sont les nôtres, pour le démarrage, on n'a pas communiqué dessus car on croyait à un bug ! En 48 h, on avait franchi les 40 000 écoutes, on ne voulait pas passer pour des mythos... Et il y a eu tellement de scandales sur les chiffres truqués... Mais c'était pas un bug, on a été mis sur les grosses playlists un peu partout en Europe et ça a bien marché. Ça s'est calmé mais si on nous avait dit qu'on ferait 100 000 en un mois, on ne l'aurait pas cru ! En gros, c'est la moitié Spotify, un quart Deezer et le reste pour les autres. On profite pour faire passer le message, les plates-formes, c'est mignon mais si tu veux soutenir un groupe, achète l'album. Elles nous permettent d'être écoutés partout, c'est pratique, c'est génial mais pour te donner une idée, on a franchi le million de streams il y a un an, on a touché le chèque, c'est 1 200 euros... à diviser en cinq. Autant te dire que la musique est complètement gratuite, quand t'es ton producteur, tu préfères vendre un album où tu récupères 5 euros. L'idée, c'est de pouvoir pérenniser le projet pour pouvoir offrir le maximum de musique dans les années qui viennent. On ne critique pas les gens qui écoutent de la musique

sur les plates-formes, on le fait aussi, mais ceux qui se sentent plus impliqués dans le groupe, qu'ils achètent un album ou un T-Shirt, c'est physique, il y a une trace, ça vient directement de nous.

Les gens découvrent avec le streaming mais viennent ensuite aux concerts et repartent avec du merch...

C : Oui, c'est une sorte de tradition propre au rock ou au métal, acheter un skeud ou un T-Shirt, repartir du concert avec quelque chose. J'ai une armoire remplie de t-shirts de groupes, à chaque concert, j'en achète un...

S : On a pas mal de commandes aussi avec BigCartel. Il y a une vraie corrélation entre le nombre d'écoutes et le nombre de commandes, rien n'est inutile, mais faut pas se limiter aux plates-formes.

C : C'est intéressant de s'occuper des envois car je sais où sont les gens avec leurs adresses qui sont suffisamment fans du groupe pour aller sur le BigCartel. Je pensais que les deux tiers seraient des gens de la région lilloise, mais pas du tout.

S : On a des bonnes surprises, on peut aussi le voir avec les stats des écoutes sur les plates-formes, tu sais où tu es écouté. On n'est pas spécialement fan de ce genre de trucs car ça a un côté industriel mais ça peut être utile quand tu montes une tournée, si tu vois que t'as plein d'écoutes du côté de Metz, ça peut être pertinent d'aller jouer à Metz ! On a eu des grosses surprises car au-delà du Nord, on un gros retour de la Belgique ou de la région parisienne, bien plus que ce qu'on pensait.

C : Et le Pas-de-Calais ! Le Pas-de-Calais en force ! Je voudrais faire une petite dédicace à Tof, je n'arrête pas d'envoyer des CDs dans le Pas-de-Calais, je pense que c'est lui !

L'album mélange les titres des trois EPs, comment s'est organisé le track listing ?

C : C'est Seb qui décide tout (rires).

S : C'est notre nouvelle blague.

C : Seb décide d'un ordre et on dit oui. (rires)

S : On a vraiment eu l'idée de sortir un album, on l'a appelé 6 pour que ce soit clair, est-ce que ça l'a été, c'est autre chose... On avait des titres phare qu'on voulait sortir sur chaque EP, sur 6.1 c'était «Tic tac toe», sur 6.2 c'était «Carpe



diem» pour amener autre chose, pour le troisième volet, ça devait être un album complet et on devait redistribuer les cartes et faire comme si on sortait du studio. Mais il y a des morceaux sur 6 qui n'étaient pas finis quand 6.1 est sorti... Il y a eu le départ d'Alex et l'arrivée d'Étienne à ce moment-là, Alex a énormément contribué à cet album, Étienne fait beaucoup plus de machines et de claviers au-delà d'être un super gratteux. Il y a beaucoup de musique additionnelle sur «Asphyxié» ou «La vie est longue» donc on a retravaillé en studio et on a fait un track list comme si l'album sortait naturellement. Je trouve que l'enchaînement est plus fluide que sur les EPs.

À quel moment vous avez su qu'Alex allait quitter le groupe ?

S : C'était en février 2022, avant la sortie du deuxième EP. C'est au moment où pour lui ça

se bousculait avec Queen[ares] et avec Junon. Pour être concret, on voulait attendre la fin de la tempête plutôt que de sortir l'album pendant le COVID et se retrouver avec un truc qui fasse «pschitt», qu'on n'ait pas de date... Alex en avait un peu marre d'attendre, tous ses projets se bouscuaient, il ne pouvait pas tout faire en même temps, il voulait nous laisser le temps de trouver quelqu'un. Ça a été assez rapide avec Etienne parce qu'il a accepté tout de suite, donc le départ d'Alex s'est super bien passé. Il préférerait ne pas être là plutôt que de ne pas être motivé ou pas impliqué parce qu'il a d'autres groupes à côté. Ça reste un pote de 20 berges et comme les gens ont pu le voir, il est venu jouer un morceau avec nous lors de la release comme s'il n'était jamais parti.

C : Il n'y a aucun souci avec Alexis, j'ai joué très longtemps avec lui avant Unswabbed, on jouait ensemble dans Cross 9, j'ai été ravi de

jouer avec lui toutes ces années, ça passe au-dessus de jouer ensemble dans un groupe, on est amis.

Revenons à l'album, quel est votre titre préféré ?

S : Moi, c'est «Asphyxié».

C : Moi, c'est «Approche».

S : Et en deux, je mettrais «Somnambules»... «Somnambules» qui n'a pas été joué en live...

S : Il n'a pas été joué à mon grand regret !

Tu décides de tout, mais tu décides de ne pas le jouer ?

S : (rires) C'est typiquement le genre de morceau qu'on doit bosser à donf si on veut le faire sur scène. Il fait partie des morceaux pour lesquels il faut une bonne atmosphère en lumières, il faut qu'on fasse des résidences, qu'on bosse le live, c'est un morceau qui doit cartonner, il a besoin de plus que l'énergie live. Ça ne lui rendrait pas service de le balancer

juste comme ça.

C : En deux, je mettrais «La vie est longue», c'est une bonne surprise ce titre, on aime vraiment bien ce morceau avec le mélange «vieille école»/»nouvelle école».

«Asphyxié» est plus industriel, il y a beaucoup plus de machines, c'est la patte d'Etienne ?

C : En partie, oui, c'est sa patte. On est vachement contents qu'Etienne puisse ramener ça, on a cherché à mettre des machines par nous-mêmes, il y a très longtemps, on voulait faire rentrer un mec aux machines, Christophe, on a toujours été attirés par ça mais ce n'est pas évident à faire, c'est un instrument. On est contents qu'Etienne maîtrise bien ça au-delà de la guitare. «Asphyxié» c'est aussi la touche de Tof, sa façon de mixer, de mettre en avant certaines parties, Tof est évidemment hyper impliqué dans les prises, dans le mixage... «Asphyxié» sonne bien indus, je trouve qu'il



a un petit côté Slipknot, j'aime bien son côté hardcore, c'est rapide. Hier, Seb disait en interview qu'on allait certainement faire d'autres morceaux dans le même genre pour le prochain album, j'étais ravi de l'apprendre (rires). S : T'as vu, des fois, j'impose des trucs qui sont bien ! (rires) Sur les deux premiers albums d'Unswabbed, il y avait plus de cassures et de structures différentes entre les couplets et les refrains, c'était peut-être plus dans l'air du temps. On a toujours eu des «breaks à la Unswabbed» avec un moment calme, une mélodie et paf, ça repart, ça nous a manqué d'avoir des différences aussi radicales entre les couplets et les refrains, comme sur «Seul» sur Instinct. En rajoutant la patte Etienne avec des séquences, je me dis qu'on tient l'identité du groupe à venir, ça n'enlèvera jamais les mélodies mais le côté patate agrémenté de machines, ça devrait être une des recettes de base du prochain, on a hâte de s'y mettre !

Les thèmes abordés sont plus universels, moins personnels, moins égocentrés, c'est une nouvelle source d'inspiration ?

S : Quand t'as un sixième album qui sort, t'as peur de te répéter... Les gars ont été super cools avec moi pour l'écriture car il y a deux-trois trucs qui se sont passés dans ma vie qui ont fait que je n'ai pas pu écrire pendant quelques mois, je n'y arrivais plus, je n'étais pas bien. Les gars ont été dans le soutien, ils m'ont dit «Ne t'inquiète pas, pour les autres groupes, même quand ce n'est pas la même thématique, tu les reconnais». C'est vrai qu'un texte de Mouss, tu le reconnais, un texte de Reuno, tu le reconnais, un texte de Nico, tu le reconnais... il y a une personnalité, une empreinte. J'avais la trouille totale de la redite, si c'est pour redire la même chose, c'est nul. Et on n'est plus des gamins non plus, on a eu des enfants et s'il y a des thèmes universels, il y a aussi des choses intimes, c'est plus comme un papa qui parle à son enfant. «Somnambules» c'est typiquement ça, c'est un titre qui critique la société mais c'est un père qui rassure son enfant face à un monde de merde. Il y a des textes qui ne sont pas gardés, on a un texte sur le septième continent, le premier pas d'un gamin qui marche sur un truc flottant sur l'océan, on l'a mis de côté pour l'instant, on

verra si on arrive à en faire quelque chose, là, il n'y avait pas la musique qui correspondait, on a ce côté transmission, on est toujours vénér mais pas juste pour soi, moins égocentré, on va se prendre un mur et nos mêmes vont se le prendre encore plus fort ! L'heure n'est plus à l'égocentrisme, il faut réfléchir à ce qu'on laisse sinon on sera coupable de ne rien avoir fait.

Il y a aussi un titre assez personnel qui évoque la vie du groupe, c'est du «fan service» ?

S : (rires) Carrément ! On ne voyait pas ne pas le faire ! On a tellement imaginé être dans le rouge jusqu'à la fin du COVID, on a tellement flippé de ne plus pouvoir y arriver, je ne pensais même plus faire quoi que ce soit. Du coup, je me suis dit si jamais on s'en sort, écris un truc pour dire merci. Aujourd'hui, ça me fait halluciner de penser que j'étais dans cet état-là... Finalement, c'est plus une invitation qu'un merci, tous les gens dont on parle, on a trop hâte de les voir, quand est-ce qu'on se voit ?

C : J'aime bien aussi ce texte car il y a une prise de conscience. Au début quand t'es dans un groupe, tu passes beaucoup de temps centré sur ton groupe. Le fait d'avancer en âge, tu t'intéresses plus aux gens qui gravitent autour, ça t'ouvre les yeux sur ceux qui bossent à côté.

Et depuis quelque temps vous répétez au Black Lab et moins «coupés du monde» qu'avant...

C : On trouve le lieu super, j'y vais beaucoup pour les concerts, la programmation est incroyable, les locaux sont supers, tu peux tout checker, c'est nickel à tous les niveaux ! Les mecs servent de la Duvel en pression, la bouffe est bonne, le bar est cool, la salle est top, il y a un luthier là-bas ! Je suis arrivé le matin du concert, j'avais une mécanique de pétée, le mec me l'a réparée ! C'est un super endroit, on répète là-bas, ça fait du bien aussi de croiser d'autres personnes ! Je vais voir pas mal de black metal et là, je vais aller voir Sick of it All et Hatebreed. Mic, il assure quand même ! J'ai l'impression que ça remet Lille sur la route des tournées, tu m'aurais dit que Hatebreed passerait par Lille, je n'y aurais pas cru !

S : Il y a une partie de l'équipe qui était déjà présente au LBLab, Angus et Loïc sont ultra cools



avec nous pour les horaires de répét', le studio In Situ a déménagé, on ne peut plus y répéter, trouver un nouveau local s'est imposé à nous. On regoûte aux joies de papoter zic, matos, quel nouvel album, quel nouvel ampli, quelle nouvelle gratte... autour d'une bière, parler pendant les pauses des répét' avec une vraie Duvel pression et pas seulement brancher le matos, jouer et partir, cette nouvelle énergie, ça a nourri la fin de 6 et la préparation des dates à venir.

Super transition ! Les dates à venir... Il y a 2 festivals qui sont programmés, il y a une date à Béthune mais je n'ai pas beaucoup plus d'infos...

S : Parce qu'elle n'est pas encore officiellement annoncée, on jouera au Poche à Béthune en septembre, ce sera notre première date dans le Pas-de-Calais. Le 12 mai, on joue près de Bruxelles avec Sidilarsen au ZikZak, c'est une super salle, le 19 août, ce sera une date de ouf, on sera au Park Rock Festival à Baudour avec Mass Hysteria, ce sera sur la MainStage à un super horaire, ça va être canon. On voudrait plus tourner que ça mais il fallait attendre que l'album sorte pour que bruit se fasse. Les retours sont biens, on est soutenus à fond, il y avait du monde à la release, ça devrait tourner plus en fin d'année et début 2024. C'est aussi dans les mains des programmeurs et des organisateurs d'évènements. Les temps sont durs de ce côté-là, les groupes tournent moins, il y a beaucoup d'offres mais les gens ont peu de moyens, c'est un peu saturé. On va essayer de faire toutes les dates à 1500 %.

On a évoqué «Somnambules» qui n'était pas encore prêt pour le live, est-ce qu'il y a des morceaux qui ne seront jamais joués en live, qui n'ont été écrits que pour le studio...

S : Non.

C : Non, je ne crois pas. Tu poses des bonnes questions ! Bizarrement, on ne s'est jamais dit, sur aucun album, ce titre, on ne le fera pas en live, mais oui, il y a des titres qu'on ne joue jamais. Ce n'est pas un choix, on ne peut pas tout jouer.

S : Et certains, on les a oubliés.

C : Il y a des morceaux que tu laisses de côté et que tu oublies. «Approche» a un côté live,

c'était évident qu'on le jouerait. Pour d'autres, c'est moins évident.

S : T'as des morceaux comme «Invisible» sur Instinct, on l'a joué en live, c'était mieux que sur album. C'était génial, je suis retombé sur de vieilles vidéos et je me suis dit «pourquoi on ne le joue plus ?». On a dû faire une série de dates où on ne l'a pas joué et il a disparu. Pareil pour «Pull the trigger again» de Tales from the nightmares vol.1 qui défonçait en live. Sur cet album-là, je ne vois pas de titre qu'on ne pourrait pas faire même si d'autres sortent du lot.

Lors de la release, il y a quelques morceaux que vous n'avez pas joués alors que je m'y attendais comme «Somnambules» ou «Carpe diem»...

C : C'est toujours des choix difficiles à faire, là, il y avait un plateau de trois groupes et on jouait une heure. Vu le timing, on collait au couvre-feu de la salle, on veut donc préciser que si sur cette date, il n'y a pas eu rappel, c'est que c'était l'heure de finir, c'est pas une intention. Il fallait faire des choix, il y a aussi des gens qui viennent au concert pour entendre des morceaux qu'ils connaissent... On a failli ne pas jouer «Si souvent», on l'a rajouté à la dernière minute. On aimerait bien en faire plus du dernier...

S : Il y avait la release de l'album et le retour du groupe, on voulait marquer le coup et que la set-list soit à l'image de ça. Ce que les gens ne savent pas, c'est que sur cette date, on est co-producteur, on était tenu logistiquement. Quand t'es juste programmé, tu peux dire «Fuck it» et déborder de ton timing, c'est l'organisateur qui se démerde ! [rires]. Quand c'est toi qui organises, que tu mets tes couilles sur la table pour faire une date digne de ce nom, t'as des impératifs financiers, là, c'est cool, il y avait du monde donc on s'en sort alors qu'on pouvait couler sur cette affaire... On parle d'indépendance, et ce n'est pas juste faire un album en autoprod', c'est simple, tout ce qu'on a gagné avec le groupe en 20 ans est dans la balance, tout est parti, maintenant, il faut qu'on tourne, il faut que ça joue. Pas pour faire de l'argent mais pour pouvoir faire la suite, pour pouvoir faire d'autres albums. Sur cette organisation, on est responsable du running order avec Mic, tu décides du temps de chaque



groupe, deux potes techniciens sont venus filer un coup de main pour que ça aille vite entre les groupes pour ne pas jouer que 40 minutes. On avait un créneau d'une heure, il a fallu faire des choix et donc pas de rappel parce qu'on a préféré faire un titre de plus que de sortir de scène. Et comme c'était la release et le retour, il fallait dans la setlist des titres que les gens aiment depuis le début. Je crois qu'on a quand même joué 5 titres de 6, sur les 13, c'est pas si mal. J'avais vu dans ta chronique que tu attendais «Somnambules» ou «Carpe diem», je savais que tu serais vert !

Il va falloir refaire vite des concerts !

S : On va faire un Oli Fest pour jouer quatre fois «Carpe diem» et trois fois «Somnambules» (rires).

Et l'intégralité d'Unswabbed pour ses 20 ans !

S : Putain, là y'a du taffe ! Tu nous laisses 4 ans, c'est bon ! (rires)

Pour moi, c'est bon. Merci !

S : Merci à toi pour le soutien depuis toutes ces années. Merci aussi et coucou à toute l'équipe qui bosse avec nous : Cass, Marion, Alex, Toph, Sylvain... tous les gens qui suivent le groupe depuis des années, les webzines, les radios... tous les gens qui font qu'on a encore la chance de faire ça aujourd'hui !

Merci à Unswabbed pour leur disponibilité, merci aussi à Marion (LMProd 2.0).

■ Oli

Photos : Oli





BEBLY

CORIACE

[Autoproduction]

Bebly a le COVID long. Non pas au sens médical du terme, mais plutôt musical. Après une flopée d'albums et autant d'EPs, qui sentaient bon le rock français, avec tout l'attirail nécessaire, basse, guitare, batterie et un peu d'électricité, le confinement est passé par là, obligeant le groupe à faire une pause. Et Benjamin Blin, lea-

der du groupe, en a profité pour sortir en 2021, un premier EP très personnel, épuré (Le spleen à présent, cf Mag #46). Le confinement s'est arrêté depuis longtemps, mais le spleen est toujours présent. Benjamin sort un nouvel EP, seul avec sa guitare, seul au chant, seul avec ses arrangements.

Cinq nouveaux titres, dans le prolongement de l'opus précédent. Une guitare légère, aux notes éparées et étirées, quelques accords, de l'ampleur, de la douceur. La voix de Benjamin, tout aussi fragile, chuchoterait presque tant le poids de la mélancolie semble l'empêcher de chanter. À l'instar de Will Oldham, Benjamin propose une indie folk intimiste et délicate. Les textes, poétiques, allégoriques, reviennent sur les relations amoureuses, la disparition, les écueils de la vie. Avec Sylvain Carpentier (ingé son de Saez) aux mixage et mastering, Benjamin aka Bebly ouvre à nouveau cette parenthèse entraperçue pendant le confinement, où le monde avait appuyé sur pause, où l'humanité cessait pendant un temps de s'exciter, de courir, de conflictualiser. Si tu souhaites retrouver un instant un espace de sérénité, de beauté calme, de poésie douce, tu sais ce qu'il te reste à faire.

■ Eric





FINE LAME

NOUS TOURNONS EN ROND DANS LA NUIT ET NOUS SOMMES DÉVORÉS PAR LE FEU

[Microcultures / Kuroneko]

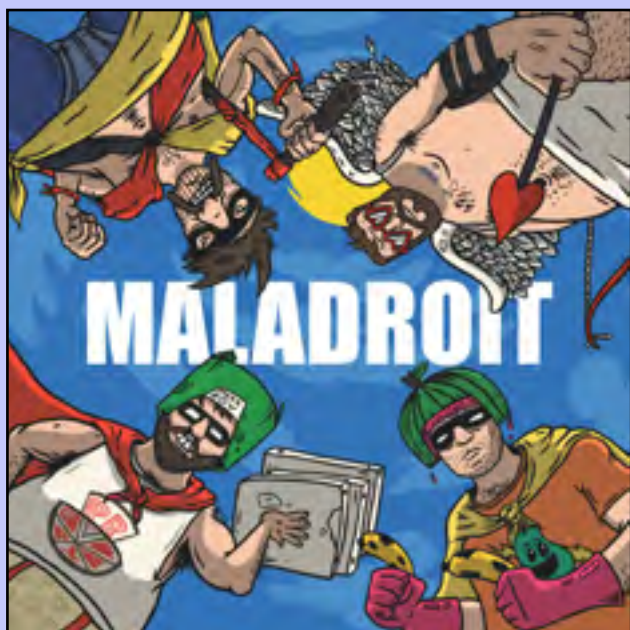
C'est un sujet qu'on aborde régulièrement entre musiciens : comment nos oreilles et notre cerveau réceptionnent, filtrent et analysent les informations qu'une musique nous envoie ? En partant du principe naturel que tout le monde ne perçoit pas de la même façon la musique (oreille musicale ou non, expériences, goût/envie, condition mentale, etc...), je me suis rendu compte que certains potes zikos avaient le même « syndrome » que moi, c'est-à-dire l'imperméabilité totale aux paroles dans une chanson : nous n'entendons que des notes, des mélodies, des harmonies, du rythme, mais pas (en tout cas, pas de suite) le contenu, le sens et le fond des textes qui sont chantés, rappés, déclamés ou hurlés. En bref, si on aime la musique, c'est surtout pour sa musicalité et ce qu'elle procure émotionnellement, sûrement pas pour les paroles, qui résonnent généralement de notre côté comme des borborygmes. Et même si le contenu des textes est méga intéressant voire crucial dans le projet, malheureusement cela n'apporte rien à ma vision du disque, je préfère les lire... en silence !

Alors, de ce fait, comment aborder un disque comme *Nous tournons en rond dans la nuit et nous sommes dévorés par le feu* qui met en avant la poésie et les textes de Raphaël Sarlin-Joly, le chanteur du groupe montreuillois Fine Lame ?

Eh bien, à peu de choses près, de la même manière que celle expliquée un peu plus haut. C'est la musicalité de Fine Lame qui m'a accroché en premier lieu : le soubassement musical et la manière de chanter a pris le pas sur les mots et phrases déclamées sans rimes. Le contenu de ce disque m'a plu car il distille un rock d'une classe folle à la manière d'un post-rock arty aux touches jazzy, mais avec paroles. C'est par ailleurs ce qui manque souvent, je trouve, à certaines formations pratiquant la musique instrumentale : un guide vocal pour donner un vrai sens aux compositions et éviter de s'éparpiller voire de se répéter tout en leur donnant plus de nuances. Ici, la voix de Raphaël est un instrument à part entière, il chevauche les progressions harmoniques rock de ses camarades et s'impose avec brio, que ça soit avec son spoken-word littéraire en langue française ou en donnant un peu plus de théâtralité au contenu, en anglais cette fois-ci, sur «Complaint of the little spider» et «Follow me». D'ailleurs, à ce sujet, Fine Lame n'est plus vraiment le même groupe lorsqu'il chante en anglais, l'outil linguistique prouve encore une fois qu'il joue un rôle primordial, en plus du fait que la formation rend ses sonorités plus dansantes et libérées.

En somme, l'expression générale sur ce premier EP se fluidifie parfaitement et permet aux mots de résonner autant sur des titres urgents («Nous tournons en rond dans la nuit...»), que sur des déambulations troublantes («...et nous sommes dévorés par le feu», «Sortie de route»). Un disque digne d'intérêt donnant des clés de compréhension sur le rôle important du chant dans un groupe et ses œuvres.

■ Ted



MALADROIT

REAL LIFE SUPER WEIRDOS

[Guerilla Asso / Slow Death]

Après avoir abordé des sujets plus ou moins potaches comme l'overdose de burgers, les détestables sous-vêtements Hello Kitty, les chiens avec bandana (RIP Sacha !), etc. dans ses deux premiers albums, et rendu hommage à Steven Spielberg dans son précédent EP (2020), le groupe de pop/punk parisien se lance cette fois-ci dans une sorte de concept album, célébrant les super-héros. Euh, les super zéros, plutôt. On est davantage du côté de Mystery men, ce génial film avec Ben Stiller sorti en 1999, que d'un Captain America au premier degré. D'ailleurs, dans le cas improbable où celui qui m'a taxé mon DVD il y a 20 ans lirait ces lignes, je veux

bien le récupérer. Je parle évidemment du bide commercial (14 000 entrées en France) avec Mr Furieux, La Pelle (for minable William H. Macy) et compagnie. Une belle brochette de vainqueurs, comme le sont nos quatre zigotos croqués sur la pochette : Till (guitare/chant), Olivier (guitare/chant), Chamoule (batterie) et Forest Pooky aka Pizza Boy (basse/chant) qui officialise ainsi son CDI dans le groupe après avoir précédemment fait ses armes sur Steven island. Parce que jusqu'à présent, Maladroit c'était quasiment un bassiste par disque (coucou Fab, Jimmy, Victor, Adi...). Disque qui n'a failli pas voir le jour à cause de super vilain.es et c'eût été fort dommage.

Sur les trois premières chansons, on a l'impression que chacun a composé en solo et amené son morceau. Till sur «Turn green», Forest pour «Go Toxic Avenger» et Olivier «I peed in my Batman costume». Forcément, à qui d'autre pouvait arriver cette panique monstre... Puis, davantage de liens se créent, on sent qu'une véritable équipe se forme et c'est ensemble, soudés comme jamais qu'ils lancent l'assaut de «Day drinking» et «Another boys club», en portant haut et fort les couleurs et goût bubblegum de leur pop/punk fun, agrémentée comme toujours de wow-oh-oh, de solos à un doigt et de références à la pop culture, par exemple Stranger Things sur l'excellent «Easy peasy». Une rapide pause rafraîchissante de 30 secondes «To the Batcave for cocktails» et leurs aventures sont malheureusement déjà terminées avec deux derniers messages d'espoir à scander en chœurs : «We are all superheroes» et «Rich assholes won't save the world». C'est pas faux.

■ Guillaume Circus





SALE

SALE

[Autoproduction]

Elsa vient de fêter ses 40 ans et n'a plus envie de séduire ou de subir, elle est désormais plus libre que jamais. Quand bien même, elle l'était déjà du temps de Jive Puzzle, Elsa Maria Massol, E2M ou ses nombreux autres projets pop/rock/folk, elle se présente en «solo» (mais bien accompagnée pour la base rythmique), jouant avec les lettres (Sale est un anagramme de son prénom au cas où tu serais passé à côté) comme avec les mots et les images (celles de l'artwork, du clip incandescent de «Une poussière dans l'œil» ou celui décoiffant de «Plus envie»). Ses 5 titres au son assez clean cherchent à toucher directement, au diable les artifices, les circonvolutions, les atours qui plaisent au plus grand nombre, Elsa aiguisé ses textes, économise ses riffs, choisis ses notes et décoche des harmonies qui font mouche et nous interrogent. Le temps qui passe, les relations, les sentiments, en faisant un point sur sa vie, Sale raconte aussi la nôtre sauf qu'au lieu de nous l'étendre sur Facebook à la recherche de likes de compassion, Elsa le fait avec poésie et délicatesse (un mot qui rime avec Arman Melies). «Je ne veux plus que l'on m'aime à n'importe quel prix» dit-elle dans l'excellent «Plus envie», nous, on l'aime telle qu'elle est, pas forcément docile, peut-être fragile mais surtout entière.

■ Oli



DEATH VALLEY GIRLS

ISLANDS IN THE SKY

[Suicide Squeeze Records / Modulor]

Après trois albums et une nouvelle bassiste au sein de leur rang, les quatre Californiens de Death Valley Girls ont lancé un nouvel album en février dernier intitulé Islands in the sky. Une œuvre qui, selon sa mystique tête pensante Bonnie Bloomgarden (voix, orgue), est un «guide de guérison spirituelle et une feuille de route pour les futures incarnations du moi». Le titre de l'album vient de messages qu'elle a reçus pendant une longue maladie où la somnolence et le sommeil faisaient partie intégrante de son quotidien : il fallait s'occuper d'une île et écrire pour son futur «moi» ! Ça, c'est pour le fond... Passons maintenant à la forme. La musique d'Islands in the sky a ce petit quelque chose de cosmique et de psyché dans ses sonorités pop-rock aériennes mais sacrément addictives, rappelant sans tergiverser un Siouxsie and the Banshees des temps modernes avec un brin de garage-rock à la L.A. Witch. Les voix féminines du groupe (3/4 sont des femmes) y sont aussi pour beaucoup, mais c'est surtout l'esprit illuminé du disque qui nous ensorcelle, comme si nous étions en pleine phase de guérison à notre tour. Fascinant et magnétique !

■ Ted

OSLO INDIEFEST

OSLO INDIE
PRESENTS



FREDAG 05. MAI

KULTURHUSET

19.00 // SYNNE SØRGJERD // HOVEDROMMET
19.45 // KROKODILES // BOKSEN
19.45 // ASTRONOMIES // LABORATORIET
20.30 // GREATFRUIT // HOVEDROMMET
21.15 // BUNDY BUNCH // BOKSEN
21.15 // FUCALES // LABORATORIET
22.00 // BÅRD BERG // HOVEDROMMET
22.45 // TAPE TRASH // BOKSEN
22.45 // PORTO GEESE // LABORATORIET
23.30 // BÅRD BERG (DJ-SET) // BOKSEN

SKOGEN

19.30 // THE LITTLE HANDS OF ASPHALT
20.15 // AVIND
21.45 // THE SWITCH
23.15 // DJ ØYVIND RONES (INDIESEKSUELL)



KULTURHUSET

19.00 // MOST LIKELY MARLIN // BOKSEN
19.00 // BIKELANE // LABORATORIET
19.45 // JEJUNE // HOVEDROMMET
20.30 // TRUEANDTRUE // BOKSEN
20.30 // VEGARD & IVAR BAND // LABORATORIET
21.15 // HILMA NIKOLAISEN // HOVEDROMMET
22.00 // LILLE VENN // BOKSEN
22.00 // THIS DAZE // LABORATORIET
22.45 // FANGST // HOVEDROMMET

SKOGEN

19.30 // VALLEYPOLICELLA
21.00 // FLIGHT MODE
22.30 // BEEZEWAX
23.30 // INDIESPONERT (DJ-SET)

LØRDAG 06. MAI



OSLO INDIE FEST

VOILÀ QUELQUES NUITS, APRÈS AVOIR FERMÉ MON BAR, QUE L'IDÉE DE M'ENVOLER POUR L'OSLO INDIE FEST ME TRAVAILLAIT ET PUIS J'EN AVAIS ASSEZ DE ME BRÛLER LA RÉTINE SUR CES SEMPITERNELLES MÊMES AFFICHES DE FESTIVALS OU CES GROUPES VUS ET REVUS AU FIL DE QUINZE ANNÉES À PARIS, IL ME FALLAIT DU NEUF ! KENNETH ISHAK M'AVAIT ÉCRIT QUE BEEZEWAX DONNERAIT QUELQUES CONCERTS CETTE ANNÉE ET C'ÉTAIT L'OCCASION DE LES VOIR ENFIN, PUISQU'ILS Y JOUAIENT.

2 JOURS, 30 GROUPES, 4 SALLES, SOLO À OSLO !

LE VOL ÉTAIT PLANIFIÉ, MON COMPTE SUR TICKETMASTER.NO POUR OBTENIR LE PASS DEUX JOURS DU FESTIVAL, C'ÉTAIT FAIT, JE SAVAIS DIRE PETIT-DÉJEUNER, FROMAGE, POISSON, ŒUF, VIANDE EN NORVÉGIEN. À PRIORI TOUT ÉTAIT OK. LES TEMPÉRATURES ANNONCÉES N'ÉTAIENT PAS CELLES PRÉVUES POUR LA SAISON, UN ANTICYCLONE PRÉSENT DEPUIS UNE SEMAINE SUR LE NORD DE L'EUROPE MAINTENAIT DES TEMPÉRATURES FRAICHES (2 OU 3 DEGRÉS DANS LA MATINÉE) ALORS QUE L'ESPAGNE ÉTOUFFAIT DE CHALEUR.

Jeudi 4 mai 2023

C'est le Jour J, départ de l'aéroport Charles de Gaulle, je monte à bord d'un ... Boeing, dans mes écouteurs «Manhattan skyline» de A-Ha, l'avion décolle... Comment va faire le jeune passager en bermuda devant moi ? Sait-il qu'à notre arrivée, il fera cinq degrés ? Cette idée du froid m'a préoccupé jusqu'à l'atterrissage. À mon arrivée, sur le quai de gare qui me mènera à Oslo Sentralstasjon, j'ai l'agréable sensation d'être dans un frigo à côté du ventilateur. C'est frais, je n'avais pas ressenti ça depuis de lointaines vacances au ski.

Une demi-heure de train et me voilà en gare d'Oslo, c'est un bloc de bâtiments énormes où

vous pouvez tout à fait vous perdre dans un gigantesque centre commercial de plusieurs étages, si vous ne prenez pas la bonne porte. Les chambres d'hôtel coûtant un bras, je n'ai eu d'autre choix que d'opter pour l'auberge de jeunesse et son dortoir en lits superposés. Le temps de faire mon lit au carré et prendre une douche réglementaire, je pars à la conquête d'Oslo.

Les festivités commencent plus tôt que prévu, dès le jeudi, avec deux groupes Hey, Wait ! et Killer Kid Mozart.

C'est le moment de vous présenter le premier lieu où se déroule le festival. Il s'agit du Kultu-rhuset, situé Young Gates 6, où l'on retrouve sur 2000 m² répartis sur 3 étages, 3 salles de





Killer Kid Mozart

concert ou dancefloor (Boksen, Laboratoriet, Hovedromet), 3 bars qui ne servent pas les mêmes bières (craft évidemment), une pizzeria, un restaurant et une salle immense où l'on peut jouer au shuffleboard sur des tables de championnat. Le bâtiment a même reçu un prix d'excellence d'architecture en 2018.

Le temps de vérifier que la pinte de bière avoisine les 15 euros (on ne m'avait pas menti), je vais prendre place pour le concert de **Hey, Wait !**. Ce que j'avais pris pour une bande de copains qui répète le samedi après-midi dans son garage se révèle être un groupe indie aux compositions de bonne facture. Je suis surpris par le fait que le groupe fasse bloc sur des chansons si lumineuses, les guitares savent se faire entendre (le sol vibre sous mes pieds). Le show est pro et carré, je décide de les interviewer.

C'est ensuite à **Killer Kid Mozart** d'investir la scène, je n'ai bien entendu pas eu le temps d'écouter leurs albums car ce concert a été programmé à la dernière minute. Les trois premiers titres ne vont pas m'emballer mais il faut que le groupe se chauffe un peu et par la suite, ça le fait. Ils sont de plus en plus soudés, c'est looké beaucoup plus rock que Hey, Wait!, le chanteur a la voix caractéristique de la prolifique vague pop anglaise du début des années 2010... ce n'est pas pour me déplaire. Un bon set bien décoiffant, ça bouge bien sur scène. Au fur à mesure du show, le public s'investit et chante parfois, preuve qu'ils ont quelques

hits. Tout ce déluge de pop rugueuse et saturée finira avec quelques guitares envoyées au plafond puis explicitement frottées aux amplis pour mieux saluer un parterre conquis.

Vendredi 5 mai 2023

Je n'ai absolument pas préparé mes interviews prévues, je me dis qu'une balade sur le Fjord m'inspirera. J'embarque, je branche l'album des Porto Geese dans les portugaises, l'air frais marin, le soleil et le délicieux rythme de croisière font couler l'encre sur mon carnet. Les doux paysages qui défilent mêlés à la musique psychédélique des Porto Geese, c'est comme une recette sucrée salée dont on ne sait laquelle des saveurs on préfère. L'interview est prévue vers 17h15 au Kulturehuset... Et puis non ! Message de Bendik (l'un des guitaristes) à 16h30 : «Nous avons un petit studio à cinq minutes de Kulturhuset, tu peux passer, on boira une bière.»

Sympa, mais studio ? Veulent-ils dire leur appartement ? Je m'interroge sur le double sens du mot. Je me mets en chemin, mais surtout je me perds pour parvenir au studio et je commence à m'enfoncer dans un Oslo beaucoup moins lisse que celui que j'arpentais cent mètres avant.

Ça sent le haschich dans la rue et le coin n'est pas fréquenté que par des enfants de chœur et pour le coup je me sens comme un touriste avec sa banane et son appareil photo autour du cou (normal, j'en ai un avec un mac bien vi-



The Little Hands Of Asphalt

sible dans le dos). Je fais demi-tour et trouve. L'interview est terminée, le timing est serré, je dois assister au concert The Little Hands Of Asphalt à 19h30.

Serré certes mais je dois vous présenter le deuxième lieu du festival. Le Skogen est la salle de concert située au-dessous du Camping d'Oslo. Je vous sens un peu perdu (comme moi sur la carte en arrivant). Sachez que le Camping est un mini-golf d'intérieur très grand, c'est paradoxal, j'en conviens. Pour y être allé, les balles de golf glissent à vive allure sous votre siège quand vous buvez votre bière, l'idée est plutôt originale.

J'arrive au Skogen, la fréquentation est timide, le show ne devrait pas tarder à commencer. J'aperçois Mads qui sera le photographe de ce report. Mads est un jeune norvégien de vingt-deux ans, sa passion est de créer des souve-

nirs, documenter et raconter des histoires. Il photographie des concerts depuis l'âge de 13 ans ! Il aime la musique norvégienne, non seulement parce qu'il a eu l'occasion de travailler avec beaucoup d'artistes, mais aussi parce qu'elle est incroyable : Sigrid, Aurora, Highasakite, Isák, Sondre Justad, Julie Bergan et bien d'autres. Je laisse Mads à son travail, il doit photographier 15 groupes chaque soir sur deux lieux et plusieurs niveaux différents. On peut retrouver son travail sur Instagram : fotopettersen.

The Little Hands Of Asphalt, n'est autre que le projet solo du chanteur de Flight Mode, Sjur. Il enchaîne les morceaux acoustiques, changeant de sonorités autant que de guitares, les chansons sont souvent touchantes, probablement toujours écrites avec beaucoup de cœur. Son set s'achèvera avec cette chanson qui



Fucalles



The Switch

avait déjà attendri mes oreilles «Foreverest», mot valise cher à Boris Vian et petit bijou entêtant et mélodique taillé dans la montagne la plus haute du monde.

Direction le Laboratoriet pour découvrir un groupe de jeunes musiciens de Bergen nommé depuis six ans, **Fucales**. Ils se définissent eux même comme un buffet de sonorités humides où on vous propose aussi bien de déguster du shoegaze, de la noise, de l'indie rock, le tout saupoudré de quelques éléments de jazz. La recette me convient et je trouve le mélange cuisiné avec justesse. Je vous conseille d'écouter «Verona» et leur dernier EP Norwegian seaweed society, pt.1.

Retour au Skogen pour **The Switch**, groupe gagnant du Spellemann (Grammy norvégien) du meilleur album en 2016, qui sortira ensuite *Birds of paradise*, puis *Macca/Jawakka 1* et *Macca/Jawakka 2*, respectivement en 2020 et 2021. Autant vous dire qu'avec eux, on se promène dans les verdoyantes campagnes de la pop anglaise et je suis parfois décontenancé par des ambiances de salon anglais où quelqu'un aurait mis une infusion cosmique

dans la théière. Mention spéciale à l'organiste (ou clavier) qui donne une dimension différente au show comparé aux albums.

Il est temps de remonter au 3ème étage du Kulturhuset pour les mecs de **Porto Geese**. Une couleur rouge unique et une diffusion fractale blanche en fond de scène seront leur seule mise en scène. Fidèles à leurs principes,



Bård Berg

ils joueront aussi fort que possible, un tel volume provoque forcément des déplacements d'air qui créent une ambiance sonore assez envoutante. Le lieu s'est considérablement rempli, les festivités devraient durer une bonne partie de la nuit avec un DJ set de **Bård Berg**.

Samedi 6 mai 2023

Je dois préparer mes trois interviews pour ce soir, mais je ne vais pas m'enfermer pour si peu. Il est temps d'aller visiter le lieu où le black metal norvégien a vu le jour, ou plutôt les ténèbres, j'ai nommé ou devrais-je incanter le Neseblod.

Tous les amateurs de black metal savent que le Neseblod est le magasin de disques ayant appartenu à Euronymous, fondateur du groupe Mayhem et qu'il ne faut pas confondre black metal norvégien et black metal suédois. Sacrilège !!! Pour les autres qui ne savent pas où ils mettent les pieds, je conseille la lecture des Seigneurs du chaos aux éditions Camion Noir ou pour les cinéphiles, le film de Jonas Akerlund, The lords of chaos (pour ces deux références pas besoin d'être fan de musiques extrêmes).

Sur la route, je croise trois personnes avec les mêmes T-shirts de Tom Waits. Tiens Tom Waits doit jouer à Oslo... mais je n'ai vu aucune affiche... Bizarre. J'approche du quartier du Neseblod, il est midi et demi passé et des dizaines, peut être des centaines de personnes font la queue devant les bars et ils ont toujours ces foutus t-shirts de Tom Waits. Je ne maintiendrai pas l'interrogation comme elle m'a tenu. Ce premier samedi de mai, c'est le Tom Waits-løpet, une course qui se fait de bars en bars, qui commence dans les pubs de Ruinparken et se termine au café Fiasco du centre-ville. La devise est donc : De la ruine au fiasco ! Les Cadillac sont de sortie et la bière va couler à flots.

Je ne vous gâcherai pas le plaisir de la visite de Neseblod en vous décrivant ce monument de fond en comble. Pourtant, un fait troublant s'est produit lorsque j'ai visité l'autre du black metal inner circle. J'avais photographié l'inscription black metal dans la légendaire cave et en sortant, la photo avait disparu de mon appareil. Probablement les mystères du seigneur Satan. Ne nous égarons pas, si nous sommes ici, ça n'est pas pour le black metal, mais pour la musique indé ! 18h30, l'accès au





Skogen est fermé, je me pose alors au mini golf de l'Oslo camping. Les golfeurs et golfeuses sont nombreux, ça putt sévère ce soir.

Je ne ferai pas mes interviews. Imposer un planning strict aux artistes pour y répondre entre les balances, les retrouvailles et l'évènement, c'est impossible surtout qu'il y a beaucoup trop de bruit pour que j'actionne mon enregistreur. Tout ceci sera mailé, il ne me reste qu'à profiter en posant quelques questions au milieu de conversations avec les musiciens en guise de pré-interview (c'était beau d'y croire, je n'ai rien retenu).

19h30 au Skogen, **Valleypolicella** entre sur scène, je retrouve ce que j'ai aimé sur disque, cette pop rock directe, emballée dans du velours. Les paroles sont accrocheuses (l'album ne quitte pas ma tête depuis deux semaines) et les thèmes faciles d'accès. Tore le leader et chanteur du groupe impose autant par la sensibilité de sa voix que par sa taille. Les autres membres du groupe n'ont pas l'air d'en être à leur première performance sur scène. Voilà un bel enchaînement de pop songs qui mêlent bonheur tapageur et parfois douce mélancolie.

Encore un gros de cœur pour moi cette année. Mineral avait réussi à me faire déplacer jusqu'à Milan, Jimmy Eat World jusqu'aux Pays-Bas, en Allemagne, et également en Belgique, et j'ai trouvé **Flight Mode** assez convaincant pour me faire voyager jusqu'en Norvège. Je croise Sjur avant leur set : «Je te présente Kenneth Flatnes parfois il vient faire des voix et des hurlements au studio, on les enregistre, c'est lui les backing vocals sur «Dö youë rëmëmbër»».

Kenneth (Beezewax) m'avait prévenu avec un grand sourire : «Tu verras, il y aura dans le public des gens étranges». Le groupe bénéficie en effet d'une bonne popularité à Oslo et le Skogen s'étoffe de quelques looks originaux (crâne rasé tatoué en salopette camel ou à l'inverse d'un grand gothique aux cheveux roux colorés au henné). Flight Mode jouera les titres de ses deux EPs en mode shuffle. Il est agréable de mettre enfin des silhouettes et des visages sur ses membres. Le public lentement chauffé par les compositions, finira par pogoter sur «Sixteen» qui clôture le set.

À travers le monde, il existe des monstres légendaires : les Tibétains ont le Yéti, les Écossais

ont le monstre du Loch Ness, Les Norvégiens ont les Trolls et Jöttnar, mais ils possèdent une autre légende, c'est **Beezewax**. Un groupe dont on connaît l'existence, mais que l'on a rarement vu. Le line-up de 2002 a été reformé cette année, c'est celui de l'époque de l'album Oh Tahoe et pour le set, le groupe a sélectionné dix titres issus de cinq de leurs albums. Ça commence fort par le très influencé Dinosaur Jr. «The snooze is on», sorti en 1997. S'ensuit l'imparable «Play it safe», qui les aura révélés aux branchés de la VPC de compact disc punk des années 2000, lorsque pour les labels punk, il était de bon ton d'avoir un groupe pop dans son écurie. Du même South of boredom, seront joués «And it's all about you» et «In the stands». Quatre titres de Oh Tahoe dont le classieux et très anglais «Brighton concorde» ou «Phonebooth minutes», titre tendu et parfois noise, et enfin deux hits fabuleux de Peace jazz que sont «Rainbows» et «Closer». Sur scène, c'est la grande forme et le public qui a attendu depuis vingt ans ce show à domicile ne se laisse pas prier pour exprimer sa joie. J'entends derrière moi «C'est Brighton concorde», sauf que tout est joué sans piano

et sans ajout d'instruments ou arrangements studio, c'est beaucoup plus brut. J'adore ! Le show s'achèvera par le sublime «Graffiti» aux accents dreampop...

C'est le moment de réunir mes affaires, mes notes et partir en direction de l'aéroport. J'achète une boisson dans une sandwicherie, le soda s'appelle Solo. Son créateur a eu l'idée de l'anagramme avant moi et je le découvre au moment de partir. Je prends place dans l'avion, dans mon casque : «I'm in» de A-Ha, l'avion décolle... Cette compagnie propose du café gratuitement. Je vais en prendre, je vais en avoir besoin pour rester éveillé !

**Distance totale parcourue : 45,43 Kms
Étages montés : 67**

**Merci à Henning Krane du Oslo Indie Fest !
Crédits photos : Mads Suhr Pettersen (Takk !)**

■ Deux fré

Photos : Mads Suhr Pettersen

Insta : fotopettersen





HEY, WAIT!

TOUT JUSTE REMIS DE LA CLAQUE DE LEUR CONCERT, J'ÉCOUTE LEUR ALBUM OÙ S'ENCHAINENT POP SONGS ET TITRES AUX GUITARES RUGISSANTES. RENCONTRE NUMÉRIQUE AVEC STIAN UNHJEM, GUITARISTE/CHANTEUR, POUR EN SAVOIR UN PEU PLUS SUR CE PRODIGIEUX GROUPE ET SON UNIVERS.

J'ai trouvé qu'il y avait une belle cohésion dans votre line-up sur scène : trois guitares, des chœurs par l'ensemble du groupe... Comment vous êtes-vous rencontrés et depuis combien de temps jouez-vous ensemble ?

Mon ancien batteur, Håvard Loeng, et moi-même avons créé la formation en 2015. Nous avions un groupe du même genre auparavant, Listener, basé à Trondheim, mais le bassiste s'est mis à jouer de l'orgue d'église, alors il valait mieux lancer un nouveau groupe : Hey, Wait!. Notre second guitariste et notre bassiste, ils s'appellent tous deux Simen, sont allés en même temps que moi à l'académie norvégienne de musique, aux cours de jazz. C'est là que nous les avons trouvés. Au départ, j'avais demandé à Hans, notre chanteur et troisième guitariste, d'être notre ingénieur du

son, mais nous avons découvert qu'il pouvait être frontman à la place ! (rires) Håvard est retourné à Trondheim l'année dernière et nous avons alors recruté Marius, un vieil ami de notre guitariste Simen. Il y a une bonne amitié entre nous tous, et nous nous concentrons sur le fait d'être ensemble lorsque nous jouons.

Vos textes abordent parfois des thèmes relatifs à la nature, je pense aux paroles d'»Outside», où vous parlez d'eau, d'océan, de truite, d'étang.... La nature et les grands espaces ont-ils une importance particulière pour vous dans la création ? D'ailleurs, qui écrit les paroles ? Et à propos de paroles, s'agit-il de vos propres sentiments, de vos expériences, de vos histoires personnelles... ?

C'est moi qui écris les paroles. C'est vrai que

la nature est importante pour nous, mais je ne pense pas que ce soit quelque chose qui inspire directement notre musique ou nos textes. Je n'aime pas trop expliquer les paroles ... Je préfère que les gens se fassent leurs propres interprétations, mais je peux dire que «Outside» est une analogie de la façon dont beaucoup d'entre nous vivent leur vie. Pour écrire, je pars souvent d'une expérience réelle de ma vie. Puis, au fur et à mesure de l'écriture, je l'emmène de plus en plus loin, je l'exagère jusqu'à obtenir quelque chose de vraiment fort et une meilleure histoire. Résultat : il s'agit généralement de l'histoire de quelqu'un d'autre, d'un personnage, parce qu'elle s'est énormément éloignée de mon expérience initiale.

La pochette de votre album représente deux extraterrestres qui naviguent sur une rivière à bord d'une tasse. On y voit aussi un poisson : est-ce la truite ? En tout cas, cette pochette est singulière. Qui en est l'auteur ? Quel message avez-vous voulu faire passer avec ?

La pochette fait référence à différentes paroles de l'album. Dans Earth emotion, il y a des aliens, alors ils s'y sont retrouvés. J'aime évoquer le thé dans mes paroles, parce que je suis un grand amateur et que je veux répandre cette passion, c'est la raison pour laquelle ils naviguent dans une tasse de thé.

Tu as raison pour le poisson, c'est la truite de «Outside». Je suis également passionné par l'observation des étoiles ; c'est pourquoi le ciel nocturne sur la pochette, étoiles et planètes comprises, est exactement comme il était le soir de la sortie de l'album, le 24 septembre 2021, jusqu'à l'emplacement des lunes de Jupiter. Je ne m'attends pas à ce que quelqu'un remarque ces détails, mais j'ai adoré les placer là. L'artiste qui a créé la pochette est la très talentueuse illustratrice et autrice de bandes dessinées Ingvild Th. Kristiansen, connue sous le pseudo Keflingur sur Instagram et d'autres plateformes. Elle a vraiment fait un travail fantastique. Je pense que nous souhaitons transmettre un message à la fois mystique et ludique, parce que nous ne voulons pas prendre notre musique trop au sérieux, mais elle comporte aussi des sentiments profonds.

Vous avez des compositions assez pop, qui

partent parfois dans des envolées de guitares qui rappellent vraiment l'emo pop des années 90. D'où ça vient alors ? Avez-vous des références musicales précises, que ce soit sur la scène anglaise, américaine, européenne... ?

On a la chance de pouvoir faire des jams et d'improviser un peu. Ça vient probablement du fait que beaucoup d'entre nous ont étudié le jazz et aussi de notre amour pour des groupes comme Motorpsycho et d'autres groupes de jazz rock norvégiens comme Elephant9 et Hedvig Mollestad Trio. Je pense que la scène rock alternative américaine du milieu des années 2000 est celle que j'ai le plus dans le cœur lorsque je crée notre musique. J'ai grandi en écoutant Augustana, Jack's Mannequin, Angels & Airwaves, Paramore, My Chemical Romance, Taking Back Sunday, The Fray, Relient K... mais il est évident que beaucoup d'autres musiques s'y sont glissées, j'aime explorer des genres différents. De plus, c'est important pour moi que les autres membres du groupe apportent leur propre bagage musical, et bien sûr, ils ont des influences très variées. Au bout du compte, ça fait un mix sympa et unique !

Avez-vous des projets pour la suite ?

Nos projets pour l'année à venir : enregistrer et sortir quelques nouveaux singles, donner davantage de concerts en Norvège. Si quelqu'un veut nous booker en France, qu'il nous le dise ! Nous faisons également de notre mieux pour produire plus de vinyles de notre album, alors ne ratez pas ça ! Nous sommes joignables sur notre compte Instagram pour toute demande à ce propos.

Merci Stian pour l'interview et Diane Frances pour la traduction.

■ Deux fré

Photo : Mads Suhr Pettersen
Insta : fotopettersen



PORTO GEESE

LE ROCK A SES GENRES, SES FAMILLES ET C'EST LA PREMIÈRE FOIS QUE J'APPROCHE D'AUSSI PRÈS CELLE DU PSYCHÉ ET SON UNIVERS. ON EN A TELLEMENT RACONTÉ SUR CE MOUVEMENT, DU LABO DE LSD PLANQUÉ DANS LA CAVE AU CHANTEUR QUI DISJONCTE À TOUT JAMAIS, QUE JE SUIS DANS L'INATTENDU EN ME RENDANT AU STUDIO. RENCONTRE AUTOUR D'UNE BIÈRE AVEC LES MECS DE PORTO GEESE QUI AIMENT ENVOYER LEUR MUSIQUE, LE VOLUME DE L'AMPLI À 11.

Pouvez-vous brièvement vous présenter ?

Joar : Wuwuwuwuw (il émet un son comme une guitare branchée sur une pédale Wha-Wha) Nous sommes Porto Geese... [silence]... et nous jouons de la musique... [silence]... avec de la guitare, des effets, des voix et beaucoup de foi.

Bendik : Oui, c'est vrai ! C'est vrai !

La scène psychédélique est-elle importante en Norvège ? Il y a des festivals psyché en Norvège ?

Bendik : Je ne pourrais pas nommer tous les groupes. Il y a un festival psychédélique à Oslo, comme il y en a un à Copenhague ou Liverpool.
Mathias : On ne peut pas dire que la scène psychédélique soit importante en Norvège. Ici tout est petit.

Une de vos chansons s'appelle «A whale on a horse» (le groupe rigole), c'est pas un peu lourd pour un cheval ? Pouvez-vous nous expliquer cette chanson ?

Joar : Je peux l'expliquer en effet, souvent quand nous n'avons pas de paroles pour un morceau, nous chantons juste des mélodies comme des whouah wouah wouah, ensuite nous écrivons des paroles avec du sens. Parfois nous mettons des mots (il chante) «it's like a whale on a horse na na na na...» et ça devient des paroles.

Bendik : Tu as déjà été à une course de chevaux ? Les vibrations du galop des chevaux font un son sur le sol et c'est comme si tu avais donné beaucoup de drogue aux chevaux et que tu mettais une baleine sur un cheval et qu'il était hors de contrôle. Mais quand on l'a fait, on trouvait que les paroles sonnaient bien. Cela avait du sens avec la composition. [rires]

Joar : Pour moi ça sonnait cool et cette image dans ma tête était drôle et c'est trop... Yeah !!!

J'ai vu que l'album était sorti physiquement. Sur quel label ? Pouvez-vous nous le présenter ?

Bendik : Il s'agit de Sheep Chase Records, ils sont situés en dehors d'Oslo, ils ont une petite cabine studio, c'est un chouette petit label. Ils produisent aussi d'autres bons groupes psyché et indé sur ce label comme Dark Times, Outer Limit Lotus, Mokri, Foammm. Ils nous

ont contactés parce que nous avons joué au by:Larm Festival (c'est un festival de musique business en Norvège).

Quelle a été votre expérience d'enregistrement pour cet album ?

Joar : L'enregistrement de l'album a été entièrement réalisé dans le studio où nous nous sommes.

Bendik : Oui, nous enregistrons des démos qui deviennent des chansons, bien entendu, et quand nous sommes fatigués d'enregistrer sans mixage, on finit par fignoler tout ça ici même.

Quelles sont vos influences musicales ? Les classiques ou les récentes.

Bendik : On écoute tous des trucs différents, mais lorsque nous avons monté le groupe, nous allions ensemble à de nombreux festivals et on a vu quelques concerts bien cools ensemble. Nous avons vu les Swans probablement cent fois, ça nous a beaucoup inspiré.

Mathias : Ty Segall, A Place To Bury Strangers.

Bendik : Des groupes qui jouent fort et vite. Et tous ces groupes que nous avons vus ensemble ont inspiré notre musique. Mais nous avons tous des bagages musicaux différents.

Tous les groupes que vous me citez ont la réputation de jouer extrêmement fort, on peut dire que vous jouez extrêmement fort ?

Mathias : On essaie de jouer aussi fort qu'on peut !! [rires collectifs]

Bendik : On essaie de jouer très fort jusqu'à ce que notre batteur devienne sourd.

Mathias : Nous avons fait 3 dates en Norvège cette année en février avec Dion Lunadon (le bassiste de D4 et A Place To Bury Strangers), lui, il jouait vraiment très fort !

Bendik : Nous aussi on joue fort mais on a besoin de plus gros amplis. [rires collectifs]

Vous avez fait un concert en Belgique au Magasin 4 de Bruxelles, quel a été l'accueil du public ? Parmi tous les groupes avec qui vous avez partagé l'affiche, duquel vous êtes-vous senti le plus proche ?

Mathias : Les foules bondées sont habituellement statiques, plutôt calmes. Là c'était plutôt marrant, il y avait énormément de mouve-



ment. C'était génial ! Les gens ne nous avaient jamais entendus avant et nous étions la curiosité du jour.

Bendik : Les gens nous ont acheté des disques, les gens du Magasin 4 étaient très sympas, tout a été génial ; du catering au public. Le mec qui nous a programmés a aussi une émission de radio à Bruxelles où il passe énormément de disques, il nous a listés, ça nous a fait plaisir. Je ne sais pas si cette histoire est passionnante mais je voulais la raconter. On a adoré jouer avec Veik, un groupe normand qui joue une musique plus calme que la nôtre. Nous sommes tous les deux dans la mouvance psychédélique.

Joar : C'était une super salle de concert !

Pouvons-nous parler de votre pochette d'album ? Votre nom c'est (en français) Porto Oies, il y a un chien ou un singe sur la pochette et il s'appelle canard ! On peut parler de logique ou de folie ?

Joar : Je ne suis pas sûr de savoir comment cela est venu.

Bendik : Nous avons aussi une chanson qui parle de chien.

Mathias : Nous aimons les animaux.

Il n'y a pas de chanson qui parle de canards ?

Bendik : On essaie d'enfumer les gens avec tous ces animaux. On crée la confusion avec les titres des chansons mais également avec notre musique. Nous sommes peut-être nous-même confus. Tout comme probablement les gens qui achètent nos disques ! Sur le prochain album il y aura peut-être une chanson sur les chats...

Mathias : C'est un ami du groupe qui a réalisé la pochette, c'est un artiste génial, il s'appelle Henrik Mikkelsgård. Il fait une exposition actuellement à Oslo et il commence à se faire réellement un nom en tant qu'artiste.

Dans le mouvement psyché, les Black Angels sont très populaires aux Etats Unis et en Europe, vous pensez que c'est une chance ou plutôt que cela dessert le mouvement psychédélique ?

Mathias : Les Black Angels sont devenu trop gros.

Bendik : Je ne parlerai pas pour nous car évidemment nous sommes underground. C'est toujours bien de passer du petit groupe que vous êtes, à l'avant-garde puis au mainstream. Mais il faut essayer de ne pas se corrompre soi-même artistiquement.

Mathias : Si les groupes deviennent mainstream et qu'ils changent trop ce n'est pas bon. Je pense que les Black Angels n'ont pas trop changé. Ils restent les mêmes et leurs fans aussi.

Bendik : Pareil pour Brian Johnston Massacre, ils jouent le même type de trucs.

Il y a une vie de nuit à Oslo ?

Bendik : Celui à qui il faut poser la question c'est Mathias.

Mathias : Pour la vie de nuit, c'est la même réponse que pour le mouvement psychédélique, ici, c'est très petit. Il y a de nombreux bars, clubs et pubs et on a des super clubs, plus que dans une petite ville normale, tout dépend de ce que tu cherches. Il y a aussi beaucoup de concerts, il se passe quand même beaucoup de choses, quand tu prends en compte la distance pour

arriver jusqu'en Norvège. Oslo c'est souvent le dernier arrêt en Europe du Nord, parce que c'est vraiment loin des autres villes... avec Copenhague et Stockholm, pour les groupes qui font des tournées européennes

Après en Norvège, il y a aussi les villes de Bergen et Trondheim, mais c'est vraiment loin (rires)

Vous connaissez les groupes avec lesquels vous partagez l'affiche à l'Oslo Indie Fest ?

Bendik : Oui je connais Tape Trash, nous avons déjà joué ensemble mais je ne pourrai pas les voir jouer aujourd'hui. Nous jouons au même moment mais ils sont un étage plus bas. Hilma Nikolaisen c'est joliment bon, elle joue le samedi. Elle fait partie du groupe Serena Maneesh (elle est aussi la mère du fils de Sven Erik Kristiansen, l'un des chanteurs de Mayhem), ce sont les pionniers de la musique noise, indé et psyché en Norvège.

Merci Joar, Bendik et Mathias pour l'accueil chaleureux et l'interview.

■ Deux fré

Photos : Mads Suhr Pettersen
Insta : fotopettersen





VALLEYPOLICELLA

QUELQUES EPS ET LA SORTIE DE LEUR LP, LOVE SONGS FOR LOSERS, AURONT PORTÉ VALLEYPOLICELLA AU FIRMAMENT DE LA COOLITUDE. RENDEZ-VOUS AVEC TORE ET SON NOUVEAU GANG DE MUSICIENS CHEVRONNÉS, POUR RÉPONDRE À DES QUESTIONS MAJEURES SUR L'ÉCRITURE D'UN SUCCÈS OU L'EUROVISION. SERVEZ-VOUS UNE BOISSON FRAICHE ET INSTALLEZ-VOUS CONFORTABLEMENT.

Pouvez-vous vous présenter brièvement ?

Un super groupe pop d'Oslo !

Qui a trouvé le nom de votre groupe ? C'était une idée collective ?

Mmmmm... Je crois que c'est moi qui ai eu l'idée. J'aime les noms de groupes avec beaucoup de voix et je pense que ce n'est pas un secret que c'est aussi un petit clin d'œil à mon ancien groupe Hiawata. Cela a un sens pour moi et mon petit monde intérieur, et les autres membres sont assez gentils pour ne pas s'en préoccuper.

Comment vous êtes-vous rencontrés ? Depuis combien de temps le groupe existe-t-il ?

Je faisais partie d'un groupe qui s'appelait Heyerdahl et après avoir remplacé un membre, Mattias nous a rejoints. Nous nous sommes vraiment rapprochés lorsque nous étions aux États-Unis et que nous avons donné des concerts. D'abord à New York, puis au festival SXSW à Austin. On traînait, on buvait des bières avec du citron vert et on parlait de toute la musique pop qu'on aimait. Lorsque Heyerdahl a fini par imploser et que j'avais des chansons à enregistrer, j'ai contacté Mattias. Il a ensuite

amené avec lui son vieil ami Magnus, qui est un bassiste extraordinaire et un être humain encore plus extraordinaire, et pour compléter le groupe, nous nous sommes tournés vers un autre vétéran de Heyerdahl, Jørgen, qui est aussi un batteur de génie et un bon gars. Nous avons appelé ce groupe Løchstøer, car c'était mon projet solo. Pour le groupe Valleypolicella, nous avons également fait appel à Chris. C'est un vieil ami, et un ami du gang, qui jouait dans Beezewax, et qui a fait de nous un meilleur groupe et un meilleur groupe de gars.

Certains membres de Valleypolicella ont donc joué dans d'autres groupes auparavant ?

Oui, je ne sais même pas si j'ai une vue d'ensemble, mais Mattias a joué dans Heyerdahl et fait également partie de groupes comme Pelicat et Local Store, Magnus joue avec Local Store et Gunerius & Verdensveven, Chris a son propre projet solo et a joué dans Beezewax, et Jørgen a joué avec trop de groupes pour être cités, mais MesaVerde, Lazy Queen et Kappeskoff valent la peine d'être découverts, je viens de groupes comme Heyerdahl et Hiawata.

Ça doit faire beaucoup de concerts ...

Oui, haha. En tant que Valleypolicella, peut-être pas encore beaucoup, mais chaque membre de ce groupe a fait des tournées et des concerts dans le monde entier.

Vous semblez être le groupe indie pop le plus cool de Norvège, c'est vrai ?

Oui, tout cela est vrai.

Peut-on dire que vous faites de la «feelgood music» ?

J'ai toujours pensé qu'il s'agissait plutôt de musique «feelbad», mais avec des mélodies accrocheuses. Il y a beaucoup d'émotions dans les deux cas. Si vous vous sentez bien en nous écoutant, c'est bien. Selon moi, les bonnes pop songs doivent être émotives et mélancoliques.

Quelle est la personne qui a créé la pochette de votre album ? Pouvez-vous nous en parler ? D'où vient l'idée des pigeons ?

Erika Luther en est l'autrice. C'est une artiste incroyablement talentueuse et cachée, qui a également réalisé toutes les pochettes de nos singles. C'est une amie et une collaboratrice de longue date et un être humain vraiment inspirant. Je ne sais pas vraiment d'où lui est venue l'idée des pigeons, mais ça me semble juste et comme dans toutes les villes, ils sont des compagnons et des observateurs de ce qui se passe. Je ne suis pas sûr de vouloir lui poser la question ici, au risque de gâcher le mystère.

Les chansons sont très accessibles, pensez-vous que tout le monde puisse reconnaître son lover et son loser en elles ?

Merci ! Je ne sais pas (rires). Pour moi, j'ai eu l'impression que «Love songs for losers» décrivait et regroupait cet ensemble. Dans ce sens, «losers» n'est pas une mauvaise chose pour moi. C'est une chose humaine.

Il y a trois chansons qui se distinguent comme des hits potentiels, «Rio», «Summer cult club», «Prison tatoo». En êtes-vous conscients ? Comment écrit-on un tube ?

(Rires) Dans notre monde, chacune de ces chansons est un tube ! Le problème, c'est d'amener les autres à s'en rendre compte. Il est très important pour nous de composer

des chansons avec des refrains et des mélodies, et de ne pas nous laisser distraire par d'autres choses. Je ne peux pas non plus jouer les chansons des autres, alors chaque fois que je prends ma guitare, j'ai tendance à écrire des choses nouvelles, je n'ai pas envie de m'ennuyer, alors j'essaie de composer un titre que je pense être accrocheur.

Qui a eu l'idée d'intégrer les vibrations d'un téléphone au début de «Summer cult club» ? Vous savez, je me suis vraiment fait avoir, je pensais que mon téléphone vibrerait.

Je n'avais pas réalisé qu'il y avait un téléphone, pour être honnête (rires). Mais c'est la contribution de Magnus à l'écriture de l'album. Il faut qu'il se réveille et qu'il se rende compte qu'il a du talent pour écrire des chansons. Heureusement, il en a écrit de très bonnes pour notre prochain album.

Au concours Eurovision de la chanson, la Norvège détient le record du plus grand nombre de dernières places : 11 fois ! Heureusement, la Norvège a remporté 3 fois ce concours européen. Parmi ces 3 chansons gagnantes, laquelle serait votre préférée ? Et pourquoi ?

1985 - Bobbysocks - «La det swinge»

1995 - Secret Garden - «Secret garden»

2009 - Alexander Rybak - «Fairytale»

Hmmm, nous sommes définitivement plus fans de 1985 que des dernières victoires. Mais pour l'anecdote, je peux vous dire que mes parents ont organisé une fête pour célébrer la victoire d'Aleksander Rybaks à l'ambassade de Norvège à Moscou.

Quelle est votre vision de la scène norvégienne ? Quels sont vos groupes norvégiens préférés ?

Ce type, Fadnes, fait des trucs géniaux en ce moment. Il y a beaucoup de bons groupes norvégiens. Kenneth Ishak bien sûr. Commencez juste avec eux et vous plongerez dedans.

Merci Tore pour avoir répondu à mes questions

■ Deux fré

Photo : Mads Suhr Pettersen

Insta : fotopettersen



FLIGHT MODE

FLIGHT MODE N'EN EST PAS À SON PREMIER PROJET MUSICAL. LEUR PREMIER EP A ÉTÉ GRATIFIÉ D'UNE JOLIE NOTE PAR PITCHFORK ET LE SECOND A REÇU UN CHALEUREUX ACCUEIL DU PUBLIC. SI TU AIMES L'EMO ET SES CARTES POSTALES VINTAGE EN NOIR ET BLANC, CETTE INTERVIEW EST POUR TOI. RENCONTRE AVEC ANDERS BLOOM, LE GUITARISTE DU GROUPE POUR QUELQUES BRÈVES QUESTIONS.

Bonjour Flight Mode, quand avez-vous pris l'avion pour la dernière fois ?

Nous avons pris l'avion tous ensemble en janvier pour rentrer du merveilleux festival Winter Sprinter, qui avait lieu à Londres. Notre bassiste Rudi doit voyager vers le sud depuis Trondheim chaque fois que nous jouons à Oslo, mais il préfère prendre le train.

Comment vous êtes-vous rencontrés ? Vous jouiez dans des groupes auparavant ? Certains sont-ils encore en activité ?

Sjur, Eirik et moi nous connaissons depuis de nombreuses années dans la scène musicale locale d'Oslo, mais c'est la première fois que nous formons un groupe tous les trois. Mon ancien groupe, Youth Pictures of Florence Henderson (YPOFH), partageait un local de répéti-



tion avec l'ancien groupe de Sjur, Monzano. Il a également participé à la coproduction des deux derniers albums d'YPOFH. Sa femme a même dessiné la pochette de notre EP *Small changes we hardly notice* ! Aujourd'hui, YPOFH n'est plus actif, mais en plus de Flight Mode, je joue de la guitare basse dans le groupe emo *Neighboring Sounds*, et de la guitare dans le groupe punk rock *Islandsgate*.

À l'origine, nous avons commencé ce groupe comme une session de studio unique pendant un week-end de l'été 2017 (c'est-à-dire pas pendant la pandémie), parce que Sjur avait quelques chansons auxquelles il pensait qu'Eirik et moi, Anders, pourrions contribuer d'une bonne manière. Eirik et moi n'avons jamais entendu les chansons avant que nous nous retrouvions tous les trois dans le studio de Sjur un vendredi, alors situé dans le quartier de Tøyen à Oslo. Nous avons activé le mode «avion» sur

nos téléphones portables et avons appris et enregistré les chansons pendant le week-end. C'est du moins ce dont je me souviens. Le nom du groupe semblait donc convenir.

Eirik est un batteur typique, qui a toujours joué dans de nombreux groupes, mais son groupe le plus ancien est le groupe shoegaze *Dråpe*. Ils sont toujours actifs aujourd'hui. Lui et moi avons également joué ensemble dans le groupe *Ben Leiper*, qui comprenait également deux autres membres d'YPOFH (Gjermund et Øystein). Et Sjur a toujours son projet solo, *The Little Hands Of Asphalt*, avec lequel il joue de temps en temps. D'ailleurs, la première fois que Sjur et moi nous sommes rencontrés, c'était lors d'un concert des *Little Hands* au *Paragrafen*, à Oslo, en 2007. Je suis immédiatement devenu un fan de son écriture et je suis donc très heureux de jouer dans un groupe avec lui aujourd'hui.

Rudi a rejoint le groupe lorsque nous avons décidé de jouer en public pour la première fois, à l'automne 2021. Sur les deux premiers EP, Eirik jouait la plupart des basses et Sjur le reste. Rudi a également joué dans plusieurs groupes indie pop, Truls And The Trees et Gisli pour les plus importants, mais c'était il y a presque vingt ans ! C'est un plaisir de le revoir sur scène.

Sur quel label avez-vous sorti vos premiers titres ? Pouvez-vous nous en parler un peu ...

D'une manière ou d'une autre, nous n'avons jamais réussi à sortir ces quatre chansons, qui ont fini par être oubliées dans un dossier Dropbox pendant près de quatre ans. Cependant, nous avons redécouvert les fichiers en mars 2021 et nous avons pensé qu'ils méritaient au moins une sortie numérique digne de ce nom. J'avais l'habitude de co-gérer un petit label, How Is Annie Records, avec certains de mes collègues de mon ancien groupe, Youth Pictures of Florence Henderson, donc l'idée initiale était de sortir l'EP via ce label, mais heureusement, j'ai aussi envoyé les chansons à une vieille connaissance aux États-Unis,

Will, qui dirigeait le légendaire label emo et indie rock Tiny Engines Records (The Hotelier, Tigers Jaw, Wild Pink, Look Mexico, Everyone Everywhere, Annabel...), et il nous a suggéré de sortir l'EP sur son nouveau label numérique/cassette, Sound As Language. Il s'était concentré sur la musique ambient et électronique avec ce label, mais il a décidé qu'il était temps de sortir à nouveau du rock. Nous admirons les goûts musicaux de Will et ses talents de producteur depuis plus de dix ans, et nous avons tous adoré la première sortie du label, Holopaw d'Eerie Gaits (le projet solo de John Ross de Wild Pink), c'était donc une évidence pour nous. Nous avons évidemment dit oui sur-le-champ.

Pitchfork a sorti un article très élogieux vous concernant en 2021, cela vous a-t-il aidés à gagner en popularité ?

Nous pensons que le fait d'être sorti sur Sound As Language a été bénéfique pour nous. Son soutien nous a permis d'atteindre un public beaucoup plus large, surtout à l'étranger, que nous ne l'aurions fait seuls. La critique de Pitchfork sur TX, '98 que vous mentionnez en



est un bon exemple. Cette critique a définitivement fait grimper en flèche le nombre d'auditeurs sur les services de streaming (relativement parlant !) du jour au lendemain. C'est presque effrayant de voir à quel point ce site web a encore de l'influence. Bien sûr, cet effet n'a duré que quelques semaines, mais je ne suis pas sûr que nous aurions pu réserver nos premiers concerts en Angleterre après avoir sorti un seul EP aussi facilement sans ce site.

Pouvez-vous nous dire quelques mots concernant vos deux tournées anglaises ?

En mai 2022, peu après la sortie de notre deuxième EP, Torshov, '05, nous avons visité l'Angleterre en tant que groupe pour la première fois. Nous avons joué quatre concerts avec les excellents groupes anglais I Feel Fine et Brutalligators. Sjur a rencontré Brutalligators il y a plusieurs années, lorsqu'il jouait avec son projet solo, The Little Hands Of Asphalt, au festival idyllique d'Indiefjord, sur la côte ouest de la Norvège. Si vous en avez l'occasion, vous devriez vous rendre à ce festival ! Quant à I Feel Fine, nous avons fait leur connaissance sur les réseaux sociaux.

Les concerts se sont très bien déroulés, les gens en Angleterre connaissaient nos chansons et chantaient avec nous ! Le concert de Londres a été tout particulièrement extraordinaire. Nous avons presque l'impression que Londres est notre deuxième ville natale, et nous avons été très heureux d'être invités à revenir quelques mois plus tard, pour le festival Winter Sprinter dont on parlait tout à l'heure, au Lexington, un pub très sympa de Londres. Nous y avons rencontré beaucoup de gens qui nous avaient vus la dernière fois, ainsi que de nouvelles personnes. Nous avons hâte de retourner à Londres. En Norvège, nous n'avons jamais joué en dehors d'Oslo, mais nous devrions bientôt jouer à Trondheim, car notre bassiste Rudi y vit maintenant.

Il paraît qu'un nouvel EP est en cours de préparation. On peut en parler un peu ou vous préférez garder la surprise pour vos auditeurs/fans ?

Nous venons d'enregistrer notre troisième EP, qui sortira l'année prochaine. Cette fois, Rudi joue de la basse sur l'enregistrement. Nous

enregistrons dans le propre studio de Sjur dans le centre d'Oslo. Son travail quotidien est de travailler comme producteur et ingénieur de studio. Oui, cet EP conclura la trilogie consécutive des EPs chroniquant les différentes étapes de la vie de Sjur ... avec une certaine liberté poétique, bien sûr. Le premier EP a été inspiré par son séjour au Texas dans le cadre d'un échange universitaire, tandis que le deuxième a été inspiré par son séjour en tant que jeune adulte vivant avec des amis dans un appartement du quartier de Torshov à Oslo, sortant son premier «vrai» album et travaillant dans un magasin de disques. Ce troisième et dernier EP de la trilogie sera inspiré par le fait qu'il a eu 30 ans, qu'il est devenu père, qu'il a perdu son propre père, etc. La photo de la couverture du premier EP a été prise par Sjur lors d'un séjour aux États-Unis en 1998, et la photo de la couverture du deuxième EP est une photo de la rue principale de Torshov. La photo de couverture du troisième EP sera probablement dans le même style, mais de Tøyen, un autre quartier d'Oslo. Je décrirais notre musique comme un mélange d'emo inspiré des années 90 et d'indie rock. Nos plus grandes influences sont Braid, Appleseed Cast, American Football, Christie Front Drive, The Weakerthans et Death Cab For Cutie !

Quelle est ta vision de la scène actuelle en Norvège ?

Il y a d'autres groupes actifs en Norvège que nous apprécions, dont certains que vous avez vus à l'Oslo Indie Fest. Nous sommes très heureux de voir que de plus en plus de jeunes gens semblent à nouveau intéressés par ce type de musique et montent des groupes. Voici quelques-uns de nos groupes norvégiens préférés : Onsloow, Rektor, Lille Venn. Mais bien sûr, le meilleur groupe de Norvège restera toujours Beezewax !

Merci Anders

■ Deux fré

Photos : Mads Suhr Pettersen

Insta : fotopettersen



BEEZEWAX

AU FIL DE MES RENCONTRES ET INTERVIEWS DURANT LE FESTIVAL, LE NOM DE BEEZEWAX ET DE SON LEADER SONT REVENUS FRÉQUEMMENT, LE PLUS SOUVENT ENTOURÉS D'ÉLOGES ET DE RESPECT. AVEC PLUS DE VINGT ANS D'EXISTENCE ET SEPT ALBUMS AU COMPTEUR, J'AVAIS À CŒUR DE RENCONTRER KENNETH ISHAK (GUITARE/CHANT) POUR PARLER DE LEUR REFORMATION VERSION 2023.

Réunir le line-up de 2002, était-ce un tour de force ou ce fut plutôt facile ?

Ce n'était pas facile et surtout nous n'y sommes pas complètement parvenus. Nous nous sommes réunis avec trois membres originels sur quatre et nous n'avions pas joué ensemble depuis plus d'une décennie. Beezewax est comme une famille, nous avons commencé ensemble à 15 ans et nous jouions dans d'autres groupes étant plus jeunes. Beaucoup de choses sont arrivées à Beezewax, également à nous tous à titre personnel au fil des années, tout n'a pas été facile, mais nous restons comme des frères pour le meilleur et pour le pire.

Comment se sont passées les retrouvailles

après vingt ans de séparation ?

C'était spécial et excitant. Aucun d'entre nous n'avait la moindre idée que la musique que nous faisons à l'époque impacterait les gens, désormais c'est le cas aujourd'hui. Le fait que nous soyons réunis aujourd'hui est tout simplement fou. Nous jouons toujours parce que les gens veulent que nous soyons là, mais nous ne considérons pas cela comme un acquis. À l'époque, nous n'étions que quatre gamins qui aimaient traîner et jouer de la musique.

Qu'ont fait les membres de Beezewax durant toutes ces années ?

Le batteur Stian, qui a dirigé le groupe avec moi, a déménagé en Espagne pendant de nombreuses années, ensuite il est parti à São Paulo.

Il a même étudié la samba au conservatoire là-bas. Il est revenu en Norvège l'année dernière. Il a joué avec différentes personnes et travaillé énormément pour que des artistes norvégiens partent en tournée au Brésil. Stian est toujours occupé, il fait un million de choses...

Thomas, le guitariste, a joué dans d'autres groupes et beaucoup tourné, il a eu 4 enfants et, par conséquent, il était très occupé. Jan, le bassiste, a quitté le groupe pour se concentrer plusieurs années sur ses études et n'a pas beaucoup joué jusqu'à notre reformation de 2012. Rapidement de nombreuses personnes qui aimaient Beezewax m'ont demandé de produire et de jouer sur leurs disques, c'est devenu mon travail d'enregistrer et de produire, je continue depuis de nombreuses années. J'ai aussi fait beaucoup d'enregistrements en solo et je continue, je compose de la musique pour des documentaires également.

Oslo est-elle une ville inspirante pour écrire des chansons pop ?

Après avoir écrit des chansons pendant près de 30 ans, je dois voyager pour écrire ou être dans mon studio.

Penses-tu que d'autres villes sont plus inspirantes ?

Oui. Sortir de la routine de la vie quotidienne est très inspirant, tout comme voir quelque chose de nouveau.

D'où puisez-vous votre inspiration alors ?

Si j'écris pour Beezewax, j'écris généralement sur nos vies. J'ai toujours essayé d'écrire sur ce que nous vivons séparément ou ensemble. Pas en tant que groupe, mais en tant que quatre amis qui ont un lien très spécial.

Quelle est ta vision de la scène norvégienne actuelle ?

Notre ligne d'horizon peut paraître limitée. La Norvège ne compte que 5 millions d'habitants, ce qui permet de connaître tout le monde, mais j'aime énormément la scène actuelle. Elle est beaucoup moins en compétition avec elle-même et les autres et probablement plus Do It Yourself qu'avant, avec les musiciens qui se soutiennent les uns les autres. Il y a aussi de plus en plus d'artistes qui chantent dans notre langue et c'est cool.

Quels sont tes artistes préférés en ce moment ?

Filthy Burger Girl. J'AIME ce groupe !

Vous avez composé l'un des meilleurs albums de pop norvégienne de 1999 (South of boredom) produit par Ken Stingfellow des Posies, vous l'avez sorti sur le label punk Boss Tuneage, quels souvenirs gardes-tu de cette époque ?

C'était une période folle parce que nous étions plutôt jeunes, notre héros allait produire l'album, des labels du monde entier allaient l'éditer, y compris aux États-Unis et au Japon. Nous savions que les gens allaient l'écouter. Nous saisissons la chance de voyager et de faire des tournées dans des endroits inconnus pour nous. J'ai travaillé très dur à la composition des chansons et le reste du groupe était très inspiré. Nous avions mûri et nous nous étions améliorés en jouant. Nous avons enregistré durant un mois en travaillant d'arrache-pied.

Comment s'est passée cette collaboration avec ce label punk ?

Je pense qu'Aston Boss Tuneage a sorti South of boredom plus tard... Mais pour exemple, des années après sa sortie, les labels continuaient de rééditer cet album, donc c'était génial. C'était un honneur d'être sur Boss Tuneage, et Aston est un self made man avec son label.

Le fait de jouer peu dans votre pays mais plutôt aux États-Unis, en Angleterre et au Japon, ne fait-il pas de vous un groupe culte et underground ?

Je ne sais pas. Notre groupe a été appelé de bien des façons. Je pense que nous avons toujours su que nous étions minuscules, mais notre univers et les gens qui nous ont suivis, qui ont sorti notre musique, ça a rendu Beezewax plus ouvert sur le monde.

Nous n'avons jamais voulu être grands. Nous voulions être un groupe confidentiel auquel les gens pouvaient s'identifier, c'était notre rêve. Beaucoup de groupes que nous aimions ne jouaient que pour quelques personnes à Oslo. Nos héros étaient tous ces groupes cultes de toute façon.

Parmi vos nombreux concerts à l'étranger,



quel est celui où vous avez reçu le meilleur accueil du public ?

C'est difficile à dire. On a appris à quel point les foules sont différentes. Au Japon, je me souviens de notre première tournée. Notre premier concert à Tokyo était sold out et MTV filmait. Nous n'étions pas au courant, nous sommes montés sur scène et la foule a crié puis chanté les paroles de la première chanson. Je ne m'y attendais pas et j'ai oublié toutes les paroles. Ça m'a fait peur, mais c'était très amusant.

Dès le départ, vous aviez une orientation pop, pourquoi ne pas faire un groupe punk comme l'a fait la Suède. Vouliez-vous vous démarquer de cette scène ? À quelle scène vouliez-vous vous identifier à l'époque ?

Nous nous moquions des scènes. Nous écoutions Dinosaur Jr et Sonic Youth, mais nous aimions aussi Neil Young et d'autres groupes de ce genre. Le punk, c'est plus la façon dont on fait les choses que le son de la musique. Pour moi, jouer une valse à un festival punk était plus punk que de jouer du punk pur et dur. Nous écoutions toutes sortes de musique et

nous avons rapidement appris que dans la scène punk, les gens avaient l'esprit beaucoup plus large que ce que nous pensions.

Nous étions vraiment très bruyants et encore plus bruyants en live, donc je pense que c'est pour ça que la scène punk nous aimait bien.

Comment votre album Oh Tahoe a-t-il été reçu en 2002 ? Un Anglais a réédité cet album et lui a donné une critique élogieuse. Son label Naked Record Club est très écologique, peux-tu en parler ?

Je pense qu'il a été bien accueilli. Je me souviens qu'il a reçu de bonnes critiques. Peut-être que certains fans préféreraient le précédent. Concernant le label de Simon de Naked, je l'ai rencontré quelques années plus tard lors d'un de nos concerts à Brighton. Il était vraiment sympa et nous avons eu une longue discussion. Il m'a demandé s'il pouvait sortir Peace jazz et il a appris que Oh Tahoe n'avait jamais été édité en vinyle et qu'on fêtait son anniversaire. Il m'a semblé qu'il aimait beaucoup cet album, alors il l'a réédité. Nous lui en sommes très reconnaissants et la façon dont

il l'a fait est un honneur pour nous.

Vous avez commencé votre set à l'Oslo Indie Fest avec le titre «Snooze» (quel titre fantastique !), quel âge aviez-vous quand vous l'avez composé ?

J'ai écrit cette chanson un jour, à l'âge de 16 ans, en rentrant de l'école et en attendant le dîner. Je pense que je me remettais d'une fille et que je me sentais libre. C'est peut-être ma chanson préférée et nous la jouons toujours. En fait, c'était facile. Nous savons toujours ce que nous voulons jouer.

Votre dernier album Peace jazz est sorti avant la période de pandémie, ça a dû ralentir son succès, comment avez-vous vécu cette période ? Cela a dû être frustrant, peux-tu nous parler de cet album maintenant que tout est rentré dans l'ordre ?

Nous avons eu beaucoup de chance. Tout s'est très bien passé, les gens qui suivent notre groupe l'ont vraiment aimé et il a reçu de très bonnes critiques. Nous avons réussi à termi-

ner tous nos projets avant la pandémie.

Des concerts sont prévus prochainement en Norvège, mais aussi en Angleterre, êtes-vous excités à l'idée de reprendre la route et de jouer ? As-tu des projets pour Beezewax ou en solo ?

Nous venons de faire deux concerts en Norvège et nous allons voir ce que nous allons faire. La pandémie a vraiment stoppé nos projets d'avenir et tout a changé. Nous espérons faire plus de concerts, nous en avons l'intention, je ne sais pas si nous enregistrerons plus de musique. J'ai bon espoir, je suis vraiment heureux de tout ce que le groupe a fait. Pour ce qui est de mon projet solo, j'enregistre un nouvel album cette année...

Merci Kenneth et Beezewax d'avoir répondu à nos questions.

■ Deux fré

Photos : Mads Suhr Pettersen
Insta : fotopettersen





BURY TOMORROW

THE SEVENTH SUN

[Music for Nations]

Coup de tonnerre à l'été 2021, Jason, chanteur et guitariste à l'origine de Bury Tomorrow, annonce qu'il quitte le groupe, ses comparses, eux, poursuivent leur route et recrutent le guitariste Ed Hartwell et Tom Prendergast qui, en plus de chanter, sait jouer du clavier. Ce nouveau line-up se met à bosser sans tarder et donne le coup de fouet que j'attendais. Parce que Cannibal n'avait pas tant montré les crocs que ça, on était limite herbivore... Là, ça saigne de nouveau... ou c'est que mon humeur est différente au moment de rédiger cet article ?

Non, clairement, la bagarre reprend le lead, même les parties mélodiques ont un peu d'agressivité, il suffit de jeter un œil au champ lexical pour comprendre que l'orientation générale des thèmes n'est pas aux gentils petits oiseaux qui sortent du nid en ce début de printemps, petite liste partielle (et un peu partiale) pour t'en donner le goût : destroy, ignite, pain, condemned, falling apart, blood, apathy, consuming, suffer, break, corruption, disfunction, destruction, annihilate, faded, hell, trapped, misery, sick, terrors, agony, burning, disease... Pas de quoi se réjouir mais de quoi trouver de l'énergie et de la motivation pour aller au charbon ou au contact ! Les frappes sur la batterie sont à l'avenant : directes et pures, les riffs acérés tranchent dans le vif, la basse est plus discrète que les samples mais donne du poids à l'ensemble là où les machines refroidissent le tout. Si l'artwork laisse filtrer un

joli bleu un peu phosphorescent, c'est bien le noir qui domine (jusque sur le CD servi dans un très joli package avec textes et photos) et à part sur «Majesty», on se prend claque sur claque. Il n'y a guère que «Wrath» que je trouve un peu moins bon... Parmi les autres pistes qui se font remarquer, on a «Heretic» où Loz Taylor (While She Sleeps) apporte un peu de renfort et «The carcass king» où le chant féminin de Cody Frost, une chanteuse électro-pop passée par The Voice, amène une autre voix vraiment plaisante. Parmi les titres choisis par le groupe pour être mis en avant (clip ou lyric vidéo), on ne trouve pas le morceau qui donne son nom à l'album («The seventh sun») et c'est bien dommage car c'est un de ceux que je trouve les plus intéressants, notamment de par son refrain assez poignant.

Il faudra bien attendre au moins demain (voire après-demain) pour enterrer Bury Tomorrow qui fait un retour en force avec ce nouvel opus et pourrait d'ailleurs séduire bien au-delà de la sphère metalcore.

■ Oli



DIRTY DEEP

TROMPE L'ŒIL

[Autoproduction]

«Toute la musique que j'aime / elle vient de là, elle vient du blues». Tu peux d'ores et déjà me remercier de t'avoir mis en tête l'intro du tube de notre Jojo national. Mais en même temps, n'est-ce pas tout simplement une vérité vraie ? Et quand ce fameux blues est joué avec conviction, détermination et surtout avec talent, ça ne fait que confirmer les dires de l'idole des (plus très) jeunes. Dirty Deep est bien placé pour le savoir.

Le trio alsacien frappe encore un grand coup avec Trompe l'œil, son troisième album au magnifique artwork. Et dès les premières mesures de «Bro-

ken bones», le ton est donné : guitares calées sur la ligne de chant, basse batterie aérien, riffs magiques à grands coups de bottleneck et de nappes d'harmonica. C'est bluffant tellement c'est juste, sincère et véritable. Armé d'une production moderne et réalisé par Shanka (ex No One Is Innocent), Trompe l'œil navigue dans les eaux troubles du delta blues, le monde merveilleux New Orleans sound («Juke joint preaching»), le précieux monde du blues rock et même la terre promise de la soul (le pont de «Don't be cruel» est magique, «Your name» dans sa totalité l'est tout autant). Et quand le groupe lâche les chevaux au gré du disque (l'électrique «What really matters» qui plaira aux fans de John Fogerty ; le Motörheadien «Shoot first», la bombe «Hold on me») ou qu'il apporte des éléments arabisant à sa musique («Donoma»), on constate que Dirty Deep est à l'aise dans tous les styles touchant de peu ou prou au blues. Ce n'est clairement pas donné à tout le monde, alors autant en profiter non ?

D'après Wikipédia, le trompe-l'œil est un genre pictural destiné à jouer sur la confusion de la perception du spectateur qui, sachant qu'il est devant un tableau, une surface plane peinte, est malgré tout, trompé sur les moyens d'obtenir cette illusion. D'après le W-Fenec mag, Trompe l'œil est un disque destiné à jouer avec les émotions de l'auditeur qui, se croyant commencer l'écoute d'un énième disque de blues rock, s'avère être en possession d'un authentique petit bijou sonore aussi convaincant qu'abouti. Classe.

■ Gui de Champi





SORG & NAPOLEON MADDOX

LOUVERTURE

(Sans Sucre Records)

Les disques de hip-hop (ou assimilés) deviennent trop rares sur le W-Fenec, contrairement à une période bien lointaine pendant laquelle ce style nous offrait bien plus de coups de cœur. Et puis, dans le terrier, on aime bien l'hybridation, quand les styles et les sons se marient avec la vague hip-hop (électro, blues, jazz, rock, soul, reggae...). Les membres du duo franco-américain se sont visiblement bien trouvés sur ce point tant leur dernier disque, *Louverture*, porte si bien son nom. Et pourtant cet album sorti en novembre dernier, n'a rien à voir en tant que tel avec le concept de l'ouverture (quoi que !) mais bel et bien avec le héros puis mythe haïtien Toussaint Louverture.

Né dans la colonie française de Saint-Domingue (actuel Haïti), Toussaint Louverture est un descendant d'esclaves noirs devenu affranchi et propriétaire lui-même d'esclaves et de plantations. Il devient après la Révolution Haïtienne (1791-1802) une figure des premiers mouvements d'émancipation des colonies noires vis-à-vis de la métropole française. Conduisant progressivement à l'abolition de l'esclavage (qui sera actée définitivement en 1848 en France), les actions de cet homme politique (lieutenant-gouverneur de Saint-Domingue en 1796) et militaire (général de division), et son ascension (vic-toire de la Guerre des Couteaux contre le général

André Rigaud) commencent à gêner la France dont Napoléon Bonaparte. Il sera donc renversé et finit sa vie en captivité au fort de Joux en Franche-Comté, dans lequel il meurt d'apoplexie en 1803.

Revenons-en à nos moutons : Sorg & Napoleon Maddox n'en sont pas à leur premier coup, puisqu'ils sont déjà auteurs de deux EPs et d'un premier album nommé *Checkin us* (2018). Cette fois-ci, le beatmaker bisontin et le rappeur de Cincinnatti - connu initialement comme le leader d'Iswhat?! - ont voulu partager cet hommage à Toussaint Louverture en s'entourant de musiciens plus ou moins renommés tels que le saxophoniste canado-haïtien Jowee Omicil, le tromboniste Constantin Meyer, le claviériste/pianiste franco-haïtien Carl-Henri Morisset et les chanteurs Boogie Bang et Marc Nammour (La Canaille, avec qui Napoleon Maddox a déjà collaboré). Toute la trame du disque tourne donc autour de la vie et des combats de celui qui a été également salué par Carlos Santana ou les Swans par le passé grâce à des textes majoritairement en anglais, mais également écrits par moments en français et créole. Le fond musical est tout aussi coloré. Construit comme une musique «live», ce *Louverture* est dominé par des touches jazzy soul et un groove à la force tranquille.

Le beat timide du premier morceau «*Louverture*» rappelle le temps qui passe, le rapport à l'histoire. Moelleusement, on est plongé d'emblée dans le cœur du projet avec des ondes jazzy sur lesquels Napoleon déclame son texte avec ferveur. D'autres titres sont au contraire bien plus énergiques, comme «*The letter*» et son groove dandinant ou bien «*Sugarcane*» et son penchant plus rock bluesy. Des touches de rock justement font surface sur l'excellent «*Hard terrain*», permettant de varier les plaisirs. Le hip-hop plus électronique est en revanche moins présent, et ce n'est pas plus mal, même s'il se défend plutôt bien sur «*Wha dey wan*». Sans oublier le hip-hop old school qui vient faire vibrer les oreilles avec un plaisir non dissimulé («*Tiré Machèt*», «*Tic toc*»). Seul le morceau final, «*History's page*» n'est pas rappé mais, à notre grand étonnement, il est chanté sur des accords de guitares mélancoliques marquant la fin de l'histoire... et le début d'une autre. Une histoire qui fait évidemment écho à l'activisme de Napoleon Maddox pour la cause noire américaine et d'ailleurs. Chapeau bas Messieurs ! Que le combat continue, et pas seulement celui de la mémoire.

■ Ted



KILL THE PRINCESS

BITTER SMILE

(Inouïe Distribution)

Planquez-vous les Cendrillon, Belle au Bois Dormant et autres Raiponce, vous allez prendre une avoinée. Ben oui, Kill The Princess débarque avec son tout premier album en ce doux mois de mai 2023. Le même mois où outre-Manche, papy Charles a enfin réussi à choper la couronne à sa feue daronne pour devenir le roi des Rosbifs. Mais pour le concert événement de son couronnement, on va les laisser se taper Katy Perry et Lionel Richie, et nous, on va s'écouter Bitter smile, le LP tout frais de Kill The Princess. Même si rien que pour la blague, ça aurait été sympa de voir Kill The Princess débarquer face à la famille royale.

Kill The Princess, c'est un quatuor francilien qui s'est d'abord fait connaître en enchaînant les salles de concert et les reprises, avec une propension à picorer dans le répertoire pop pour en sortir une version un peu plus rock. Et ça tapait large, de Madonna aux Spice Girls, en passant par Katy Perry. Oui, dit comme ça, ça peut faire un peu peur pour la suite, mais attends, car ça, c'était avant, avant de composer les 10 tracks de Bitter smile, et de virer les covers pop pour partir dans du rock alternatif, du bon, celui qui ne passera pas au couronnement de Charles III.

«Inanimate toy», le titre d'entame de l'album pose les bonnes bases : une belle saturation sur un bon riff introductif, une batterie agressive, une deuxième guitare qui exploite le thème, un

chant puissant qui sait gratter du fond de gorge, bref, une très belle introduction. S'ensuit «Running after time», le premier single de cet album, avec la basse qui plaque la mélodie en intro, et ça repart de plus belle avec un démarrage limite punk-rock. «Dreamer knight» calme (légèrement) le jeu pour un titre plus destiné à porter la voix de Nell. Une voix androgyne, qui démontre son étendue sur le track suivant où Nell alterne les textures et peut même plaquer un petit growl (Kill The Princess ose le brutal). Pas trop de répit pour ce premier opus, même l'interlude instrumental «Changemakers», est là pour cogner fort, gros riff stoner, batterie en feu ; et démontrer que Céline à la basse, Émilie à la guitare et Eva à la batterie maîtrisent technique, arrangements et mélodies. Et la petite ballade, elle est où ? Ben y'en a pas, et c'est tant mieux ! On finira sur un «The weak man», à la puissance maîtrisée qui osera terminer sur un petit solo guitare en guise de conclusion. Kill The Princess ne s'arrête pas, pas le temps, 10 titres en 35 minutes, faut tuer la princesse tant qu'elle bouge encore. Ça sent le Skunk Anansie des débuts, le très bon. Merci aux Franciliennes Nell, Céline, Emilie et Eva, d'avoir souhaité franchir le pas de la composition de ce premier album et laissé de côté les reprises. Mais pour les fans des covers des chanteuses pop, j'imagine que pour leurs prochains concerts, elles ne manqueront pas d'en proposer un petit, mais juste pour le rappel.

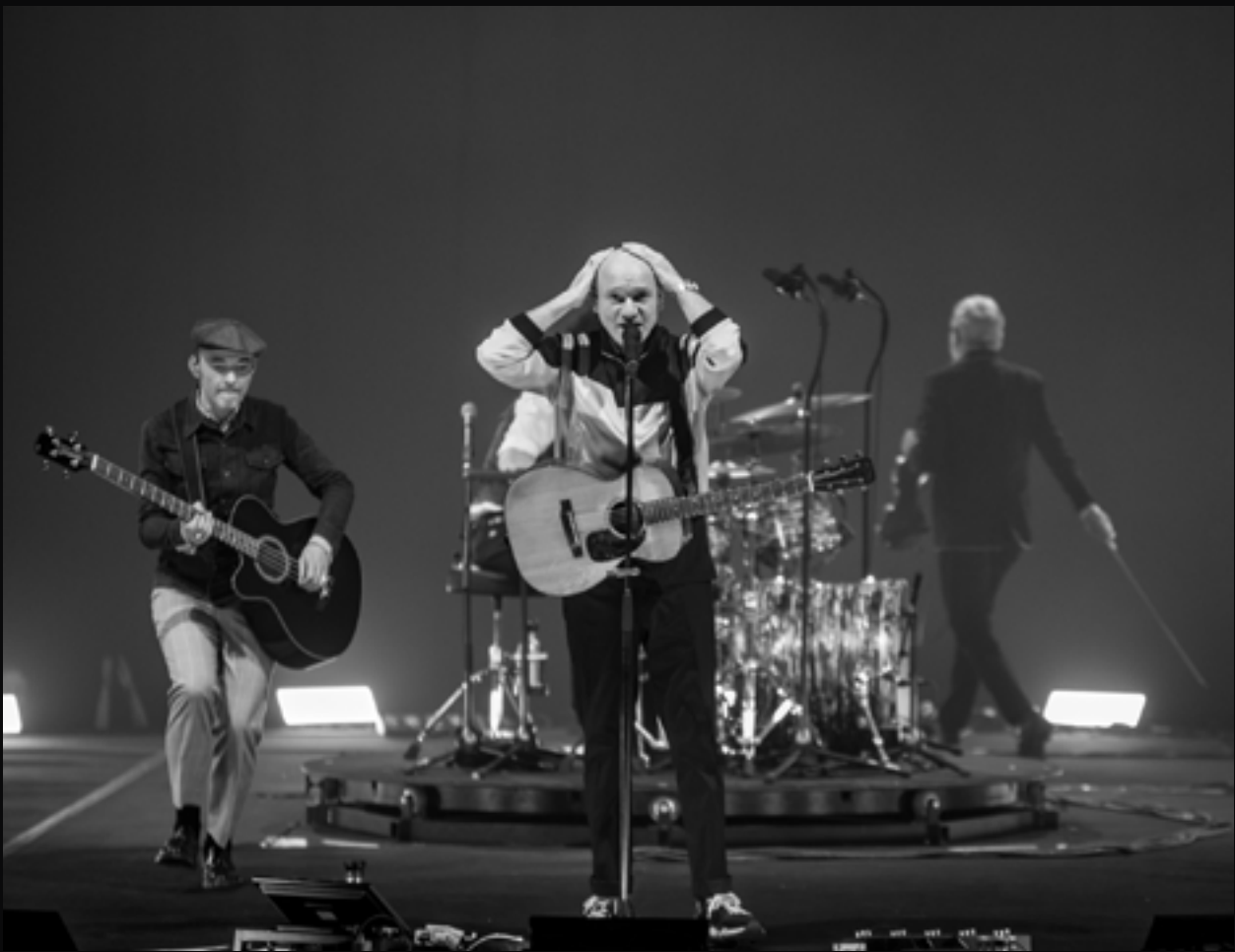
■ Eric

LIVE IN PARIS

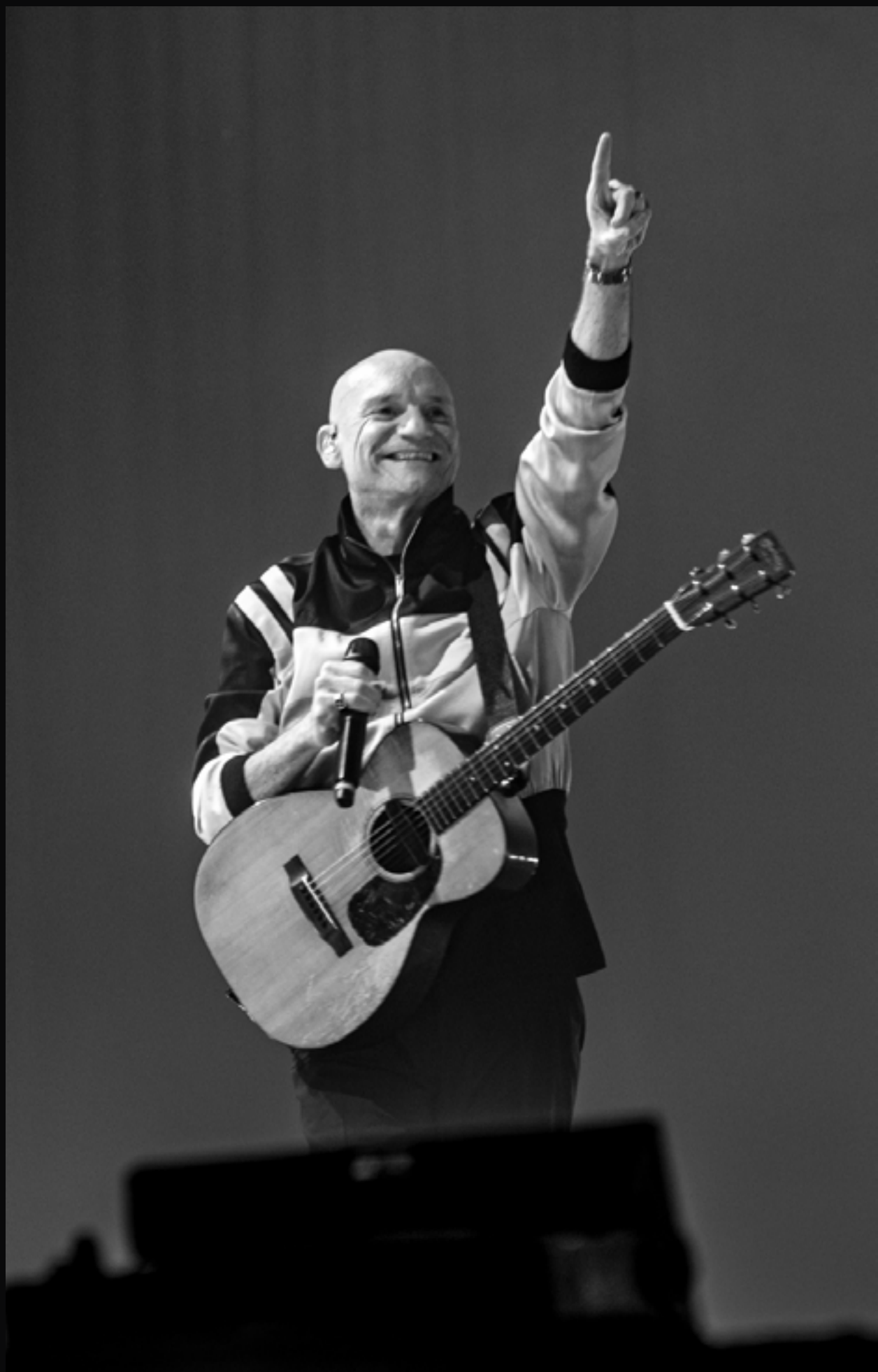
@JC FORESTIER & @ROCCO DE FIXIN

- **LOUISE ATTAQUE** @ Zénith Paris [30/03/2023] merci à l'équipe Corida et Clarisse Fieurgant
- **MATMATAH / BIGGER** @ Zénith Paris [06/04/2023] merci à Fred et à l'équipe Upton Park
- **OTOBOKE BEAVER / THE KLITTENS** @ Trabendo [13/05/2023] merci à Constance et à l'équipe de Vedettes / Photos © Rocco de Fixin
- **JOSEPH D'ANVERS FEAT AURELIE SAADA** @Maison de la poésie Paris [25/05/2023] Merci à Joseph et à la maison de la poésie



















































ARCHI DEEP

WHAT'S OUR NAME ?

[Autoproduction]

Originaire de l'île d'Oléron, Archi Deep est un groupe qui définit sa musique entre un rock n' roll garage et une power pop. Dix ans que la formation fondée par Arthur Di Piazza (guitare/chant) sillonne les routes et les studios. Depuis l'album précédent (2022 - Lightning concept), le duo a même trouvé une certaine stabilité avec la présence de Richard Bertin (batterie/percussions). Cette année, les deux musiciens ont sorti un nouvel album le 3 février, réalisé en autoproduction : What's our name ?. Celui-ci comprend sept titres pour une durée de vingt minutes. Un troisième album à la limite de l'EP. Qu'importe, si le rock est bon.

Et justement, Archi Deep démarre en pleine bourre avec «Do it anyway». Un clip tourné à la maison dans un pantalon léopard moultant, c'est toujours superbe. Cela pourrait être annonciateur d'un glam rock à la Steel Panthers. Il n'en est rien. Arthur sature le son de sa guitare. Richard cogne fort sur ses fûts. Un premier morceau survitaminé. «You're so wild» fait également l'objet d'un clip. La formation est sortie de son domicile pour réaliser quelques captations entre sa forêt, son gymnase et son terrain de foot. La diction du chanteur est toujours impeccable et pleines de rebonds. Les breaks utilisés à de multiples reprises permettent des regains d'intensité. «Get away» est le troisième titre faisant l'objet d'une vidéo. Cette fois, on se passera de voir les deux musiciens pour baigner dans un univers très se-

venties. Côté musique, le chanteur fait quelques montées dans les aigus sympas sur un fond bien fuzzy. Petite originalité, il sortira un synthé pour s'accompagner sur «The plan». Un changement de direction bien senti qui permet d'apporter du relief à l'album. «Over and over again» vient également se démarquer avec une approche légèrement plus calme et plus épurée. Pour finir dans son exercice préféré, Archi Deep relance un rythme soutenu sur «Why».

Depuis ses débuts, Archi Deep a subi bien des transformations. Arthur Di Piazza a su garder le cap de son projet. Souhaitons maintenant une longue collaboration avec Richard Bertin. En présentant deux albums en deux ans, le duo montre qu'il est bien rodé. Les morceaux de la formation sont toujours rock et font souvent mouche par leur dynamisme. Dans le temps, la force se trouvera dans les variations de composition.

■ Julien

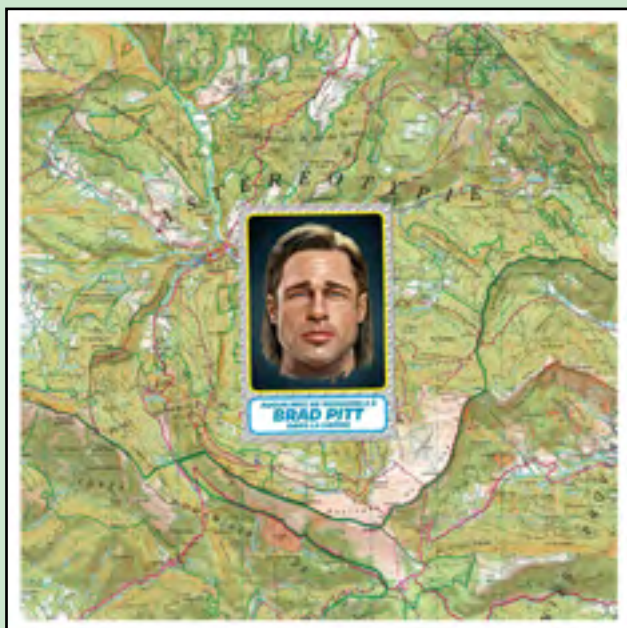
Gui de Champi & Guillaume Circus présentent

HuGui(Gui)

les bons tuyaux



SAISON 1 (2021-2022)



ASTÉRÉOTYPIC

AUCUN MEC NE RESSEMBLE À BRAD PITT DANS LA DRÔME

(Air Rytmo)

Aucun mec ne ressemble à Brad Pitt dans la Drôme. Plus classe comme titre, tu meurs. Sans déconner, c'est du génie. Sans parler de cette pochette d'album (et des vignettes Panini) qui voit la tronche du génial acteur américain sur une carte du département 26. Sans avoir enfourné le CD de Astéréotypie dans la platine, on frôle le sublime. Et alors que résonne l'introduction du premier morceau, «Le pacha» (alternant rythmes stimulants, paroles surprenantes et le chant monocorde de Stanislas), le premier sentiment d'excitation face à cet OMPEI (Objet Musical Pas Encore Identifié) laisse place à la stupéfaction puis la jouissance singulière d'écouter un disque d'exception.

Le site internet du groupe (stanislaspresident.fr) nous apprend que derrière Astéréotypie se cachent Yohann, Stanislas, Aurélien, Claire et Félix, l'homme de l'ombre. Ce collectif est né en 2010 au sein d'un Institut MédicoEducatif des Hauts-de-Seine, lors d'un atelier d'écriture et de poésie. Il regroupe des personnes autistes et des musiciens. Sur fond de post-punk, de noise rock, d'électro punk et de garage rock, ce groupe étonnant et détonnant enchaîne les morceaux accrocheurs interprétés de manière atypique par des chanteurs et chanteuses sans filtre et non dénués d'humour. Et c'est ce qui fait la force de ce disque (le troisième du collectif) : sur fond

de paroles saugrenues et de thèmes pour le moins originaux, Astéréotypie transforme l'absurde en sublime, en donnant un sens critique à des paroles au demeurant sans queue ni tête («avoir une relation avec un billet de banque, c'est mieux que d'avoir une relation avec une vraie fille» chante Stanislas dans «20 euros», tandis que ce même Stanislas excelle dans «Bonjour» avec un bien senti «quand on dit juste bonjour à quelqu'un, on peut avoir l'impression que c'est un bonjour basique»). Les sonorités de ce disque sont parfois dérangeantes («Mon chat a 44 ans»), de temps en temps nerveuses et dansantes («Aucun mec...») et majoritairement enivrantes, comme pour rendre ce projet encore un peu plus unique.

Aucun mec ne ressemble à Brad Pitt dans la Drôme est un disque qui ne ressemble à aucun autre. Libres et sans retenue, les excellents interprètes de ce petit bijou font mouche et risquent de perturber plus d'un auditeur. Frissons garantis à l'écoute de ce disque qui m'a retourné comme une crêpe !

■ Gui de Champi



ORPHEUM BLACK

OUTER SPACE

[Autoproduction]

Sequel(s) était l'une des très agréables surprises de 2021, Orpheum Black a donc surfé sur ces bonnes vibes pour composer et enregistrer assez rapidement un nouvel album qui incorpore deux nouveaux membres puisque Nathan (basse) puis Alexis (batterie) ont rejoint l'aventure en 2022. Entre le titre [Outer space] et la pochette (un casque de spationaute avec un œil certainement d'origine extra-terrestre), on sait que le groupe va nous faire voyager assez loin...

On part pourtant de chez nous avec «Inneworld», un titre introductif qui rappelle pourquoi on avait gardé en mémoire le nom d'Orpheum Black : le mariage des chants de Mélodie et Greg, les attaques saturées, le groove, les petits détails électro, la gestion des tempos, la dynamique de l'ensemble ... sont autant d'atouts que le combo n'a pas perdu. Lancés sur de bons rails, les Orléanais s'autorisent une entrée acoustique pour «Firefly», une jolie délicatesse qu'un break silencieux transforme en boule d'énergie positive. Sur «My tribe», on trouve quelques traces d'agressivité, les riffs se font plus hachés, le chant masculin laisse moins de place aux mélodies, il n'y a que le refrain qui vient tempérer tout cela. Cette débauche de puissance laisse la place à un «State of mind» assez cool, la basse comme la guitare prennent leurs aises, on sent alors ressurgir les influences seventies du rock «classique». Pas de choc avec «Deep blue» (Et si l'espace exploré était l'océan ? Il nous en reste

à peu près 95% à découvrir...), un titre où les voix dialoguent, où une gratte gilmourienne éclaire le tableau avant de s'oublier dans les abysses. On remonte peu à peu à la surface avec «The one», le morceau prend forme, gagne en consistance, là encore le jeu entre les chants et les instruments est particulièrement travaillé, s'il est joué en live, ça doit procurer son lot de frissons. Assez prog, plus volumineux, «Heartbeat» utilise davantage les mots comme des renforts musicaux, ils colorent la toile en couches successives comme le fait parfois Steven Wilson et le résultat me laisse sans voix. «Dream maker» marque la fin de l'expédition, l'électricité disparaît de nouveau pendant une grande partie du titre où l'on entend un peu de français, l'onirisme permet tout, surtout quand un riff simple et efficace sert de cadre.

Avec Outer space, Orpheum Black confirme tout le bien qu'on pense d'eux, le groupe a certes changé mais n'a pas perdu en inventivité et peut compter sur ses forces pour séduire un public assez large tout en proposant un rock aussi pointu qu'ouvert, aussi respectueux du passé qu'ancré dans le présent.

■ Oli



ORPHEUM BLACK

MÉLODIE, ROMAIN ET ALEXIS SE METTENT À TROIS POUR RÉPONDRE À NOS QUESTIONS QUI PERMETTENT DE MIEUX DÉCOUVRIR ORPHEUM BLACK, UN GROUPE QUI M'AVAIT IMPRESSIONNÉ AVEC SON PREMIER ALBUM ET QUI CONFIRME SES PRÉDISPOSITIONS AVEC UN DEUXIÈME OPUS TOUT AUSSI PASSIONNANT...

Le groupe s'est monté quelques mois avant le confinement, vous n'avez pas eu des moments de doute quand tout était arrêté ?

Romain : Je crois qu'étonnamment, ça nous a plus rapproché qu'autre chose. Finalement, nous n'avions rien d'autre à faire de notre temps que de réfléchir et de trouver du plaisir là où c'était possible. Le musique est une belle échappatoire et ça faisait longtemps que je n'avais pas pu me poser avec mon instrument juste par simple plaisir d'explorer et jouer. On a donc écrit de la musique à distance à base de visios et d'échanges d'enregistrements. Elle se retrouve sur notre premier album Sequel(s).

L'an dernier, vous avez intégré deux nouveaux membres, quelles sont les principales qualités requises pour jouer dans Orpheum Black ?

Romain : Je crois que la principale qualité requise pour jouer dans Orpheum Black est de rester ouvert et curieux. On cherche à mêler plusieurs arts pour en tirer une esthétique qui nous est propre. Il faut donc sans cesse explorer de nouveaux horizons et ne pas avoir peur de sortir de sa zone de confort.

Mélo die : Oui, sortir de sa zone de confort et avoir une sensibilité artistique également, au-delà de la musique. Il est important que chacun de nous se sente concerné par l'univers que l'on développe, et si chacun peut y amener sa patte, c'est encore mieux !

Alexis, tu es le dernier arrivé, les morceaux étaient déjà écrits, tu as pu te faire ta place quand même ?

Alexis : On a eu assez de temps entre mon arrivée et les premières dates pour que j'intègre les morceaux et que je puisse les reprendre à ma sauce, ajouter des petits breaks, changer les grooves etc. On m'a surtout demandé de jouer droit et que ça groove. Une fois les structures intégrées, on a bossé pour que la section rythmique, qui inclut Romain, soit bien en phase, que ça déroule pour les voix et les mélodies. Le but est d'être puissant et efficace comme sur «Inner world» ou «My tribe» mais aussi parfois plus en finesse et au service des voix comme «Deep blue» et «Firefly».

Le groove est un élément important, tout comme le mariage des chants, quel élément arrive en premier dans la composition ?

Romain : Généralement, on compose en amont avec Greg. On met en place une structure assez sommaire mais qui donne bien le ton et

l'ambiance du morceau. On propose ça ensuite au reste de l'équipe et, si ça accroche, alors chacun y met sa patte. C'est vraiment à ce moment-là que le groove peut se mettre en place. La musique arrive donc avant le chant. Après, c'est une façon de faire qui a fonctionné avec l'ancien line-up. Les choses ont changé et je pense que l'on va essayer d'autres approches quant à la composition de notre musique.

Les sonorités des guitares sont très variées, c'est un travail dès le début ou c'est le genre de choses qui se fixe en studio ?

Romain : L'idée, c'est de trouver le bon son et la bonne sonorité dès le départ. Je pense qu'il est plus simple de donner le meilleur de soi et d'avoir la bonne couleur si l'on prend le temps d'y réfléchir en amont. Ça permet de créer une bulle de son dans laquelle on est bien. Évidemment, en studio, on peut pousser les détails et c'est ça qui est excitant car on peut trouver le son qui colle parfaitement à chacun des morceaux. Je n'aime pas trop quand un disque est trop homogène et que l'on retrouve dix fois le même son de caisse claire, dix fois le même son de basse, etc. Je trouve que l'écoute est plus stimulante lorsque chaque morceau a vraiment son identité tout en restant cohérent dans un ensemble. C'est quelque chose que l'on a mieux réussi avec Outer space. On a tous pas mal de matos. On peut donc faire pas mal de tests avec tout un tas de guitares/pédales/claviers. Avec Greg, on aime bien jouer avec les banques de sons... C'est un aspect important de notre musique car elles servent à donner une fondation à certains de nos morceaux. On a en plus la chance d'être entourés d'artisans locaux de grande qualité comme CDM Custom Labs et Guitar Mecano. On entretient une bonne relation avec eux et ils nous ont permis d'avoir un peu plus de matos à disposition lors de l'enregistrement du disque. Nous avons donc pu affiner les sons en testant tout un tas de combinaisons amplis/baffles/guitares/pédales. On a enregistré à l'ancienne, comme tu peux le voir, et c'est quelque chose auquel on tient. Nous n'avons pas envie d'avoir le même son que d'autres groupes. C'est important pour pouvoir nous démarquer.

Sur certaines parties de gratte, je sens un certain amour pour David Gilmour, je me trompe ?

Romain : C'est marrant que tu dises ça car jusqu'à la sortie d'Outer space, on ne nous avait jamais fait la réflexion. J'aime beaucoup

Pink Floyd, et David Gilmour est un peu le Miles Davis du rock selon moi. Toujours le bon son, la bonne note et la bonne intention. C'est une vraie légende. Il a été une influence plutôt tardive sur mon jeu de guitare car avant je m'intéressais davantage aux techniciens. Sur *Outer space*, il y a un côté assez aérien sur pas mal de passages instrumentaux. Cela permet d'aborder le jeu et le son de guitare différemment. Pour la petite histoire, il n'y avait à l'origine ni solo ni de phrasés sur «*Deep blue*». Lorsqu'on a mis le morceau en boîte, Stéphane qui était aux manettes m'a dit : «*Il manque un truc sur ce morceau*». Je lui ai répondu «*Quoi ?* » et, là, il me sort spontanément : «*David Gilmour. Il faut que tu improvises tout le long comme David Gilmour le ferait* ». On a donc relancé le morceau et j'ai essayé de libérer le David Gilmour qui est en moi (rires). Évidemment, on a sorti la Strat' pour l'occasion et il a fallu que j'utilise le Floyd. Truc que je ne fais jamais ! En tout cas, c'était un exercice très chouette et très spontané.

Vous donnez de nombreux concerts, vous avez encore de la pression sur certaines dates ?

Alexis : Moi oui, mais ce sont mes premiers avec eux et je me la mets tout seul, c'est de la «bonne pression», elle me fait monter sur scène. Le but est d'encore plus savourer les moments passés en live, sans contaminer les autres. C'est de la motivation plus qu'autre chose, ça décuple ce que je ressens et c'est tellement bon !

Romain : Jamais. Je suis toujours très excité et impatient avant de monter sur scène. Je me sens un peu invincible derrière ma guitare (rires).

Mélo die : La pression, je ne sais pas si c'est le mot. Nous, on se challenge pour donner le meilleur, mais on essaie d'aborder chaque scène de la même manière, avec la même énergie. En revanche, on garde cette petite excitation, nos petits rituels d'avant scène, quoi qu'il arrive !

Parmi les concerts à venir, il y a une date au Motocultor, vous y serez tout le week-end ?

Romain : Je crois qu'on y sera dès le dimanche pour pouvoir voir quelques groupes !

Alexis : Dès le samedi plutôt, avant de jouer le dimanche en début d'après-midi et profiter de la fin du fest'.

Vous accordez beaucoup d'importance aux

clips, parmi les «vieux», quel est votre préféré ?

Alexis : Je ne suis pas objectif car j'ai bossé dessus, mais clairement «*Together & alone*» ! C'est très cinématique, il a une belle esthétique, à titre personnel j'en suis très fier, et j'adore le morceau !

Romain : Ils ont tous quelque chose de spécial et d'unique. C'est très compliqué d'en choisir un car il y a toujours une histoire derrière. Je les aime vraiment tous. Pour la symbolique, je vais dire «*Unsaid forever*» car c'est Mélo die qui l'a réalisé en autonomie et nous avons tous été bluffés par son esthétisme !

Mélo die : De mon côté, je vais pencher pour «*Strangest dream*», c'était le premier clip scénarisé du projet, et c'est celui qui nous a donné le goût de continuer à développer toute une histoire à travers ceux qui ont suivi.

Celui de «Deep blue» vient de sortir, il va être suivi par «Innerworld» début juillet, quelle est l'idée derrière ce «duo» ?

Mélo die : On l'a imaginé et conçu comme un court métrage aux côtés de l'équipe de DTMC Productions. Il y a ces deux clips, mais des petites capsules narratives autour, que j'invite les gens à découvrir. L'idée, c'était de créer un vrai champ de narration, et de donner suite et fin à l'histoire distillée sur l'album précédent. Les ambiances sont radicalement différentes, les énergies aussi, c'est une évolution. La métaphore derrière tout ça, c'est qu'on peut tous surmonter nos traumatismes, nos «sé-quelles», pour avancer et se retrouver.

Avoir deux clips «reliés», ça permet aussi de baisser les coûts ?

Mélo die : On pourrait le penser... Néanmoins, c'est deux fois plus d'images ! Et ça n'est pas un paramètre auquel nous avons pensé. Le but était pour nous de créer un chemin narratif surtout. Pour ce projet, nous avons cumulé une bonne semaine de tournage étalée dans six lieux différents, et nous avons une plus grosse équipe que sur les clips précédents. C'est un projet dont nous sommes très fiers mais qui fait partie des plus gros challenges du groupe à ce jour.

«Innerworld» est selon moi un des meilleurs morceaux du nouvel album, si vous avez choisi de le faire en vidéo, c'est aussi votre sentiment ?

Romain : C'est un morceau plus direct et



punchy. On avait besoin de montrer qu'Orpheum Black, c'est aussi des moments plus intenses. On l'a écrit vraiment peu de temps avant d'entrer en studio. Après une écoute de ce que nous avions déjà prévu, on s'est dit qu'il fallait quelque chose qui puisse faire bouger les gens en concert ! C'est également un morceau qui montre bien l'apport de Nathan dans le groupe : un côté plus tribal et bestial.

Vous avez fait un passage sur la Hell Stage l'an dernier. L'an prochain, on vous retrouve sur l'affiche du HellFest ?

Romain : Rien n'est prévu pour le moment, mais ce serait avec plaisir.

À part ça, qu'est-ce qu'on peut vous souhaiter ?

Romain : Réussir à vivre de notre musique. Ce serait vraiment un vrai kiff de pouvoir écrire et jouer ensemble sans devoir gérer tous les côtés d'un groupe en émergence.

Mélodie : Continuer de pouvoir tourner, et de faire vivre nos envies et nos projets !

Merci aux Orpheum Black et à Elodie (Aria Promotion).

■ Oli

Photos : Chloe Daumal



HIGHWAY

THE JOURNEY

[Rock City Music Label]

Highway, c'est un peu comme le fameux slogan du Canada Dry. Ça sonne comme un groupe ricain, ça ressemble à un groupe ricain, mais ce n'est pas un groupe ricain. Car malgré les apparences, c'est un quatuor bien de chez nous ! De Montpellier, pour être plus précis. Mais pas de complexe franco-français dans cette chronique de The journey, le dernier album du groupe (le cinquième), un album en mode acoustique, pensé et composé (comme le suivant qui sera électrique) pendant les périodes de confinement.

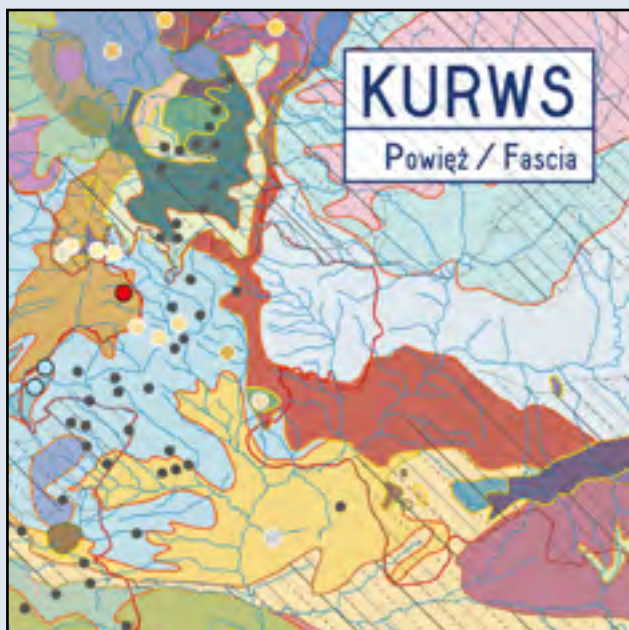
Instinctivement, les deux premiers adjectifs qui me viennent à l'esprit après plusieurs écoutes attentives de ce «huit titres» sont : talent et grandiloquence. Talent tout d'abord, car les morceaux (nouvelles compositions et arrangement de titres électriques de leur discographie) de The journey sonnent au top. Tant au niveau des compositions que de la production et du son (le travail de Brett Caldas-Lima à la production, au mixage et au mastering est à souligner), il n'y a rien (ou presque) à redire de ce disque qui enchaîne les refrains entêtants («Like a rockstar», «One»), les fulgurances guitaristiques («Motel in Alabama», «Have a beer!») et les performances vocales impeccables. Que les titres lorgnent du côté de la fête ou qu'ils créent des ambiances intimistes, The journey est un chouette disque sentant bon le «classic rock» des années 70 et le glam rock américain des 80's. Ce n'est pas pour rien si Appetite for destruction figure dans

le top trois des musiciens, dicit le site web de Highway.

Un chouette disque aux accents grandiloquents. Car même si le groupe compose et s'exécute avec une insolente facilité, il use et abuse des gimmicks du genre (à savoir : clichés dans certaines parties vocales, thèmes des chansons, couleurs des morceaux fortement americana même si «In the circus of madness» sonne très hispanique) qui pourraient, à la longue, agacer l'auditeur. J'emploie volontairement le conditionnel car pour ma part, ça me le fait complètement. Peut-être parce qu'on partage pas mal de (bons) goûts en commun ! Dépaysement et qualité assurés avec The journey que je suis curieux de voir restitué en live.

■ Gui de Champi





KURWS

POWIEZ / FASCIA

[Gusstaff Records / Dur Et Doux]

Au moment d'attaquer la rédaction de cette chronique du dernier album des Polonais de Kurws, j'apprends dans la foulée par un communiqué sur leur site officiel qu'ils se séparent cette année... J'ai comme le sentiment d'être presque arrivé à la fin d'une bataille, habillé du T-Shirt turquoise du groupe qu'un ami m'a offert il y a 4-5 ans après un show à Paris. L'air con intégral ! Depuis 2008, le trio (qui fut quartet ou quintet selon les événements et périodes) a délivré 346 concerts, quatre albums, un split avec Agathocles, plusieurs sides-projects, une participation à un documentaire et tout plein de trucs qui rendraient jaloux pas mal de musiciens qui galèrent pour faire connaître leur art. Encore faut-il connaître Kurws, car dans le genre «groupe DIY», on peut difficilement faire mieux.

Ce quatrième album, Powieź / Fascia, me ramène directement, en grande partie, à la période punk-no wave New-Yorkaise, celle où l'improvisation se mêle aux compositions, et ce ne sont pas les 15 minutes du titre éponyme qui viendront me contredire. Les gars de Wrocław n'en ont cure des conventions et préfèrent jouer sur les nerfs avec leur musique frontale et alambiquée. Aucune signalétique n'est dispo pour contempler leurs œuvres de leur musée sonore, on est à peine guidé par des mouvements en constant changements dans lequel la distorsion n'existe même pas. Anxiogène, cet album a tout fait pour l'être, on se sent juste passif et spectateur dans

ce voyage trépidant et extravagant qui cultive à la fois l'art de la répétition, de la progression, du contraste, de la superposition et des fulgurances. C'est souvent beau à entendre (encore mieux à voir), mais au prix de plusieurs écoutes. Car si votre oreille n'est pas formée à ce genre d'art sonore, fuyez ! Sinon, prenez le temps de vous immerger sans reculer, en débutant par exemple par des classiques du genre free-rock un peu plus «soft» comme James Chance & The Contortions puis Yowie et progressivement, ça peut valoir le coup de se mettre sur cet aventureux Powieź / Fascia. Je vous jure.

■ Ted



LODZ

MOONS AND HIDEAWAYS

[Crimson Productions]

Lodz nous a habitués à un rythme de sénateur pour écrire et sortir ses albums, cette fois-ci ils ont une bonne excuse puisqu'en plus du Covid, le groupe a dû faire face au départ de son bassiste et de son batteur. Changer de session rythmique n'est pas chose aisée mais Julien et Erik ont intégré le groupe et son esprit pour permettre de donner naissance à Moons and hideways. Olivier (guitariste) a épaulé Fabrice Boy pour les enregistrements, Nikita Kamprad a assuré le mixage (il a son studio où il bosse pour son groupe Der Weg einer Freiheit mais aussi pour d'autres comme The Ocean) et Lad (bassiste de

Nostromo) s'est chargé du mastering. Passée cette petite mise à jour sur le personnel, venons-en au plus important : les émotions transportées jusqu'à nous via les titres de ce nouvel album.

Avec de belles envolées cinématographiques et une présence plus importante du chant clair, on s'éloigne du post-hardcore pour se rapprocher du post-rock avec tout de même quelques jolies parties growlées qui devraient faire barrage aux oreilles les plus délicates. Dommage pour elles, elles ratent de grands moments qui provoquent des sensations plutôt épidermiques. Frissons, poils qui se dressent, tressaillements, c'est en effet à cela qu'on s'expose à l'écoute de Moons and hideways. D'autres effets secondaires comme la hausse du rythme cardiaque ou la fermeture des paupières pour davantage se plonger dans la musique ont également été notés chez quelques cobayes... Ainsi, et c'est plus grave, qu'une forme d'addiction, les sujets ayant écouté l'album ont tendance à vouloir le réécouter. Ils ont beau savoir ce qu'il se passe après la montée brutale de «You'll become a memory», ressentir le désespoir de «Play dead», se faire embarquer par l'aspect très rock de «Fast rewind», imaginer la patate qu'ils prendront en live sur «This mistake again», ils veulent revivre l'expérience, comme si une meilleure connaissance des titres pouvait permettre de mieux les comprendre et donc d'en profiter encore plus. Personnellement, je n'en suis pas certain, mais juste pour la science, je vais aller remettre «Pyramids» et essayer de faire Stop.

■ Oli





BILBAO KUNG-FU

DÉSÉQUILIBRE

[Kaa Production]

Bilbao Kung-Fu, peut-il être the next big thing du rock français et faire passer Lysistrata, Johnny Mafia et d'autres pour des néo boomers ? Si l'écoute de Déséquilibre ne permet pas encore de complètement confirmer ou infirmer, la question reste néanmoins en suspens. Le bien nommé EP (de 5 titres pour 21 minutes) ne cesse de tanguer et me donner le tournis. Il oscille ainsi entre des moments de bruit et de fureur mêlant habilement le rock sauvage des 60's et 90's (la batterie puissante et les solos m'évoquent par moments Led Zepelin ou The Who, rien que ça !), quelques guitares surf bien placées (ils ont grandi près de l'océan, ça doit jouer) et d'autres partis pris, qui pour le coup prennent beaucoup moins sur moi. C'est quoi ces chœurs à la Mika ou encore ce rythme de batterie disco sur «Natty, qu'est-ce que tu cherches ?» ?! Je tique aussi sur l'un des deux chants, qui sonne un peu trop variété à mon goût (le choix du français n'aidant pas). Malgré tout ça, force est de constater qu'il y a un sérieux potentiel, et quand ils auront fini de rechercher leur équilibre, on risque fort d'entendre encore plus parler d'eux. D'autant qu'une indic fiable m'a dit que ça déboîtait en live. À suivre de près, donc.

■ Guillaume Circus



ASBEST

CYANIDE

[A Tree In A Field Records]

À chaque fois que je vois le terme anglais «Cyanide», je ne peux m'empêcher de penser à ce titre chiant à mourir de Metallica de plus de 6 minutes qu'ils ont d'ailleurs fait partager en mai dernier à leur public au Stade de France. Personnellement, je préfère de loin Cyanide, le deuxième album du trio noise/shoegaze/post-punk suisse Asbest. Parce que chez ce trio, il y a une hargne qui n'est ni feinte, ni réglée par un psy de groupe, encore moins dominée par cet esprit de remplir un compte en banque. Alors, oui, le monde n'est pas parfait, et les Suisses sont là pour nous le rappeler à travers ses messages. Proche de la communauté LGBT, Asbest prend soin d'illustrer ses anxiétés (la place du genre et de l'identité dans la société, le matérialisme, la condition humaine et les pertes des valeurs, la répression, les méfaits du capitalisme...) par une forme musicale assez inconfortable pour le quidam. Même si la voix très particulière de Robyn peut agacer - de par son côté mono-maniéré et protubérant - si l'on ne prend pas le temps de l'appivoiser, on se réjouit d'écouter cette sauce musicale teintées de riff sludge et grunge, d'ambiances noise aguicheuses à la Jesus Lizard ou à des envolées de guitares acides qui sentent le soufre. Attention toutefois, ces vertiges insoupçonnés pourraient, à force d'écoutes prolongées, affecter votre santé mentale.

■ Ted



BRUSQUE

BOÎTE NOIRE

[Araki Records / Atypeek Music]

Si, en 2023, le post-metal d'Islis fait toujours partie de tes centres d'intérêts, le doom-sludge d'AmenRa ne te saoule toujours pas, et que les vagues sonores du post-hardcore de Cult Of Luna t'émoustillent quelques soient les périodes, alors c'est sans rechigner que tu te jetteras sur cette Boîte noire du duo Brusque. C'est avec l'aide du producteur Francis Caste (Hangman's Chair, Pogo Car Crash Control, Regarde Les Hommes Tomber) que Jefferson (voix/guitare/basse) et Clément (batterie) ont délivré un premier album d'une brutalité et d'une noirceur incroyablement émouvantes. Bien évidemment, les Parisiens n'ont ni inventé, ni révolutionné le genre dans lequel ils semblent avoir trouvé de l'intérêt pour illustrer l'isolement vécu pendant le confinement généralisé. Mais ils le font sacrément bien ! Ce mélange de musiques électriques, lourdes, sombres et vertigineuses est peut-être ce qu'il se fait de mieux au final pour servir un propos qui l'est tout autant. Car Boîte noire est bel et bien un album maladif et fiévreux qui ne dévie jamais de son objectif. Sincère et maîtrisé (comme sa pochette), ce premier album de Brusque - qui fait suite à un premier essai sorti deux ans et demi auparavant - est atrocement élégant.

■ Ted



ACOD

CRYPTIC CURSE

[Les Acteurs de L'Ombre Productions]

On ne s'est pas encore franchement remis de Fourth reign over opacities and beyond que le «duo» Acod nous remet une petite torgnole, comme ça, en passant. Elle se présente sous la forme d'un EP (3 titres) qui pourraient correspondre à des «détails» de l'album précédent, comme si on zoomait sur quelques aspects de leur personnalité. Dans la droite lignée du LP, on a donc du rab plutôt orienté black bien sûr. Pourquoi ne pas avoir mis ces compositions sur l'album ? Peut-être étaient-ils parfois trop proches d'autres morceaux comme les textes (en français) samplés de «The hourglass slave» et «Cryptic curse» qui peuvent faire écho à celui de «Fourth reign over opacities and beyond» ? Peut-être ont-ils été jugé trop frontaux (malgré ses finesses - quelle belle ligne de basse - «The mask of fate» a tendance à taper tout droit) ? Peut-être que le groupe a trop de talent et n'a pas voulu saturer l'auditeur avec un opus trop long qu'il aurait fini par ne pas vraiment écouter ? En tout cas, Cryptic curse permet de prolonger le plaisir d'écouter Acod dans d'excellentes conditions, même si on ne dispose que d'un quart d'heure ! Ça fait aussi reparler du groupe avant son passage au Temple Hellfest vendredi midi, on y sera !

■ Oli



POIL UEDA

POIL UEDA

[Dur et Doux]

Le label lyonnais Dur et Doux n'aura jamais fini de me subjuguier voire me surprendre par ses sorties d'albums totalement improbables. Je connaissais le penchant des membres de Poil pour les musiques dépassant notre continent et notamment le Japon, mais de là à venir monter un projet aussi ambitieux avec une éminente figure du récit épique médiéval japonais... C'était au-delà de mes pensées, et la publication sur les réseaux de la vidéo live de la pièce «Dan no ura» (divisée en deux parties sur le disque) en octobre 2021 est venu plus que renforcer l'intérêt que je portais pour cette association culottée et incroyablement irrésistible entre Poil (accompagné pour l'occasion de Benoît Lecomte de Ni à la basse) et Junko Ueda. Un peu plus d'un an après cette vidéo tournée au Théâtre de la Renaissance à Oullins, le disque Poil Ueda pointe le bout de son nez et la bande sillonne l'Europe pour présenter le fruit de cette rencontre musicale.

Ce dernier repose sur deux pièces séparées en six pistes («Kujô shakujô» en 3 parties et «Dan no ura» en 2 parties) dans lesquelles les Lyonnais ont la lourde tâche d'habiller musicalement les récits de Junko - tirés de l'épopée des Heike face au clan Genji- toujours accompagnée de son satsuma-biwa, l'un des types de luth japonais. La première, «Kujô shakujô», débute en mode zen avec un chant traditionnel sh my (récitations liturgiques bouddhique pratiqués par les moines

pour éloigner les mauvais esprits) grave, profond, puissant et hypnotique, la partie musicale se découvre progressivement, monte en puissance et se fond sublimement bien avec la voix de Junko, la troisième et dernière partie du titre met davantage en valeur la rythmique et l'assemblage entre Poil et Junko Ueda. On reconnaît d'ailleurs la patte typique des Lyonnais à ce moment-là. Mais c'est véritablement dans «Dan no ura», récit de la bataille navale du même nom et du déclin du clan impérial Heike face au clan Genji, que la magie opère car Poil pousse le niveau de créativité d'un cran supérieur. C'est tout simplement bluffant de maîtrise, tout devient alors distordu et les instruments sont d'un coup tous pris de spasmes brutaux. Le point de confluence semble être atteint à ce moment précis du cours de l'écoute, l'auditeur sera à coup sûr désorienté surtout quand Poil commence à déclencher le volume avec ses effets de synthés cosmiques pour mettre en musique cette bataille. Du pur génie !

Ces deux pièces aux humeurs différentes, mais tout aussi fascinantes à leur manière, démontrent à quel point deux entités aux styles que tout oppose sont capables de cohabiter tout en se respectant mutuellement et en évitant de marcher sur les platebandes de l'un ou l'autre : Poil n'imité pas Junko Ueda, Junko Ueda n'imité pas Poil. Elles développent leurs énergies communes et les diffusent pour le bien commun. Au contraire de PinioL (formation regroupant Ni + Poil), Poil Ueda n'est pas une fusion mais bien une œuvre bigarrée dans laquelle deux courants artistiques se croisent (la musique traditionnelle japonaise et le rock progressif barré) pour une expérience sensorielle rare.

■ Ted



POIL UEDA

POIL UEDA EST NÉ D'UNE RENCONTRE ENTRE DEUX ENTITÉS CURIEUSES MAIS DONT LE PEDIGREE DE CHACUNE LES ÉLOIGNE TELLEMENT L'UN DE L'AUTRE, EN APPARENCE. D'UN CÔTÉ, LES POIL, QU'ON CONNAIT BIEN ICI, ET DE L'AUTRE, JUNKO UEDA, FIGURE DU RÉCIT ÉPIQUE MÉDIEVAL JAPONAIS... LE RÉSULTAT EST ÉBOURIFFANT, SI BIEN QU'ON A VOULU POSER QUELQUES QUESTIONS À BORIS, GUITARISTE DU PROJET, POUR EN SAVOIR UN PEU PLUS.



Bonjour, comment s'est monté ce projet PoiL Ueda ? J'ai l'impression qu'il y a eu de nombreuses étapes avant que tout ça prenne forme...

Après l'album précédent, Sus, nous nous sommes posés la question de la direction à prendre. Nous avons alors évoqué plusieurs pistes parmi nos désirs musicaux de longue date : approfondir le chant occitan effleuré dans Sus en collaborant avec un chœur occi-

tan ; travailler avec un ou une ou des artistes traditionnels japonais ; monter un projet hip-hop, entre autres. Notre intérêt pour la musique japonaise remonte à loin, et nous avons déjà emprunté un thème dans un morceau de notre album Brossaklitt, puis composé un morceau qui s'appelle «Gagaku», librement inspiré du genre, qui se trouve sur l'album MulaPoiL. Nous avons entendu parler de Jun-ko Ueda par une connaissance commune aux



Pays-Bas, qui nous a donné son contact. Nous lui avons écrit un mail, elle nous a répondu, quelques semaines plus tard on se retrouvait chez elle en Espagne, et le projet a commencé à prendre forme autour d'un disque référence de son répertoire traditionnel. Ensuite, de notre côté, nous nous sommes partagés le travail, chacun avec la mission d'écrire autour d'un passage du récit. Pendant un an, nous avons écrit, répété, puis maqueté les instrumentaux, que nous avons envoyé à Junko, qui a de son côté rajouté par-dessus sa voix et son biwa. Pour finir, nous nous sommes retrouvés tous ensemble en septembre 2021 pour une résidence à Lyon, avant une première série de concerts.

Comment expliquez-vous que la première

tournée européenne de PoiL Ueda a été initiée un an et demi avant la sortie du disque ? Y'avait-il une envie de mettre en avant l'aspect live, l'enregistrement n'était-il que du «bonus» ?

Avec PoiL, nous avons presque toujours commencé par jouer les morceaux en concert avant de les enregistrer. Notre milieu naturel, c'est la scène, le studio sert à fixer la musique une fois qu'on en est satisfait à force de la jouer.

C'est peut-être une question bête, mais cela m'intrigue : comment arrive-t-on à communiquer en musique avec une artiste qui n'est pas occidentale et qui ne pratique pas du tout votre forme d'art ? Quel vocabulaire utilisez-vous pour vous mettre en accord ? Par ailleurs, est-ce qu'elle connaissait un peu la

scène rock et PoiL ?

Junko Ueda connaissait déjà le langage musical occidental, elle avait déjà travaillé avec des compositeurs contemporains. C'était donc très facile de l'intégrer à une partition. La vraie difficulté consistait pour nous à ne pas détruire ce qui fait la subtilité de son art : pas de temps prédéfini à l'exécution, par exemple, tout en conservant ce qui fait la spécificité de notre style : temps ultra précis, pour garder le même exemple. Finalement, et assez curieusement, nous avons réussi à faire coexister deux temps musicaux différents dans un même espace. Elle ne connaissait pas PoiL, mais nous a raconté que notre énergie lui a tout de suite parlé. Elle connaissait d'autres groupes de rock, plus «classiques».

Est-ce que le disque a été enregistré en direct tous ensemble ou individuellement ? Et avez-vous enregistré dans des conditions particulières, une salle spéciale ou dans un petit studio ?

Nous avons enregistré tous ensemble, avec la possibilité pour chacun de refaire ce qu'il a raté lors de la prise d'ensemble.

Comment arrive-t-on à organiser une tournée européenne avec ce genre de spectacle ? Est-ce que la cible est difficile à trouver ? Est-ce un casse-tête ? Par exemple, pour Paris, je vous verrais bien jouer au Triton, la salle programme pas mal de projets jazz et sophistiqués ou la Dynamo à Pantin...

Globalement, nous contactons beaucoup de lieux, orgas dont on se sent proches artistiquement et/ou humainement. Nous avons la chance que ça réponde avec pas mal d'enthousiasme sur PoiL Ueda. Après, effectivement, ce n'est pas non plus facile sur plusieurs aspects. Déjà jouer en France, nous avons l'impression de toujours mendier des concerts à des programmeurs/trices peu sensibles à cette musique, au point que nous avons pour ainsi dire laisser tomber. D'autre part, il faut arriver à faire coïncider dans une même tournée - et sans que ce soit complètement débile ou impossible logistiquement - des propositions à Oslo, Belgrade, Madrid et Seoul. Mais... jusqu'à là ça passe, nous faisons pas mal de camion.

D'après vous, quel est le public de PoiL Ueda ?

Notre public vient en partie du réseau «rock progressif», en partie des réseaux de musiques crossover/world music, plus une petite base de gens qui nous suivent depuis nos débuts.

Est-ce que ce genre d'expérience musicale assez spéciale vous a permis de changer votre regard en tant que musiciens ? Qu'avez-vous appris de cette collaboration ?

Bien sûr que ça nous a modifiés. Quant à savoir en quoi et à quel point, il faudra sans doute quelques années pour le dire.

Par moment, j'ai l'impression que votre musique se rapproche vraiment de celle de l'univers de Christian Vander et de Magma. Est-ce qu'il a eu vent de votre existence ?

C'est ce qu'on dit. Nous n'avons pas vent de si, oui ou non, il connaît notre existence...

En parcourant votre univers, j'ai découvert un peu par hasard Koenji Hyakkei qui combine pour moi justement Magma et PoiL Ueda, vous connaissiez ?

Oui, nous avons déjà ouï cette musique, voire peut-être croisé leur route... mais je confonds souvent, je ne suis plus très sûr.

Qui a réalisé la pochette du disque ? Aviez-vous une direction particulière pour représenter en image ce projet ?

Il s'agit de Lilas Mala, qui avait déjà réalisé la pochette de Brossaklitt. C'est une artiste dont le travail nous plaît beaucoup. Nous n'avions pas de direction particulière, mais la teneur du récit s'est chargé de mettre Lilas dans l'ambiance.

C'est tout pour moi, merci et bravo pour cette oeuvre, un mot à ajouter ?

Nous avons enfin trouvé notre La.

Merci à Clément de Dur et Doux et Boris de PoiL.

■ Ted

Photos : Paul Bourdrel



CATALOGUE

MODERN DELUSION

[Crapoulet Records / HVIV / Assos'Y'Songs]

Composé pendant le confinement en 2020 (un an après la sortie de *High grey effective*, passé sous nos radars) et paru le 27 janvier, le nouvel et troisième album de Catalogue nous conforte assez vite sur le fait que la renaissance du post-punk à boîte à rythmes n'a pas dit son dernier mot. On est d'ailleurs plutôt heureux de le constater, surtout quand un disque comme *Modern delusion* rend un si bel hommage à cette musique tourmentée et vindicative des années 80 mais qui a toutefois le don de faire danser les foules névrotiques. Et même si le punk est une influence majeure pour le trio marseillais (en témoigne cette superbe reprise de l'hymne «Kids of the black hole» des Américains Adolescent), sa boîte à rythme n'est pas pour autant toujours réglée au taquet. Pour preuve, l'affriolante «Fragments» présente des similitudes avec la période new-wave de The Cure. Mais ne mentons pas, *Modern delusion* est clairement un album dominé par une certaine forme d'urgence et un désir fou d'envoyer une grosse dose d'énergie («Suburban girls», «2030», «Casino») à la manière de Duchess Says. Sa richesse mélodique et la voix d'Emma nous séduisent également et réussit à créer un équilibre parfait à l'ensemble. L'«après-punk» est définitivement intemporel.

■ Ted



BRUIT ≤

APOLOGIE DU TEMPS PERDU, VOL. 1

[Pelagic Records]

La musique adoucit les mœurs, ses vertus sont nombreuses et plus particulièrement lorsqu'elle laisse place à un imaginaire, abstrait ou non, et à la simple décontraction de l'esprit. Celle d'*Apologie du temps perdu*, Vol. 1, le nouvel EP surprise du quatuor de post-rock ambient Bruit ≤, fait partie de ces disques qui répondent à un besoin de s'échapper, ou plutôt de se «réfugier» pour citer le groupe. Cette musique instrumentale, qui a été conçue en attendant l'arrivée d'un deuxième album, pourrait totalement être une bande originale d'un film fantastique ou bien un drama. Les sons des violons et violoncelles dans «La sagesse de nos aïeux» n'y sont surement pas étrangères. Ces «méditations musicales» selon les dires du groupe, lui ont servi à récupérer des énergies déployées durant les moments d'efforts liés à sa tournée du premier album en Europe. Faits en partie à la maison, ces 3 titres qui ont bénéficié de plusieurs techniques de production (magnéto à bande, portastudio cassette 4 pistes, logiciel, tape machine Studer) sont d'une beauté absolue. 25 minutes de voyage où le temps s'arrête.

■ Ted



EMBERS

EMBERS

[Autoproduction]

En 2022, Julien, batteur de The Great Divide, Overtreoir et Saar pense qu'il n'en fait pas assez et décide de passer à l'étape supérieure avec Tibo, un pote depuis le lycée, avec qui ils échangent des idées de compos depuis quelques années. Ce projet peu formel devient un vrai groupe : Embers (des «braises» en français, un nom pas très original, il y a au moins une vingtaine de combos avec ce patronyme de par le monde). Julien s'occupe de la batterie et du chant, Tibo gère la 4 et la 6 cordes. Ils composent et enregistrent tout à deux (chez et avec Francis Caste) mais trouvent du renfort pour pouvoir faire des concerts. Leur premier EP sort sans nom en mars 2023.

Assez loin du hardcore et du post-metal, le duo propose un rock aux mélodies appuyées dans la veine de Stereotypical Working Class, mêlant sonorités claires et d'autres plus distordues, l'ensemble reste toujours du côté lumineux du rock/metal grâce au chant qui reste limpide et harmonieux. Et si tout se tient très bien, le chant est un des axes de progrès pour Embers, quelques accentuations sont, à mon goût, trop françaises pour de l'anglais, certains diront que c'est du chipotage, moi je dirais qu'il faut bien trouver des choses à améliorer... Parce que musicalement, c'est déjà d'un sacré niveau, l'amalgame entre les temps forts et les temps calmes, tout comme les liaisons entre les deux, résulte d'un savant dosage. La musique coule sans rencontrer d'obstacles, on ne trouve pas de heurts, si

elle méandre, c'est uniquement par choix et les détours ne sont jamais longs.

C'est donc avec une douceur accrocheuse que Embers trace sa route, une impression qui peut être contrastée à la vision du clip de «Babayaga» qui dévoile une part d'insécurité avec la présence de ce monstre qui rôde dans un univers délicat. Une très belle réalisation graphique qui laisse penser que ce projet n'est pas qu'un «passe-temps» et qu'il aura la même attention que les autres groupes de Julien qui ajoute là une très belle corde à son arc, pourtant déjà bien garni.

■ Oli



KARPATT

EN ESCALE

(Dionysiac Records)

«Il en faut peu pour être heureux» ! Tu connais la musique (même si tu n'es pas forcément incolable sur l'univers Disney). Et pourtant, ce titre du «Livre de la Jungle» se prête avec fidélité à la sensation que m'a procurée En escale, le nouvel album de Karpatt. Après quasiment trois décennies de carrière ininterrompue, le trio présente son neuvième opus qui va te faire une nouvelle fois voyager dans son univers coloré et syncopé.

Pourtant, le successeur de Valparaiso, paru en 2019 et évoquant le Chili, devait faire voyager son auditoire en Inde. Patatras, la COVID est passée par ici et par là, contraignant nos baroudeurs

à se confiner et à prendre leur mal en patience. Et le titre de ce disque prend alors tout son sens. En escale n'est pas un simple disque d'artistes confinés. C'est une véritable ode à l'amour, au voyage et un formidable manifeste dédié aux libertés individuelles. Introspectif à souhait avec des textes forts et amenant à réfléchir sur les rapports humains et sur l'étrange période vécue loin des siens, les sonorités de ce disque se veulent autant entraînantes («Si tu te rappelles») qu'empreintes de spleen («123 soleil», «À ton cou»). Pendant cinquante minutes, qui défilent à la vitesse de la lumière, se côtoient les ambiances de salsa («Donne-moi la main»), la musique du monde (l'émouvant «Mother San»), les sons des pays de l'Est («Passe le temps»), les ambiances folk-pop (le touchant «Amigo»), parfois saupoudrés de teintes électro («Reviendras-tu si je m'en vais»; «Je serais bien une fille» sentant bon les ambiances des albums de Manu Chao). L'équilibre des cuivres, des percussions et des guitares acoustiques est magistral, tandis que la voix de Fred fera vibrer les amateurs de cette fameuse scène «chanson world music caravaning» chère aux Ogres de Barback. Et ce n'est pas un hasard si on retrouve avec plaisir Pierre Luquet et Olivier Leite de La Rue Kétanou.

Accrocher à un disque dès ses premières notes, de quelque type d'artiste qu'il soit, est un sentiment enivrant. Lâcher prise en voyageant dans l'univers de musiciens talentueux est un luxe qu'il est nécessaire de s'offrir de temps en temps. En escale m'a fait ce double effet. Je t'en souhaite de même.

■ Gui de Champi
Photo : Jean-Paul Loyer





ALTIN GÜN

ASK

[Glitterbeat / Modulator]

L'idée d'aborder le sujet Altın Gün dans le mag me trotte dans la tête depuis la découverte de «Goca dünya», excellent tube parfaitement approprié pour la danse paru sur leur premier album, On, en 2018. J'ai sagement attendu le bon moment et notamment la possibilité de chroniquer un nouveau disque du sextet amstellodamois, jusqu'à ce que la promo récente de son cinquième album me fût adressée par Modulator. Cinquième en cinq ans - je préfère préciser au cas où tu n'aurais pas eu le temps de faire le calcul entre ces quelques lignes - ce nouvel album nommé A k signe le retour du groupe avec son rock folklorique anatolien des années 70. En effet, il l'avait délaissé le temps de deux albums électro-pop un peu décevants réalisés en 2021 (Yol et Alem). Considérons cela comme une parenthèse dans leur discographie, comme tout être humain qui a vécu le COVID et les confinements à sa manière.

Loin de moi l'idée de vouloir absolument discourir, passons donc à Ask. Portant un titre signifiant «Amour» ou «Idylle» en turc, ce disque me rappelle instantanément pourquoi j'avais envie que ce groupe soit sur nos pages. La folk-rock psyché anatolienne n'en est pas à son dernier combat, rappelez-vous, il y a encore quelques temps, je vous avais parlé de Derya Yildirim & Grup Simsek, un vrai coup de cœur musical qui joue dans la même cour qu'Altın Gün, à la différence près que ce dernier développe davantage

de sonorités rock et donc plus d'énergie. En gros, les deux (on peut rajouter aussi le quatuor israélien Ouzo Bazooka qui n'est pas loin d'eux) envoient des ondes orientales se mêlant au folk-rock avec une touche rétro bienvenue rendant le voyage encore plus passionnant. A k est un album qui ne passe pas par quatre chemins, ses morceaux à la fois planants, hypnotiques et parfois fiévreux font mouches, détendent l'atmosphère et sont propices à toutes rêveries réjouissantes.

Souvent plein d'ivresse, les titres sont magistralement chantés par le duo d'origine turc Erdinc Yildiz Ecevit et Merve Dasdemir, ce qui donne l'avantage au sextet de pouvoir ajuster les ambiances assez variées de ses morceaux. Quand «Badi sabah Olmadan», la chanson d'ouverture, nous renvoie son caractère tendu et urgent à la face, «Dere geliyor» vient calmer les ardeurs avec ses guitares slidées type western et ses effets psychédéliques, le groupe répand aussi ses envies funky sur des plages tels que «Çit Çit Çedene», voire même disco sur le morceau final «Doktor civanim». Cet album qui tue l'ennui permet réellement de rentrer en communion avec le groupe, et l'on s'imagine que leurs shows doivent être la cerise sur le gâteau avec son groove imparable et ses guitares saillantes et communicatives. Enfin, son approche très traditionnelle avec enregistrement en direct sur bande et son souci des détails lui confère un particularisme quasi suranné qui fait qu'on s'attache assez vite à la démarche et au très convaincant résultat qui en découle.

■ Ted

KICKING NIGHT

MONTBÉLIARD, ATELIER DES MOLES

À LA FIN DE L'INTERVIEW DE ED SCIENTISTS EN DÉCEMBRE DERNIER, J'AI INTERROGÉ LE GUITARISTE/CHANTEUR SUR LA PROCHAINE TOURNÉE ET NOTAMMENT LES DATES QUI ALLAIENT TOMBER PRÈS DE CHEZ MOI. «ON VA JOUER LE 22 AVRIL À L'ATELIER DES MÔLES DE MONTBÉLIARD AVEC SUPERMUNK ET THE ETERNAL YOUTH. C'EST BON POUR TOI ?». IL N'AVAIT PAS TERMINÉ SA PHRASE QUE J'AVAIS DÉJÀ NOTÉ LA DATE DANS MON CALENDRIER.

Quatre mois et quelques plus tard, le jour tant attendu est arrivé. Avec ma chère et tendre épouse et mon ami Benjamin Muscu, nous prenons la route de la Sous-Préfecture du Doubs afin d'assister à l'étape locale du mini Kicking Tour. Presque deux heures de route et nous rejoignons la salle, alors que les balances de Supermunk s'achèvent, pour passer le bonjour à tous les copains que l'on croise trop peu souvent. Ça fait par exemple, trois ans, Covid et reports de concerts et tournées obligent, que je n'ai pas revu Ed et Sid (respectivement chanteur/guitariste et sonorisateur de Not Scientists). C'est fou, et c'est bien pour cela que je suis persuadé que nous allons passer une soirée d'exception.

Tous les ingrédients sont en effet réunis pour qu'il en soit ainsi et notamment (et surtout) de bons groupes, des copains au large et une salle mythique. C'est à Supermunk qu'il revient d'ouvrir les hostilités dans une salle bien garnie (mais jamais assez pour ce type d'évènement) et déjà acquise à la cause des groupes de l'écurie Kicking Records. «Salut. On connaît tout le monde ce soir ?» lance un Forest déjà dans son élément, bien décidé à se mettre en deux temps trois mouvements le public dans la poche. Comme à Epinal il y a quelques mois, Supermunk démarre fort, enchaînant quatre morceaux à la vitesse de l'éclair et de manière impeccable («Riot», «Play pretend», «Medeyesa» et «Two faced one»). La setlist







est quasi identique au dernier concert vosgien du trio, mais peut-on légitimement lui reprocher de proposer un best of de ses trois prod' ? La réponse est non, bien entendu. Et même la répétition des gimmicks du concert (les introductions aux morceaux, le titre à capella en italien de Ben Bacon) est la bienvenue. C'est toujours aussi solide (le chant de Forest est incomparable de puissance et de justesse, sans parler du basse/batterie finement puissant ou puissamment fin, à toi de choisir), c'est inlassablement fun et c'est accrocheur à souhait. C'est talentueux, tout simplement. Certainement un de mes power trio préférés à écouter et regarder depuis l'arrêt du bulldozer Flying Donuts. Mention une nouvelle fois spéciale pour «Hoo hoo ho», devenu une private joke entre les groupes qui font les chœurs depuis le frontstage et qui fait des ravages dans la salle.

Changement de plateau, l'occasion de retrouver divers copains eux aussi pas vu depuis trop longtemps et l'attente se révèle du coup moins longue pour The Eternal Youth, dont le concert lors du Kicking Fest d'Épinal s'est révélé être mon concert préféré de l'année 2022. Pourtant, Fra m'avait dit qu'entre la fatigue accumulée avec les concerts des Burning Heads et les shows éparpillés de groupe caennais, ce show n'avait pas été son meilleur, et que ça manquait un poil d'automatisme. «Hum, ouais, c'est ça» me suis-je dit dans ma barbe. En vrai, j'ai eu du mal à croire. Et bien naturellement, je me suis trompé. Car le concert de The Eternal Youth à Montbéliard a été d'un niveau bien supérieur du précédent auquel j'avais assisté. Supérieur en qualité du fait d'un son puissant, d'une énergie débordante et d'une interprétation de haut vol. La setlist est presque iden-



tique à celle du Kicking Fest d'Epinal mais jouée avec plus de punch. C'est la quatrième date de la mini tournée, et ça s'entend (et ça se voit aussi). Ça tape dans le répertoire des trois albums en jouant ses meilleurs tubes («Back to 1985», «Sing along», «Gone but not forgotten»), ça fait des blagues qui marchent moins que leurs excellents morceaux, et ça réalise un super concert. Tout simplement. Tu peux donc relire mon report du #54 en te disant que c'était encore mieux Du coup, ce concert figurera-t-il dans ma rubrique «meilleur concert de l'année 2023» ? Rien n'est moins sûr ! Ce qui est certain par contre, c'est que tu as intérêt d'aller voir ces oiseaux de bonne augure avant qu'ils ne retournent en studio pour enregistrer leur quatrième album !

Le moment tant attendu est enfin arrivé. Et le mot est faible. Rendez-vous compte : plus de trois ans que je n'ai pas vu Not Scientists en concert, et ça commençait sérieusement à me manquer. Je me positionne donc au premier rang pour ne pas en manquer une miette. Après un premier sample en guise d'introduction, le groupe embraye «Push», premier titre du génial *Staring at the sun* (sur un éclairage bleu intimiste) qui a le mérite de faire monter la sauce crescendo et de laisser place au génial «Perfect world» qui retourne la salle... et moi avec. Et pendant que le groupe déroule une setlist impeccable alternant morceaux des deux derniers disques («Like gods we feast», «Heart attack», «Rattlesnake», «%8X5», «Downfall», «Listen up», «Secrets» pour le petit dernier avec une restitution aux petits oignons ; «Paper crown», «Submarine», «Orientation» pour *Golden Staples*) avec quelques incursions dans le Not Scientists des débuts («I'm brainwashing you», «Shoplifter»), je ne rate pas une miette du génial jeu de batterie de Bazile et des mélodies vocales d'Ed (avec l'aide de quelques shots de whisky !). Et même si j'avais beaucoup d'affection pour les guitares de Jim et le sautillant bassiste Thib', je suis ravi de constater que Fred fait admirablement bien le boulot en vivant à fond le set, et que Julien (dont j'ai fait connaissance ce soir-là) est aussi un sacré musicien dont la joie d'être sur scène est communicative. Avec *Staring at the sun* aux sonorités new wave bien prononcées et son line-up remanié, j'ai l'impression de vivre une «deuxième vie» de passion pour Not Scientists, moi qui ai pu assister à de nombreux concerts sur le cycle

Destroy to rebuild & Leave stickers on our graves (le disque). En parlant de «Leave stickers on our graves» (le morceau), il clôture dans l'euphorie générale un concert qui sera passé trop vite. Vraiment trop vite. J'adore ce groupe, tu le sais. Et ce concert ne fera que renforcer mon amour pour cette formation qui me file des frissons à chaque écoute. Le seul petit défaut que je pourrais trouver à ce concert est de ne pas avoir laissé plus de place dans la setlist aux vieux titres. En fait, le groupe aurait du jouer deux fois l'intégralité de son répertoire. Deux fois.

«On est d'accord, le concert est fini là ? Ce qui va suivre, ça compte pas !» lance un Forest toujours aussi à l'aise sur les planches à la fin du show du quatuor lyonnais. Car oui, c'est l'heure de la surprise composée de trois covers de défunts groupes de notre valeureuse scène française. Un titre de Ravi («Fire up the place») avec Fra à la basse, Ed et Fred aux guitares, Tonio à la batterie et Forest au chant. Un titre des Pookies avec Bazile à la batterie interprétant «Dance hall ripper» et un titre de Sons Of Buddha («The most important are the smallest signs») avec Bazile à la batterie, Ed et Fra aux guitares, Ben Bacon à la basse et Forest au chant. Initiative originale, interprétation un peu bancal, et smiley général. Ça rappelle clairement de bons souvenirs et c'est bon de savoir que les acteurs de ces groupes que nous n'oublierons jamais sont toujours là, dans des formations différentes, avec quelques années de plus au compteur, mais avec toujours cette même passion dévorante pour la musique. Et ça, ça vaut tous les hommages du monde.

Ce fut donc une bien belle soirée avec ce plateau aux sensibilités différentes mais souvent complémentaires, et je me languis de les retrouver sur la route, au détour d'un bistrot, d'une SMAC ou d'un festival. Merci à vous les amis et votre staff. Et coucou à Minmin, Tiffany, Manouel, Céline, Eliebats, Jérôme Escape, Abel, l'équipe des Mòles. Adieu à «mon» hoo-die des Unco qui a retrouvé son véritable propriétaire.

■ Gui de Champi

Photos p. 140-141 : Marie d'Emm

Photos p. 142-145 : JC Forestier





SCORPION VIOLENTE

THE RAPIST

[Replica Nova]

Dans l'univers architectural et de l'art, la maxime «Less is more» popularisée par Ludwig Mes Van der Rohe a maintes fois été adoptée pour vanter la puissance du minimalisme, et laisser une place plus importante au vide. Même si Scorpion Violente, duo de synthwave messin formé par Nafi (Noir Boy Georges, The Dreams), et Toma (Organ Punishment, Plastic Wound Infection), couvre ses pistes de sons hypnotiques et bourdonnant sans laisser de place aux pauses et au silence, il n'empêche que leur musique ne bénéficie guère de moyens (des synthés/claviers, une boîte à rythme, des effets et quelques amplis). Juste de l'envie, une envie crasse de provoquer l'auditeur jusqu'à la gêne, si ce n'est pas le malaise.

Il se trouve qu'en février dernier, Scorpion Violente a refait l'actu grâce au label Replica Nova et le disquaire indépendant La Face Cachée qui ré-édite - pour son dixième anniversaire - son deuxième album, The rapist, initialement sorti via le label franco-belge Teenage Menopause Records (Jessica93, Le Prince Harry, Heimat, JC Satàn) connu pour flairer des artistes sortant des sentiers battus et ayant une liberté artistique totale. Une réédition qui fait suite deux ans après à celle d'Überschleiss et une occasion supplémentaire pour déterrer le patrimoine musical «schlague» mais ô combien important des membres du collectif de la Grande Triple Alliance Internationale de l'Est (dont font, entre autres, partie Marietta, Le Chemin de la Honte et Delacave).

Therapist combine à peu près tout ce que haïssent les théoriciens, académiciens, et autres perfectionnistes de l'art musical et de la chanson. Ce qui pourrait être taxé de low-cost concernant ce disque se révèle être en réalité tout bonnement excitant justement. En premier lieu, parce que Scorpion Violente propose un tissu sonore couvert de bariolages intéressants se baladant sur des rythmiques immuables pour un résultat à la fois lancinant et hypnotique. Leur son agrippe et on oublie très rapidement les petites difformités : «Au début elle est froide, mais après, elle est bonne» est probablement la réplique de cinéma culte qui sied le mieux à l'art de Nafi et Thomas. En dernier lieu, parce que leur style est bancal, toujours sur la corde raide, mais d'une vraie sincérité (le groupe en live est excellent et l'atteste) tout en s'inspirant de courants divers finalement peu rebattus (synth-punk, no-wave, électronique, musique industriels, musique de films d'horreur voire SF, etc). Quand il survient, le chant baragouiné et imprévisible nous rappelle Suicide. Pour ceux qui ont pris un plaisir fou à découvrir le laboratoire artistique de Rev et Vega (mais pas que, on peut citer au pif Staccato Du Mal), nul doute qu'ils auront aussi un malin plaisir à rentrer dans celui de The rapist et plus généralement de Scorpion Violente, dont le parcours est un sans-faute... enfin, presque.

■ Ted

WE ARE AN XTREME FAMILY



XTREME FEST

10 YEARS

2013 2023
28-29-30 JULY 2023

DESCENDENTS

WALLS OF JERICHO • THE TOY DOLLS
TERROR • MADBALL • STICK TO YOUR GUNS
GOOD RIDDANCE • SLOPE • CAPRA • H2O • LANDMVRKS • SCOWL
ALEA JACTA EST • TEN 56 • GRADE 2 • POGO CAR CRASH CONTROL • CIGAR • SUZI MOON
SNUFF • THE SLACKERS • MADAM • THE DEAD KRAZUKIES • YAWNERS • DRUNKTANK
POINT MORT • FOR I AM • BEYOND THE STYX • HARD MIND • TOPSY TURVY'S • FALLEN LILLIES
PLASTIC AGE • BOOZE BROTHERS • UNDERGROUND THERAPY • MIKE NOEGRAF • TRINT EASTWOOD • HEEKA
THE SOBERS • WILDFLOWER UNION • THAT'S ALL FOLKS • METHOD OF SOUTHERN HARDCORE

◉ CAP DECOUVERTE / TARN / FRANCE ◉



comité
national
de la musique



TARN



Adida



ANTHONY LAMAU



XTREME



ANTHONY LAMAU



www.xtremefest.fr





ANDRÉ FERNANDEZ

IN THE ENGLISH WAY

[L'Enclume]

Qu'il est bon de revenir aux basiques et d'apprécier à sa juste valeur un disque de pop rock simple, extraverti et, par-dessus le marché, terriblement efficace. Un disque qui, une fois lancé dans sa hifi, te semble déjà familier, non par un quelconque plagiat éhonté, mais bel et bien par ses morceaux passe-partout, habilement pensés et efficacement exécutés. In the english way, c'est un peu tout ça à la fois.

Troisième album de l'auteur compositeur interprète André Fernandez, In the english way (chanté en intégralité dans la langue de Shakespeare) puise son inspiration dans les douceurs pop et les mélodies rocks des 60's et 70's. Notre homme, qui a notamment collaboré avec Sanseverino, sait de quoi il parle quand il s'agit de mixer mélodies imparables et lignes de chant savoureuses, abordant pêle-mêle dans ses textes les chanteurs qui chantent en anglais sans rien y comprendre («The yoghourt's way»), les sex-toys («I need love») ou les sentiments amoureux («Rock You», et «Streets of my mind» écrit par Hakan Lindgren, que je salue chaleureusement par le biais de cette chronique). Tout un programme pour une bande-son qui n'aurait pas fait tache dans la trilogie «Ocean» avec Georges Clooney et Brad Pitt. Dans la grande tradition britpop, les guitares s'entremêlent sur fond d'une rythmique béton et d'agréments bien sentis (claviers, flûte, violon, cuivre) et les mélodies vocales sont imparables, touchant dans le mille

à chaque refrain. Du travail d'orfèvre pour rendre différents hommages aux joyaux de sa Majesté.

In the english way, à la cover so british et au contenu divertissant, est un disque sympathique. Charmant même. Attachant aussi. Réussi surtout. Et même s'il n'y a rien de neuf sous le soleil, il sera difficile de rester indifférent à l'écoute des sept plages composant cet album (dont une grosse pièce de 20 minutes psyché à souhait et progressive mais pas trop !). Drôle, émouvant, dansant et un peu loufoque, In the english way, c'est un peu tout ça à la fois. Et beaucoup d'autres choses aussi ! God save André Fernandez.

■ Gui de Champi





TSAR

ACTE 1

[Autoproduction]

Si l'affiche du Hellfest est déjà énorme, il y a plusieurs scènes plus ou moins «off» à Clisson durant ce chaud week-end du mois de juin, la plus musclée est sans conteste la Hellstage. Elle est à l'entrée du festival et propose des concerts de groupes d'un très bon niveau, certains méritant même un retour par la case départ, si jamais tu trouves un trou dans l'énorme running order des scènes principales. Cette année, tu peux y applaudir Balboa To Bilbao, Affect, Cleaver, LocoMuerte, Monde de Merde, The Flying Bricks, Toxxic TV... et Tsar, un groupe «local» qui monte...

Si le mot Tsar fait référence à un empereur slave, c'est Le Baron qui est le personnage principal de cette histoire qui dépasse le simple cadre musical, créés pour former un véritable show, les morceaux font partie d'un tout, non seulement pour cette aventure en plusieurs actes (on a ici l'Acte 1), mais aussi pour la scène où le combo use de tous les artifices pour donner vie à ses idées. C'est donc à écouter, mais aussi à voir. Pour l'heure, je me contente de les écouter et ce premier album me renvoie dans les années 90, époque où les frontières étaient peu définies et où chacun pouvait emprunter le territoire des autres. Selon les pistes, tu croieras Jane's Addiction, Tool, Soundgarden ou Faith No More chez ce Tsar résolument alternatif, autant porté sur la réflexion que l'affirmation de sa personnalité.

Pour faire écho aux dernières discussions avec quelques groupes interviewés, l'album est presque «trop long». En 55 minutes, le groupe envoie «trop» d'informations, dévoilant de nombreuses influences et capacités (rien que vocalement, c'est assez impressionnant), une somme qui forme une identité marquée mais dans laquelle il n'est pas simple d'entrer ou tout simplement de choisir une porte d'entrée. En composant un Acte 1 aussi riche et abouti, Tsar exige de son auditoire un véritable effort pour prendre le groupe et ses compos dans leur globalité, ce qui, à l'époque du zapping et d'une consommation éphémère, est ambitieux, permet de recevoir nos félicitations et attire notre attention jusque la Hellstage le jeudi 15 juin à partir de 16h10...

■ Oli



NADA SURF

MASSY, PLAN B

«OH, QUELLE SURPRISE ! NADA SURF À MASSY DANS QUELQUES SEMAINES ? UNE INFORMATION SUR LA SORTIE D'UN NOUVEL ALBUM M'AURAIT-ELLE ÉCHAPPÉE ? SONT-ILS EN PLEINE TOURNÉE ? JE NE SUIS PAS AU COURANT DE TOUT ÇA, ES-TU SÉRIEUX ?». C'EST À PEU PRÈS LE RESENTI ET LA RÉACTION QUE J'AI EUE LORSQUE MON COLLÈGUE ET AMI PHOTOGRAPHE, JC - QUI CONNAIT MON ENGOUEMENT POUR TOUT CE QUI TOUCHE À CE GROUPE QUI A BERCÉ MES ANNÉES LYCÉE - M'A PROPOSÉ DE L'ACCOMPAGNER À CE SHOW. JE N'AI MÊME PAS RÉFLÉCHI UNE SEULE SECONDE, ET CELA ME PERMETTAIT PAR LA MÊME OCCASION DE DÉCOUVRIR UN TRÈS BEAU LIEU DÉDIÉ À LA MUSIQUE DEPUIS 1994, À SAVOIR PAUL B. UN RÉCIT ÉCRIT SANS RELÂCHE ET À CHAUD, COMME SI VOUS Y ÉTIEZ...

Nada Surf est un peu ma madeleine de Proust. Le trio devenu avec le temps quatuor (Doug Gillard à la guitare puis Louie Lino au clavier) est un compagnon de vie depuis le raz-de-marée du tube «Popular» en 1996. Avec plus ou moins de regains d'intérêt pour tous les albums qui ont suivi *The weight is a gift* (sorti en 2005), il m'arrive encore régulièrement de réécouter de vieux classiques. C'est un peu comme certains fans de Metallica au final, on a toujours de la sympathie pour les artistes qu'on a admiré étant jeunes et on ne se prive pas d'aller les voir en concert dès qu'ils ne passent pas loin. C'est exactement la démarche entreprise pour ce concert de Nada Surf à Massy le 31 mai dernier. Sauf que Massy, c'est l'Essonne, et ce n'est pas tout à fait à côté de chez moi, mais ça se fait en transport en commun puis à patte (1h20 en moyenne, sans compter le retard). Ayant un grand cœur, JC me propose donc de régler ce problème en venant me chercher en voiture à la gare de Bourg-La-Reine afin de gagner du temps.

Arrivés sur place, on récupère les pass/ac-crédés auprès de l'accueil puis, n'ayant pas mangé, on se laisse tenter par des crêpes maisons aux prix abordables (ce qui sera moins le cas pour les bières qui sont grosso modo aux mêmes tarifs qu'à Paris). Le temps de papoter et de déambuler dans les lieux que le quatuor parisien Hoorsees est déjà en train de balancer son indie-pop sur la scène de la grande salle comportant un étage supplémentaire de

gradins. Un très bon point car les spectateurs commencent sérieusement à remplir les lieux en bas. Tandis que JC est déjà au taquet avec son appareil devant la scène, je décide de monter à l'étage et de me trouver une place intéressante pour y suivre le show. Découvert l'année dernière au festival de La Ferme Électrique, le groupe me laisse une image un peu plus positive ce soir. Je ne sais pas si c'est le contexte (festival vs salle, ambiance, fatigue, festivités...) ou si ce sont les dernières dates (dont sept aux États-Unis) qui les ont rendus plus mature dans le jeu, mais le son semble déjà de bien meilleure qualité, ce qui change pas mal la donne. Bien que le style pop de la formation soit ultra calibré et sans grande surprise, on peut néanmoins saluer leur performance pleine de vie et la belle communication qu'ils entretiennent avec le public qui lui rend bien ce soir, et à qui ils ont pu dévoiler en primeur leur séduisant nouveau single «Charming city life». Avant de quitter la scène, les Parisiens n'ont pas manqué de manifester leur reconnaissance et leur chance d'ouvrir pour Nada Surf. Comme on peut les comprendre ! JC retrouvera d'ailleurs les Hoorsees dans la cour intérieure de Paul B, pendant le changement de plateau, pour une photo souvenir comme il les affectionne tant.

La présence de Nada Surf à Massy était pour moi une énigme. La dernière sortie du groupe sur scène remonte au 15 décembre 2022 en Belgique et terminait une petite tournée euro-







péenne débutée à la fin du mois précédent. Leur plus récent disque date de février 2020, soit il y a plus de trois ans... Et puis, j'ai soudainement pensé aux 20 ans de Let go et, dans la foulée, vérifié l'agenda des Américains en me rendant compte qu'ils se rendaient 3 jours plus tard à La Réunion pour un festival, puis pour quelques dates cet été. Probablement une opportunité que la salle ne voulait pas louper, à moins que le quatuor préférerait tout simplement s'échauffer pas très loin de l'aéroport d'Orly avant de partir à La Réunion. En tout cas, les 20 ans de Let go n'ont pas arrêté de me trotter en tête les semaines précédentes tout en espérant avoir une large partie du set consacré à l'un des chefs d'œuvre du groupe.

Les acteurs principaux de la soirée débarquent sur scène, saluent de la tête puis ouvrent le bal avec «Popular» ! J'avoue que je n'étais pas prêt du tout pour ça, c'est plutôt le genre de morceau qui serait plus judicieux de mettre en rappel ou pour finir le spectacle, mais ça a le mérite de mettre tout le monde d'accord, y compris moi-même. Ni une, ni deux, c'est «Telescope» qui suit, un vieux titre issu de Karmic, le premier EP du groupe, une véritable bombe, la température monte progressivement. J'ai perdu 27 ans d'un coup en seulement deux chansons, voire trois car juste après la mémorable et enivrante «Hi-speed soul», c'est «The plan» (du premier album, High/low) qui retentissait dans la salle. Nada Surf est dans une forme magistrale ce soir. Pour calmer un peu



les ardeurs, les Américains décident d'enchaîner la touchante «Friend hospital» (et l'une des meilleures de You know who you are sorti en 2016) et «Killian's red» qui font un bien fou aux âmes sensibles. La machine à danser se met en marche avec «Looking through», un titre qui commence à dater (2012) mais qui fait le job, tout comme la ballade «Come to me» du dernier album, *Never not together*.

Tandis que le public réclame la reprise de l'«Aventurier» d'Indochine, Nada Surf en rigole en prétextant qu'elle est compliquée à refaire et qu'ils n'ont pas eu le temps de la travailler. Notons au passage qu'ils prennent rarement la parole sur scène, si ce n'est pour raconter des petites anecdotes en se réaccordant, comme le jour où la mère de Daniel (le bassiste) s'est vraiment rendu compte qu'il était dans un «vrai» groupe en allant le voir jouer dans le temple du rock underground New-Yorkais aujourd'hui fermé, le CBGB's. Daniel, qui sera aussi chanteur principal ce soir, le temps d'un titre en français : «La pour ça». Le temps tourne vite, et les tubes n'arrêtent pas de pleuvoir comme vache qui pisse («Inside of love», «Happy kid», «Do it again», «Blonde on blonde», «Hyperspace», «See this bones») avec une belle mise en valeur de *Let go* (7 titres). Le rêve absolu pour tout fan qui se respecte. Le set, avant un rappel gourmand, se termine par «Something I should do», morceau du dernier album qui porte des similitudes avec «Popular» au niveau du chant parlé de manière rapide. Une coïncidence ? Le groupe s'absente quelques instants, reprend ses instruments et nous offre

un océan d'amour («So much love», «Always love») avant de nous faire remuer le popotin et nous faire crier «Fuck it» sur un «Blankest year» festif d'anthologie. On pensait ce show inoubliable terminé, mais il manquait la cerise sur le gâteau : Un «Blizzard of '77» collégial complètement débranché avec une guitare acoustique et quatre voix bien aidées par un public totalement conquis. Incroyable !

En fouillant dans mes plus profonds souvenirs, je crois qu'il s'agit là sans conteste du plus beau des concerts de Nada Surf auxquels j'ai pu assister. Tout était là : la set-list (23 morceaux pour pas loin de 2h de spectacle !), le lieu, l'énergie et l'ambiance du public, un groupe en super forme et d'une humilité rare, un son d'enfer.... Merci Nada Surf, merci Paul B, et merci JC pour ta proposition et bien sûr tes photos qui, je n'en doute pas, sauront capter ces instants précieux.

Setlist :

Popular / Telescope / Hi-speed soul / The plan / Friend hospital / Killian's red / Looking through / Come get me / Inside of love / La pour ça / Happy kid / Bad best friend / Do it again / Blonde on blonde / Mathilda / Hyperspace / Looking for you / See these bones / Something I should do /

Rappel : So much love / Always love / Blankest year / Blizzard of '77 (unplugged)

Merci à l'équipe de la salle Paul B à Massy.

■ Ted

Photos : JC Forestier











ALGIER'S

SHOOK

[Matador]

Jusqu'à la sortie de Shook en février dernier, Algiers représentait pour moi ce premier disque éponyme datant de 2015 m'ayant à l'époque interpellé sans que j'aie pourtant d'avis définitif à son sujet. Le quatuor d'Atlanta qui a accueilli Matt Tong, le batteur originel de Bloc Party, à partir de son deuxième album produit par Adrian Utley de Portishead, avait un truc unique à l'époque, un rock orchestral et expressif accompagné d'une voix gospel/soul pleine de grâce et des textes militants se rattachant à l'Histoire (leur nom vient de la ville d'Alger, symbole du combat anti-colonialiste). Deux albums totalement passés inaperçus sur nos radars suivront (The underside of power en 2017 et There is no year en 2020) jusqu'à ce que Beggars France nous présente «Bite back» en septembre 2022, un premier extrait de Shook aux saveurs étonnamment hip-hop comptant la participation des rappeurs Backxwash et Billy Woods, puis, encore plus surprenant le mois suivant avec «Irreversible damage», un deuxième extrait avec Zack De La Rocha de Rage Against The Machine. C'est à ce moment-là qu'on apprend que ce nouvel album de 17 titres est un projet partiellement collaboratif laissant place à une ribambelle d'invités aussi divers qu'inattendus sur un total de dix pages : en plus des trois artistes cités plus haut, Shook a accueilli les interprétations de Big Rube (The Dungeon Family, Society Of Soul), de Mark Cisneros (Deathfix, The Make Up), Samuel T. Herring (Future Islands), Jae Matthews (Boy

Harsher), Latoya Kent (Mourning [A] Blkstar), Nadah El Shazly (Praed Orchestra!), Deforrest Brown Jr. (aka Speaker Music), Patrick Shiroishi, et Lee Bains III (Lee Bains III & The Glory Fires). Un groupement d'artistes aux nuances diverses et qui ont en commun les mêmes idées politiques et sociales, surtout en ce qui concerne le combat contre les injustices et les conséquences désastreuses qu'entraîne en grande partie le régime capitaliste.

Vous signaler que cet album n'est pas un véritable patchwork imprévisible serait donc vous mentir, d'autant plus qu'il fallait sûrement bien ça pour sauver Algiers. En effet, le quatuor a apparemment bien failli se séparer avant la création de son quatrième album. Le COVID a permis aux membres de prendre du recul, de se changer les idées sur d'autres projets (Lee et Ryan avec Dead Meat et Mondo Decay), de se recentrer en toute quiétude sur l'écriture à (et sur) Atlanta, d'où la présence importante d'artistes de cette ville en invités, et de s'ouvrir pour donner toute cette dimension si spéciale à Shook. Et ce n'est pas une mince affaire puisque ce disque d'une durée de près d'une heure (entrecoupé d'interludes diverses comme des spoken words, ou des phases d'ambient) est d'une densité absolue mais globalement bien aéré, et assez varié pour ne pas trouver l'ennui, comme s'il souhaitait combiner ce que l'Amérique nous a donné de mieux en matière de sonorités musicales (rock, post-punk, hip-hop, disco-funk, gospel, industriel/noise, punk, soul, expérimental, spoken word...). Cela étant dit, bien que de très bonne facture, quelques morceaux sortent tout de même du lot : le single «Irreversible damage», avec ses sonorités à la fois tranchantes et orientales sur la fin, exprime une certaine urgence et alerte l'auditeur par ses flows et ses chœurs percutants ; on a également aimé l'expéditive «A good man», très épurée avec un rythme punk chirurgical ; la nostalgie d'«I can't stand it!» nous rappelle la vague Rn'B/trip-hop des 90's ; les respirations jazz sont aussi bienvenues («Green iris») ou encore le morceau final gospel/soul «Momentary» qui rappelle qu'Algiers a des liens profonds avec ce mouvement. Shook est un album plein de maîtrise et de classe, incarnant la lutte et la solidarité, qui sait allier les zones chaudes et froides. À savourer sans modération.

■ Ted



LES LULLIES

MAUVAISE FOI

(Slovenly Recordings)

«A-coudé à la fenêtre, j'écrase mon mégot...». Je défie quiconque d'écouter 2-3 fois le nouvel album des Lullies et de ne pas avoir les premières secondes de «Dernier soir» qui t'obsèdent et ne te sortent plus de la tête. Ce qu'on appelle communément un bon gros TUBE ! Mais commençons par faire plus ample connaissance. Ces quatre garçons dans le mistral (alliance improbable de Gardois et d'Héraultais, comme quoi...) ont mis tout le monde d'accord, tout du moins dans la scène garage/punk/r'n'r, avec leur premier LP en 2018. 10 titres secs et nerveux enregistrés à Toulouse par Lo Spider, à la production très brute mais qui ne rendait pas forcément assez hommage à l'énergie folle déployée en live. Cinq ans et une pandémie plus tard, tout le monde se retrouve cette fois sur le cul avec Mauvaise foi, bousculant tous les codes du genre.

La prod' n'est plus étouffée mais maousse, bénéficiant du luxe quatre étoiles du Château Vergogne et de son châtelain Maxime Smadja (Youth Avoiders, Rixe, Boss). Le tempo a légèrement ralenti mais n'ayez crainte, ça bourre toujours autant et tourne en 45 tours. Mais le fait le plus notable est bien sûr le passage du chant de l'anglais au français. On ne l'avait pas vu venir celui-là, même s'il est vrai qu'ils l'avaient déjà expérimenté auparavant avec «Mourir d'ennui». Ça leur avait plutôt bien réussi d'ailleurs, même s'il était noyé dans un déluge de guitares et ne se démarquait pas tant que ça dans l'album. Là,

d'avantage mis en avant, qu'en est-il à la première écoute, est-ce que cela choque ? Nullement. Je serais de bien «Mauvaise foi» en disant que oui. Cela interpelle certes un peu au début et puis on n'y prête plus attention, ça coule de source, naturellement, et c'est plutôt bon signe. Alors que le pari était assez osé, casse-gueule même, mais à l'image de son imposant bassiste, le groupe reste bien en place, solidement ancré dans ses deux Converse.

Le côté un peu teigneux, sale gosse est toujours présent, on ne se refait pas («oui non je m'en fous, te contredire, c'est mon plaisir») mais ils savent aussi se faire plus sensibles, comme dans «Pas de regrets» avec son solo magnifique. Et c'est là qu'on se rend compte, dès le deuxième morceau, que Les Lullies ne se contentent plus d'aligner les riffs à la one-two-three-four (même s'ils réfutent quelque peu l'influence prédominante des Ramones). Non, ils alignent désormais de vraies chansons, qui même avec «Zéro ambition» (à d'autres !) deviennent de véritables tubes.

Ce virage à 666 degrés a donc été négocié haut la main sur disque, qui devrait à juste titre finir dans des tops de fin d'année (il sera pour sûr dans le mien) et promet à nos animaux sauvages des concerts plus qu'endiablés (ce qu'ils savent faire de mieux), de salle en salle et des tournées de «Station service» en station service. Je les ai vus à Paloma (la SMAC rock de Nîmes) fin mai, je confirme en toute bonne foi.

■ Guillaume Circus

le **FESTIVAL** de **MARNE** présente

la **JIMI**

Vend. 17 et Sam. 18 novembre

#2023



Le rendez-vous des indés
et de l'autoproduction

RÉSERVEZ
VOTRE STAND
15€

SALON CONCERTS CONFÉRENCES

[94]
IVRY-SUR-SEINE
ESPACE
ROBESPIERRE
© MAIRIE D'IVRY

**LABELS, TOURNEURS, COLLECTIFS, GRAPHISTES, MÉDIAS...
INDÉPENDANTS, VENEZ PRÉSENTER VOS PROJETS ET PRODUCTIONS !**

INFOS : JIMIFESTIVALDEMARNE.ORG ✉ JIMI@FESTIVALDEMARNE.ORG

FESTIVAL
de **MARNE**

Région
Île-de-France
IVRY
sur Seine

Centre
National
du Cinéma

LE TANGAM

CP
Cinéma Public

sacem
Société
d'Édition
Musique

**VAL de
MARNE**
Le Département



ATSUKO CHIBA

WATER, IT FEELS LIKE IT'S GROWING

[Mothland]

Atsuko Chiba est un quintet de Montréal qui s'est distingué sur nos radars à l'annonce de la sortie en janvier dernier de *Water, it feels like it's growing*, son troisième album. Si à l'époque les titres «Seeds» et «Link» ont été définis comme des singles et mis en valeur par de chouettes clips, c'est bien l'accrocheur «Shook (I'm often)» qui a servi d'élément déclencheur à notre envie définitive de vous parler de ce groupe hautement passionnant et devenant irrésistible avec le temps. Depuis plus de dix ans, les Québécois développent un sens accru dans la construction d'univers colorés et de sonorités psychédéliques...mais pas que ! Atsuko Chiba aime brouiller les pistes, tisser sa propre toile musicale avec ce qu'il trouve ci et là. Des influences psychés, à coup sûr, on l'évoquait juste avant. Dès l'inaugurale et progressive «Sunbath», on retrouve une voix très Pink Floydienne noyée dans un espace très mystique qui mue progressivement grâce à des harmonies et des mouvements proches d'un post-rock flottant. Des influences krautrock aussi, avec ce «Seeds» modulé et guidé par une voix excessivement mise en avant et qui se développe sur une rythmique imperturbable, jusqu'à ce qu'un synthé prenne le relais et s'accorde au final avec le tout. C'est hypnotique au possible, c'est magique.

Et si les Québécois sont tant attirants, c'est également parce qu'ils aiment sublimer leurs compositions d'arrangements de cordes (violons, violoncelles) et de cuivres (trombone, trompette, saxophone) absolument exquis.

Hormis le prog-rock qui constitue l'un des traits de personnalité du quintet, il y a chez eux cette propension à proposer des morceaux un peu plus bruts et directs, histoire de casser les dynamiques. «Link» et ses envies, disons, post-punk en est un bel exemple, et fait du bien à l'équilibre de cet album. On peut aussi citer «So much for» qui joue un rôle similaire un peu plus tôt, grâce notamment à ses voix expressives et ses cuivres gratifiant ainsi le disque d'un point de force non négligeable. Atsuko Chiba joue avec nos sentiments, cultive à la fois le chaud et le froid, ne souhaite aucunement que les choses restent figées dans le temps, nous bouscule constamment et finalement suggère l'un des voyages sonores et immersifs les plus excitants du moment et à expérimenter au plus vite.

■ Ted



YANN LE BARAILLEC MOTOCULTOR FEST

ALORS QUE LE MOTOCULTOR, FESTIVAL BRETON DE RENOMMÉE DANS L'UNIVERS METAL/ROCK, A RÉCEMMENT BOUCLÉ SON ALLÉCHANTE PROGRAMMATION ET VIENDRA INAUGURER SON NOUVEAU SITE À CARHAIX, DU 17 AU 20 AOÛT, IL ÉTAIT TEMPS DE REPRENDRE DE LEURS NOUVELLES PAR LE BIAIS DE SON FONDATEUR, YANN LE BARAILLEC.

Commençons par le commencement : comment est né le Motocultor Fest et quelles sont les grandes étapes qui vous ont amené à créer l'un des festivals de metal les plus palpitants de France ?

L'histoire débute par un groupe : Motocultor. Fondé en 2006 par une bande d'amis, le groupe commence par faire quelques concerts autour de reprises de hits disco et de génériques populaires, le tout alimenté par une dose de metal, en incluant des reprises de Metallica et Sepultura. J'organisais de plus en plus de concerts en salle, puis après avoir été bénévole sur l'ancien festival de Saint-Nolff, j'ai eu l'envie de créer notre propre festival plein air sur le Pays de Vannes où le groupe serait tête d'affiche, ce qui a été le cas sur les deux premières éditions. En attendant de réussir à convaincre la mairie de Saint-Nolff de nous accueillir sur le site de Kerboulard, nous avons fait nos preuves sur différentes communes du Pays de Vannes, notamment en salle sur la commune de Saint-Avé en 2007 et 2008 devant 200 puis 450 personnes. À partir de 2010, nous avons réalisé sur la commune de Séné la première édition plein air avec près de 4500 entrées. Ensuite, nous avons été sur Theix pour les éditions 2011 et 2012 où le festival a continué de grandir jusqu'à 11 000 entrées. En 2012, nous baptisons les deux scènes que nous appelons la Dave Mustang et la Supositor Stage. En mars 2013, après de nombreuses négociations, la mairie de Saint-Nolff nous permet, à notre grand soulagement, de faire une édition sur leur site de Kerboulard. C'est presque la consécration.

En 2015, il y a un accord oral avec la mairie de Saint-Nolff pour que le festival puisse y rester durablement. Cette année-là, une nouvelle scène sort de terre : la Massey Ferguscène. 60 groupes et plus de 20 000 festivaliers seront présents sur cette édition. Pour son édition 2018, le festival est annoncé sold out et atteindra la barre des 30 000 festivaliers. Behemoth, Alestorm, Ministry, Sepultura, Cannibal Corpse, ou encore Perturbator étaient à l'affiche. En 2019, le Motocultor Festival innove par l'ajout d'une quatrième journée, un jeudi thématique. Elle sera premièrement celtique, réunira un marché médiéval et «Excalibur The Celtic Opera Rock» ainsi qu'Alan

Stivell : 42 000 entrées. Cette édition record fut marqué par le concert atypique et décalé d'Henri Dès & Ze Grands Gamins. Après deux années blanches en 2020 et 2021, l'édition 2022 marque la 13ème édition du Motocultor Festival, et l'ajout d'une nouvelle et quatrième scène : La Bruce Dickinscène. 2022 fut l'année des records. 44 000 festivaliers se sont réunis autour de 105 groupes et d'un jeudi rock qui a notamment fêté le retour des Libertines. En 2023, le festival a déménagé à Carhaix ce qui est un grand challenge pour nous.

Comment se compose l'équipe du Motocultor ? Quel est le rôle joué par chacun ? Combien de salariés toute l'année, combien d'intermittents le temps du festival, de bénévoles pour faire tourner la machine ?

Le noyau se compose d'une équipe restreinte et soudée d'environ 10 personnes dont 3 salariés à temps plein et 3 salariés à temps partiel. En 2022, nous avons eu l'aide précieuse de 850 bénévoles, cette année nous en cherchons 1000, afin qu'ils puissent profiter du festival et bénéficier d'un engagement plus court en terme d'amplitude horaire.

On peut dire ou pas que le Motocultor est un peu le petit frère du Hellfest ? Ou vous n'avez aucun point commun si ce n'est peut-être la zone géographique ouest et le style musical ? Le festival met-il toujours à disposition une partie de ses équipes ?

Nous sommes plus petit, plus récent et proche géographiquement. Nous partageons effectivement la même passion pour le metal et avons quelques bénévoles ainsi qu'un ou deux prestataires en commun. Cependant, nous n'avons pas les mêmes objectifs.

En parlant de zone géographique juste avant, on a appris que le festival déménageait à Carhaix. On pense aux Vieilles Charrues, c'est le même site ? Quelles sont les raisons de ce changement de lieu ? Ce départ était-il inéluctable pour grandir ou survivre ?

Oui, c'est le même site que les Vieilles Charrues. En juin 2022, le festival apprend que la mairie n'autorise plus le festival sur une durée de quatre jours. Pourtant, depuis le COVID, la formule 4 jours est devenue la norme dans les

festivals metal européens et les élus ne justifient pas les raisons de leur choix. C'est un format essentiel qui nous permet d'optimiser de nombreux coûts. À cela s'ajoutent la perte à venir de terrain de parking et l'absence de possibilité d'aménager le site de Kerboulard, alors que nous avons des solutions de financement des travaux. Depuis 2019, nous étions en réflexion sur un possible déménagement du festival et en juillet 2022, nous actons donc le départ de Saint-Nolff après huit éditions. Nous avons su saisir l'opportunité d'aller sur Carhaix. Nous avons de la chance de pouvoir continuer le festival dans de bonnes conditions sur un site qui a été aménagé pour l'accueil toute l'année de grands événements culturels et sportifs. Nous pouvons enfin nous projeter sur le long terme et investir dans du matériel. Nous changeons de lieu mais notre projet ne change pas de nature. Le festival souhaite rester à taille humaine et convivial avec une jauge à 15 000 personnes par jour. Nous restons sur quatre jours et quatre scènes et nous accueillerons l'an prochain 110 groupes dont une majorité de groupes internationaux. Nous continuons à mettre en avant la scène metal régionale amateur et émergente ainsi que les artistes traditionnels bretons. Pour notre taille de festival, les capacités en stationnement sont parfaitement adaptées.

Est-ce qu'on peut dire que le festival ouvre un nouveau chapitre de son existence avec ce nouveau lieu et l'épreuve de la pandémie de COVID peu avant ?

C'est une nouvelle ère qui démarre à Carhaix, en effet ! Nous avons un bon accueil de la part des habitants, et la mairie a tout de suite donné son feu vert quant à notre installation.

Est-ce que le Motocultor se fixe des limites dans sa programmation ?

Notre programmation se base sur des groupes d'envergure nationales et internationales dans les styles rock et metal. Nous allons aussi vers les musiques traditionnelles en lien avec le metal pour garder une cohérence. Depuis 2007, nous proposons un festival éclectique.

Le «gonflement» des cachets dû notamment à la chute de la vente des disques peut-il

mettre en péril un festival comme le vôtre ? Quelle est la part du budget du festival attachée à la programmation ? Est-ce que le festival est en bonne santé financière ?

La part du budget artistique devient de plus en plus important. C'est plus du tiers du budget. Pour continuer, nous avons dû augmenter le prix du billet. Le festival a connu une année difficile en 2022. La reprise post-COVID des concerts a été rude l'an dernier. Pour 2023, nous retrouvons un rythme normal des ventes billetterie.

Les années précédentes, une journée «spéciale» ouvrait le festival, ce qui ne semble pas être le cas cette année, alors que le festival passe à quatre scènes. Une explication particulière à ce sujet ?

Nous n'avons pas trouvé de tête d'affiche pour le jeudi nous permettant de donner une couleur à cette journée d'ouverture. Cependant, la journée est très large dans les styles et nous proposons du rock avec Royal Republic, du hard rock avec les Australiens de Wolfmother. La prog du jeudi cette année fonctionne bien pour les pass 4 jours. La vente des pass 3 jours a quasiment disparue.

As-tu en tête des petits groupes que vous avez programmé il y a longtemps et qui maintenant sont devenus importants dans le monde du metal ?

Behemoth et Kreator, qui pourraient presque être tête d'affiche au Hellfest. Je crois qu'on a été l'un des premiers en France à programmer en festival Carpenter Brut, Jinger, Lord Of The Lost, Bloodywood et Electric Callboy. Ces groupes grandissent très vite. La scène metal continue à se renouveler.

Qu'y a-t-il encore à améliorer selon toi au niveau de toute l'organisation du festival ? Il est souvent évoqué une demande d'amélioration de la partie restauration par exemple...

Pour la restauration, il y a eu de grands changements l'an dernier et les files d'attente ont disparu. On va rester sur la même formule en 2023. Pour cette année, nous allons proposer des casiers (lockers), ce qui permettra à nos festivaliers de mettre en sécurité leurs affaires sensibles. Nos priorités seront aussi



d'améliorer l'éclairage public, la signalétique et le nettoyage de l'ensemble des sanitaires.

Est-ce que tu penses qu'il y a un regain d'intérêt pour la musique rock et metal en France ?

Depuis, le COVID et avec le déménagement à Carhaix, je n'ai pas pris le recul pour réfléchir à cela avec profondeur. La scène metal se renouvelle un peu, mais pas suffisamment. Le public des festivals metal vieillit, selon les statistiques de nombreux sondages publics. Pour son avenir, il faudrait beaucoup plus de nouveaux groupes qui percent.

J'ai évoqué le Hellfest tout à l'heure, est-ce que son existence à apporté du positif ou du négatif au Motocultor ? On pourrait facilement imaginer que les festivaliers qui n'ont pas pu se procurer de pass au Hellfest se dirigent vers le Motocultor...

Le Hellfest n'apporte que du positif pour la scène metal. On entend des gens dire qu'ils ne veulent plus aller au Hellfest mais ils vendent leur place en moins d'une heure. Il n'y a pas de basculement de public vers nous. 2022 et 2023 fait à peine plus de monde que l'édition

2019, alors que la programmation est plus ambitieuse.

Quel est ton agenda annuel, une fois qu'une édition du Motocultor est terminée ? Quand commence le booking des groupes, la recherche de partenaires, la promo, etc... ?

Le booking des groupes commence 16 mois avant les dates d'une édition. La recherche de partenaire se fait dès maintenant pour l'an prochain. Une fois le festival terminé, il y a les bilans à faire et, en même temps, il faut démarrer fort la promo car tous les festivals européens de metal communiquent dès début septembre pour l'été suivant.

Merci à Angéla (NRV Promotion) et Yann (La Tête de l'Artiste), merci à Gui de Champi pour l'aide à la rédaction des questions. Et merci à Yann Le Baraillec d'avoir trouvé le temps de répondre à toutes nos questions.

■ Ted



KAMIZOL-K

EXILE

[Autoproduction]

Trois albums depuis 2018, un sacré paquet de concerts (surtout dans la région lyonnaise), des clips vidéo d'une grande qualité, un hardcore tranchant dans une prod' percutante (signée Convulsound Productions qui travaille avec DeathAwaits, Celeste, Néfastes...), ça vous remplit un CV mais ce n'est pas forcément suffisant pour intégrer l'affiche du HellFest, véritable Himalaya du metal. Peu importe, pour se montrer et pourquoi pas convertir de nouveaux fans avant de rêver de victoire, le combo s'inscrit au tremplin The Voice Of Hell comme près de 300 autres groupes

(dont Headkeyz, 7tone, Tigerleech, Ambre, Big Batch, Monde De Merde, The Long Escape, Loco-Muerte, Affect, Red Mourning... oui, y'a du niveau !). L'important, c'est de participer mais gagner et ouvrir la WarZone le 15 juin, c'est pas mal non plus ! Le groupe se retrouve donc à jouer après Code Orange ou Celeste, en même temps que Coheed and Cambria, juste avant I Prevail ou Today is the Day ! Kamizol-K offrira un début de week-end à 100 à l'heure pour les festivaliers qui vont pouvoir mouliner, mosher et circle piter !

Oui, car le troisième chapitre des aventures du personnage créé par les Lyonnais est d'une efficacité musicale redoutable. Au-delà du sang versé et de la fuite nécessaire racontée par Exile, c'est bien des grands coups de tatane qu'on se prend tout au long de l'opus. Des riffs qui nous tombent dessus, des rythmiques bien bourrines et un double chant masculin/féminin qui ne nous laisse pas de répit. Pas très loin d'un Walls Of Jericho (désolé pour mon manque de références mais celle-là semble s'imposer), Kamizol-K reprend les codes d'un style où l'énergie dépensée fait figure de maître étalon. Si tu suis la musique, tu vas suer. Un peu de growl, des chœurs, de la hargne, des petits breaks, des enchaînements qui font mal, un dynamisme de fou, des parties haletantes, cet album et ce groupe ont largement mérité de prendre part au plus grand rassemblement mondial de musique métallique, quel que soit le chemin pris pour y arriver ! Bon fest !

■ Oli



MOTOCULTOR

FESTIVAL



WARDRUNA · BULLET FOR MY VALENTINE
EPICA · ALESTORM · AVATAR

BIOHAZARD ORIGINAL LINE-UP · DEICIDE LEGION SET · HATEBREED

ROYAL REPUBLIC · SODOM · WATAIN · WOLFMOTHER

ABBATH · AMENRA · BELL WITCH · CARCASS · CARPENTER BRUT · CONVERGE

CORONER · DIETH · DYING FETUS · ELDER · EYEHATEGOD · HAKEN

HEALTH · IC3PEAK · INSOMNIUM · KADAVAR · KATATONIA · LITTLE BIG

LONG DISTANCE CALLING · LUDWIG VON 88 · MARDUK

NAPALM DEATH · RISE OF THE NORTHSTAR · RUSSIAN CIRCLES

SCARLXRD · SOEN · STEVE 'N' SEAGULLS · TERROR · THE EXPLOITED

THE TOY DOLLS · UGLY KID JOE · VIOLENCE · ZEAL & ARDOR

1914 · A.A. WILLIAMS · AKIAVEL · ANGELUS APATRIDA · ARCHSPIRE · ARKA'N ASRAFOKOR

BIRDS IN ROW · BLEED FROM WITHIN · BOISSON DIVINE · BRIEG GUERVENO · BRUTUS

BURNING WITCHES · BRUTAL SPHINCTER · CARTHAGODS · CAVE IN · CHURCH OF MISERY

COILGUNS · CRISIX · CROWBAR · DELIVERANCE · DELUGE · DER WEG EINER FREIHEIT

DOG EAT DOG · ESTHESIS · FUOCO FATUO · GAEREA · GAMA BOMB · GATECREEPER

GGGOLDDD · GOROD · GRADE 2 · HALLAS · HANABIE · HEART ATTACK · HRAFNGRIMR

HUMANITY'S LAST BREATH · HYPNOSE · KABBALAH · KOMODOR · LANDMVRKS

LILI REFRAIN · LOST IN KIEV · LUC ARBOGAST · MESSA · MONDO GENERATOR · NOSTROMO

NOT SCIENTISTS · OI BOYS · ORPHEUM BLACK · PENITENCE ONIRIQUE · PLEASING

POGO · PSYCHONAUT · RECTAL SMEGMA · SHADOW OF INTENT · SORTILÈGE

STICK TO YOUR GUNS · SYLVAIN · THE PSYCHOTIC MONKS · T.T.T (TRIBUTE TO THRASH)

UHA! · WARBRINGER · WASHINGTON DEAD CATS · WORST DOUBT

MOTOCULTOR-FESTIVAL.COM



ICELAND

ICELAND

[Autoproduction]

Seasons in the abyss et Rust in peace en 1990, Metallica en 1991, Vulgar display of power en 1992, le début des années 90' est marqué par un metal qui dépasse largement les frontières des cercles des initiés. En France, Loudblast s'impose comme un leader incontesté (Sublime dementia sort en 1993) mais d'autres groupes font leur trou comme Iceland qui sort un album éponyme remarqué. Le disque est vite épuisé mais n'est pas réédité, ce qui en fait aujourd'hui une rareté (tu ne le trouves pas en dessous de 200 euros et deux versions «non officielles» ont vu le jour). En juin 2021, les deux guitaristes et le bassiste du groupe se retrouvent et décident de réenregistrer l'album ! Nouvelle pochette, nouvelle tracklist (deux morceaux disparaissent) et nouveau batteur pour les prises (Dirk passé par Scarve, ArtSonic, Lyzanxia, Soilwork, One-Way Mirror, Eths ou Megadeth mais aussi Franky de Dagoba et Aurélien de Mörgl et qui a joué avec Ron Thal).

S'il ne te semble pas incongru d'écouter les albums cités en début d'article, aujourd'hui comme demain, alors tu peux faire le bond dans le temps que te propose Iceland même si tu n'étais pas né en 1995 ou que tu les avais ratés à l'époque (c'est mon cas mais j'étais plus pris par les vagues grunge, pop-punk et neo-metal que par le thrash ou le heavy). La grosse prod (signée HK) donne une nouvelle jeunesse à des morceaux qui étaient déjà sacrément musclés à



l'époque. Entre speed et groove, ça envoie et s'il fallait comparer les Parisiens à des Américains, on ne pourrait éviter de citer Metallica (celui des années 80) : chant hargneux, grosses frappes, riffs tranchants et solos lumineux, on peut en effet trouver quelques similitudes dans l'approche de la musique.

Parmi les huit titres, j'ai un petit faible pour «Slamming boys» et ses mesures hachées qui lui donnent un côté Pantera et pour «Traces of dreams», plus posé et dans la retenue, construit de manière assez différente des autres qui ont nettement plus tendance à «bourrer» comme on disait dans les années 90...

■ Oli



SATHÖNAY

ADDIO AL PASSATO

[Carton Records / SK Records]

À l'origine projet solo du musicien et activiste lyonnais Nico Poisson (fondateur du label SK Records ayant joué pour Ned, Total Eclipse ou encore The Rubik's), Sathönay s'est peu à peu agrandi en accueillant notamment en son sein un artiste que l'on connaît bien dans notre tanière, à savoir François Virot (Clara Clara, Réveille, La Féline) qui prend ici le poste de batteur dans cette formation qui a fait paraître son troisième album - maintes fois repoussé - en novembre 2022 : *Addio al passato*. Enregistré à quatre, avec Léo-nore Grollemund au violoncelle et Franck Testut à la basse, dans une maison située dans le Vercors, ce nouveau disque livre toute sa magie au fur et à mesure que les écoutes de ses six titres défilent et s'imprègnent dans notre encéphale comme de l'eau dans une éponge.

Sathönay est une entité un peu particulière dans le paysage indé français puisque sa musique est portée par les errances d'un saz (un luth turc bien connu pour être également utilisé par Altin Gün) qui la revêt logiquement de sonorités orientales. Cela nous rappelle certaines ambiances des quartiers d'Istanbul, et pourtant, le style de la formation lyonnaise n'a pas grand-chose à voir avec la musique anatolienne. Ici, on baigne plutôt dans un mélange de rock vagabond qui puise autant dans la musique des années 70, dont le rock psychédélique et le krautrock, que dans l'audace d'une pop progressive sans barrière teintée de folklore. Par moments repré-

sentatives d'une transe au charme capiteux («Long long walks»), les compositions d'*Addio al passato* peuvent se révéler être également plus directes, comme des petits virages pas trop brutaux sur la trajectoire de notre voyage en immersion («Find another use for it», «Le tour du jardin»). C'est souvent dans ces cas-là qu'on perçoit mieux la qualité et la force des chants de Nico et François.

Enregistré par Guillaume Toullec et Matthieu Gaud grâce à leur studio mobile (le «Schwifty audio») entre les deux confinements de 2020, puis mixé par Stéphane Laporte (Centenaire, Karaocake), cet album bénéficie d'un son à la hauteur de la qualité émérite de ses chansons. Il retranscrit magnifiquement bien le travail important des cordes (saz, guitare, violoncelle) qui reste, selon moi, la quintessence de Sathönay. Sans volonté de figurer dans la grandiloquence ou de jouer au bord du précipice, les lyonnais, avec de l'ambition et d'audacieuses idées, garde le cap de bout en bout pour nous emmener loin, très très loin même. Chapeau bas !

■ Ted



ULRIKA SPACEK

COMPACT TRAUMA

[Tough Love Records]

Vierge de toute écoute avant de découvrir Compact trauma, je dois dire que la musique d'Ulrika Spacek m'a quelque peu bouleversé. Formé en 2014 par des ex-membres de Tripwires, ce quintet de rock (indie/psyché/post) originaire de Reading, mais localisé à Londres depuis ses débuts, a sorti un troisième album en mars dernier sur le très bon label anglais Tough Love Records (Toy, Index For Working Musik, Current Affairs). Ce nouveau disque, dont le titre est pour le coup significatif, a une saveur particulière car il marque une forme de rupture avec ses deux prédécesseurs.

En effet, il semble opportun de rappeler les faits : les Anglais, épuisés par le rythme soutenu de l'élaboration de leurs deux premiers albums sortis à un an d'intervalle (2016 et 2017, suivi d'un EP en 2018), mais surtout de leur tournée précédente, ont songé à tout arrêter et jeter à la poubelle la moitié des nouveaux morceaux de ce nouvel album, déjà plus ou moins aboutis. Alors hantée par ses peurs, le confinement permet à la bande de reprendre force et foi pour terminer leur troisième LP. Toutefois, dans le même temps, on leur apprend qu'ils doivent quitter leur local de répétition et studio d'enregistrement situé dans une ancienne galerie d'art nommée KEN à Homerton, dans laquelle ils résident. Le pouvoir de la gentrification londonienne les envoie dans le borough londonien de Hackney. Le changement est brutal pour Ulrika Spacek, il faut

par conséquent repenser notamment la logistique mais c'est bien dans ce nouveau studio qu'ils finaliseront leur superbe Compact trauma, cinq ans après Modern english decoration.

Il est évident que ces expériences mouvementées, qui ont jalonné toutes ces années, se sont répercutées dans l'esprit de cet album (et sur sa date de sortie), particulièrement dans les textes d'Edwards («Lounge angst» traite du confinement). Mais le groupe a survécu, fort heureusement, et bizarrement ou pas, c'est de la lumière qui jaillit de ces dix compositions, on y perçoit même de l'optimisme dans cette œuvre extatique. C'est par exemple le cas de l'un des titres qui me séduit le plus, «It will come sometime», qui bien que marqué par des secousses saccadées, dévoile de vrais moments salvateurs. Ulrika Spacek prend le temps d'expérimenter l'espace avec des mélodies toujours finement dosées et des structures aux humeurs parfois changeantes mais toujours cohérentes, comme l'introductive «The sheer drop». Un vrai régal, surtout que la voix fébrile et caressante de Rhys a des similitudes avec une autre que j'affectionne énormément, celle de Michael Tighe (The A.M., Jeff Buckley, Elysian Fields, Liam Gallagher). Quand tout tire dans le bon sens, comment résister ?

Ce trauma compact nous offre aussi de soyeuses ballades surprenantes (façon bossa avec «Lounge angst» ou plutôt soul pour «No design»), de l'ambient («Through France with snow»), et des morceaux totalement inattendus tels que l'épique «Stuck at the door» de plus de 10 minutes dans laquelle le quintet ne paraît plus contrôler son propre morceau, comme s'il était désorienté par une parole prophétique. On n'est pas loin du même résultat avec la cosmique «If the wheels are coming off, the wheels are coming off» et sa phase répétitive nous plongeant en hypnose profonde. Cet album complexe et méticuleux est totalement bluffant de classe et n'a probablement pas fini de dévoiler tous ses secrets. Finalement, aucun des titres ne prend le dessus tant il est unifié et savamment bien calculé. Comme quoi, l'aventure d'Ulrika Spacek nous apprend que non seulement il ne faut jamais perdre espoir quand tout va mal, mais également que le temps favorise la réparation, la prise de recul et permet, dans ce cas, de livrer une œuvre musicale profonde, intelligente et riche qui restera sans aucun doute comme l'une des plus belles de l'année 2023.

■ Ted



MARS RED SKY & QUEEN OF THE MEADOW

[Mrs Red Sound / Vicious Circle]

Si Helen Ferguson prend beaucoup de lumière dans *Queen Of The Meadow*, elle n'est pas la seule à écrire et arranger les folk songs puisque Julien Pras (chanteur et guitariste de Mars Red Sky) l'accompagne depuis maintenant plusieurs années dans ce projet. Et pourquoi pas marier les deux ? La rugosité du trio stoner, allié à une voix féminine cristalline, ça peut provoquer des frissons, non ? Oui ! Les deux entités ont donc fusionné le temps de deux titres, diffusés sur les plates-formes et édités sur un vinyle 12 pouces (33 tours) pour profiter au maximum de l'artwork (et parce que les 10 pouces sont devenus plutôt rares). Cette porte ouverte sur l'espace (qui n'est pas sans me rappeler le monolithe de 2001, l'odyssée de l'espace) nous offre beaucoup de liberté mais également un atlas de l'Enfer. Décollage immédiat.

Introduction délicate pour «Maps of inferno», la batterie amène un peu de stress, s'efface, la guitare prend le relais puis tout le monde embraye de concert pour donner corps au riff principal du morceau phare de cet EP. Des notes électriques distordues se détachent, on semble être sur Mars, puis après près de deux minutes, le chant d'Helen vient briser cette sensation, une mélodie qui te prend aux tripes en quelques secondes, un chant éclairé, c'est tout simplement magique. Tout un univers se construit devant

nos oreilles, un champ des possibles infini où nos émotions sont mises à rude épreuve. La rythmique a beau poursuivre l'histoire presque seule pendant un temps, on reste comme hypnotisé, excité par le retour de l'ensorceleuse... La guitare vient sourdement se débattre, mais rien ne peut empêcher le retour de cette douce harmonie à laquelle on est déjà complètement accro. La fuzz nous ramène quelque peu sur Terre en lançant «Out at large», la mélodie est moins puissante mais le petit côté Pink Floyd me ravit même si j'attendais la voix de Julien et donc un double chant qui aurait pu faire des étincelles. Pour compléter l'EP, la collaboration a accouché d'un «Maps of inferno (Shortcut)» qui reprend le premier titre en l'amputant de sa partie centrale plus aérienne, les mélodies vocales sont plus présentes, mais difficile de préférer cette version raccourcie à l'originelle. Celle-là même qui bénéficie d'un clip superbe (réalisation, scénario, photos...) qui t'oblige donc d'y consacrer au moins 7 minutes de ta vie. Et certainement d'autres ensuite pour en profiter encore et encore.

■ Oli



MARS RED SKY

JULIEN PARTICIPANT À LA FOIS À MARS RED SKY ET À QUEEN OF THE MEADOW, IL ÉTAIT ÉVIDENT QUE C'ÉTAIT À LUI DE FAIRE DES CHOIX IMPOSSIBLES POUR ÉVOQUER LA SORTIE DE L'EP MARIANT LES DEUX GROUPES. AU RETOUR D'UNE TOURNÉE EN ANGLETERRE ET AVANT DE REPARTIR POUR LA POLOGNE ET L'ESPAGNE, ON A DONC PROFITÉ DE QUELQUES INSTANTS POUR ÉVOQUER LA CROISÉE DES UNIVERS.

Queen of the Meadow ou Mars Red Sky ?

Les deux, mais rarement en même temps ! Queen of the Meadow est avant tout le projet d'Helen Ferguson que j'accompagne sur scène et en studio. Ce dernier EP a été l'occasion d'écrire et composer collectivement avec Helen et de l'entendre chanter dans un contexte différent. On a tous beaucoup apprécié l'expérience, j'espère qu'on aura l'occasion d'amener à terme d'autres morceaux qu'on avait commencé à élaborer ensemble.

En duo ou en trio ?

Tout dépend, on parle de quoi au juste ?

Split ou collab ?

Concernant le EP, il s'agit d'une collaboration, les deux morceaux du EP étant des titres spécialement composés et écrits ensemble.

Version longue ou version «Shortcut» ?

Je préfère la version longue. Nous l'avions d'ailleurs joué à La Maroquinerie dans une version un peu modifiée, avec la partie instrumentale du milieu légèrement raccourcie pour ne pas déborder le temps de set qui nous était imparti. Ouf, qu'elle est lourde cette phrase.

Fuzz ou folk ?

Folk ?

666 ou 999 ?

1,618

Mrs Red Sound ou Vicious Circle Records ?

Les deux, l'union fait la force.

22 ou 28 avril ?

Je pencherais plutôt vers le 28 avril pour la présence de ma chère et tendre sur scène et à la ville, mais ça manquait cruellement de menhirs, runes et autres puissances telluriques présentes au Beltan.

Ecstatic Vision ou Red Sun Atacama ?

Les derniers produisent probablement les premiers.

La Maroquinerie ou Petit Bain ?

Petite préférence pour La Maroquinerie, qui tangué moins...

Non, les deux salles sont très chouettes !

Desert rock ou stoner rock ?

Doner Rock

Youtube ou Spotify ?

Walkman Sony avec autoreverse !

Seb Antoine ou Colin Manierka ?

Colin d'Alaska (le groupe).

«Seb Antoine est le meilleur réalisateur du monde d'après moi» (Elon Musk)

Jouer de la musique ou jouer la comédie ?

Jouer la comédie humaine en musique.

«Blue sky mine» ou «Goodbye blue sky» ?

«Goodbye Yellow Brick Sky»

Queen Of The Stone Age ou Queen ?

Freddie, Mère Curry.

Live ou studio ?

Studio puis live. Mais sans Ableton, jamais.

US Tour ou European Tour ?

US & THEM tour.

Retraite à 64 ans ou jamais de retraite ?

Casserolade ad lib.

Merci à Julien et merci à Floriane de Shake Promo.

■ Oli

Photo : Jessica Calvo et Fluor99

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Très sincèrement, désolé mon cher Gui de Champi, je suis vraiment irrécupérable. Tu me dis que tu attends le HuGui(Gui) pour te remettre à flots et te lancer dans tes papiers pour le mag' suivant et je t'envoie mon tuyau dix jours avant la deadline... Je t'assure pourtant que j'étais plein de bonne foi et de bonne volonté, que j'y croyais quand, il y a un mois, je t'écrivais : «Je t'envoie ça ce weekend car sinon, après, mon emploi du temps, c'est n'imp' !». Bon, il y a au moins une partie de la phrase qui était vraie. EVG d'un pote (en mode quarantenaires, verveine à 2h après un p'tit rhum Zapaca 23 ans d'âge et un karaoké où j'ai chanté du Supergrass : «We are young, we run green...»), présentation de ma copine à mes parents, séjour scolaire surf avec une classe de 5ème, Fédéral volley FSGT (on a gagné la demi-finale et couché tout le monde sur le dancefloor samedi soir sans passer la serpillère, on faisait bien moins les malins dimanche midi sur le terrain), championnat de France UNSS collège de ping... je passe mon mois de mai dans les trains et cars entre

Bordeaux, le Cap Ferret, Montpellier, Hourtin, Cluses, Paris et Auch. J'ai même pas pris mon pass Navigo mensuel et été contraint de rater la manif du 1er mai, c'est dire ! Shame on me ! Bref, un agenda de ministre comme tu peux le constater mais sans la paie, les casserolades et les boniments. Tu as suivi l'affaire Schiappa, le fonds Marianne créé après l'assassinat de Samuel Paty, dont la plus grande subvention (355 000) a été allouée à une asso qui a pondu une note de sept phrases et dont les membres, non contents de se verser un salaire conséquent, ont tagué des mosquées ? Tiens, en parlant de salaire, mon ministre de tutelle se gargarise de notre prochaine revalorisation. Super, on va en effet toucher une prime d'environ 100 (après un gel de l'indice depuis quasi vingt ans), qui ne va même pas compenser l'inflation mais le reste, c'est gagner plus en travaillant plus. Euh, c'est pas ça une augmentation, Pap ! Plus de mensonges ! No more lies ! Et je ne parle même pas de Darmanin, question mensonges... En même temps, ça fonctionne, y en a qui croient que les médias sont de





gauche et que les zextrêmes, c'est pareil. Oui, l'extrême gauche casse des abris bus, brûle des poubelles et l'extrême droite incendie la voiture et le domicile d'un maire (présent avec sa femme) à Saint-Brévin, parade dans Paris gentiment encadrée par la police (qui sont les FDP et qui défile ?)... C'est vrai que c'est pareil. Nous sachons.

No More Lies, disais-je, et il se trouve que c'est le groupe dont on va causer. Quelle habile transition, héhé ! J'ai failli te le proposer la dernière fois mais j'avais finalement opté pour Mixtapes. Content que tu aies apprécié à sa juste valeur leur pop-punk sucrée, qui ressemble certes à 200 autres groupes mais qui a quand même un je-ne-sais-quoi de sympathique en plus. Ça me permettait de remettre une couche sur The Fest (après le tuyau Campaign), où je retourne cette année avec mon camarade Christophe. On a l'hôtel à Gainesville, les billets d'avion pour Miami et le pass, sold out en trois jours ! «It will feel like summer in october, again» (paroles de Dillinger Four, un des 350 groupes à l'affiche avec... Samiam, ahaha) !

No More Lies aurait donc bien eu sa place comme tuyau dans le mag' précédent, qui suivait le «spécial 25 ans», avec Not Scientists en couv'. Pourquoi je dis ça ? Parce qu'en bon fan attic que tu es de la bande à Bazile (et Ed, et Julien, et Fred), je pense que tu sais que leurs deux derniers LPs ont été enregistrés au studio Ultramarinos Costa Brava par Santi

Garcia, mais il faut croire que tu n'as pas poussé tes recherches scientifiques plus que ça. Grossière erreur mon ami, car si Santi est un excellent ingé/son, c'est aussi un talentueux guitariste/chanteur dans son groupe... No More Lies ! Et ouais mec ! Power trio formé au milieu des années 90, je ne les ai découverts que plus tard, vers 2005, je ne sais plus exactement comment pour être honnête. Peut-être un papier dans Rocksound/Punk Rawk, un titre sur un sampler, une mention dans le fanzine Kérosène... Le souvenir le plus précis que j'ai, c'est d'avoir téléchargé le clip de «Sinking TV» sur eMule. Commence par ce titre, tu devrais t'emballer (comme tu sais si bien le faire) direct. Ça démarre par une rythmique hyper entraînante avec cette ligne de basse puissante, puis arrivent les riffs tranchants de guitare. Un peu comme du Jawbox (oh, tiens, un groupe avec en son sein un ingé/son célèbre, J. Robbins pour les non-initiés) mais en plus punk, plus r'n'r. Tout l'album, au titre imprononçable (les coordonnées GPS de leur ville Sant Feliu de Guixols) est cool, celui d'avant aussi][(2001), même si encore très post-hardcore. En revanche, j'ai pas accroché aux premiers. J'étais ravi de tomber sur le LP Seeds of enthusiasm (1998) dans la distro de Julien Echo Canyon Rds à un concert de Contractions (très bon band !) à la Mécanique Ondulatoire, mais j'ai vite déchanté quand je l'ai écouté. Ça n'avait rien à voir avec mon No More Lies. Moins bien produit, je ne reconnaisais pas la voix de Santi, c'était plus torturé... J'ai même cru un instant que ce n'était pas le même groupe mais il y avait pourtant le sceau du label BCore, à qui on doit entre autres Aina, The Unfinished Sympathy, Tokyo Sex Destruction, GAS Drummers... T'avais suivi à l'époque ce label espagnol ? Jawbox, J Robbins et plus généralement cette scène post-hardcore de Washington DC (avec aussi Fugazi) ont bien inspiré nos gars qui n'aiment pas les mensonges. Pour l'anecdote (et le tuyau), Santi est aussi à l'origine, ou tout du moins membre très actif, du Sant Feliu Fest, qui proposait des affiches de ouf fin 90's/début 2000. Je ne m'y suis rendu qu'une seule fois, à l'été 2013, motivé par Seaweed, Randy (les Suédois ont fait un concert tout pourri à cause de leur guitariste/chanteur tout bourré), Kepone, Office Of

Future Plans (groupe éphémère de J Robbins) et Daria ! J'étais d'ailleurs assez halluciné de voir ces derniers repris par J Robbins dans son set solo acoustique. Normal que, quelques années après, il se soit chargé de la production de l'excellent album Impossible colors des Angevins (il y a même eu une tournée commune où ils lui servaient de backing band). Bon, je digresse un peu trop là. Ça m'a (nous a) parfois été reproché. Des gens se perdent avec tous ces name dropping à gogo, quand d'autres (coucou Yan Cafzic !) lisent scrupuleusement, avec feuille et stylo à côté pour noter les noms de groupes qu'ils ne connaissent pas pour fouiner, écouter, s'enthousiasmer ou non. Pour moi, l'intérêt de cette rubrique, de nos échanges, il est là. Perso, c'est comme ça que je procède également et que j'ai découvert un paquet de groupes.

Sans être un tuyau en or massif, No More Lies va te permettre, j'espère, de réparer un oubli dans ta culture musicale. Et je ne t'ai pas sorti un truc trop obscur, y a des disques trouvables pas trop difficilement et pas trop chers en CDs. Le groupe n'est plus vraiment actif (voire pas du tout) mais s'est tout de même fendu d'un album en 2014, In the shade of expectation, qui est leur meilleur à mes yeux (et mes oreilles). Encore mieux produit, plus mélodique et plus affiné en termes de songwriting. Il n'y a pas une chanson qui dépasse les 3 minutes, ça file tout droit, c'est efficace au possible («The urgency has gone», «Daily smile commitment» ma préférée), plus sombre («Wrong stage bad scenario»), en conservant malgré tout cette DC touch, avec juste ce qu'il faut de déstructuration («Spiral desidia», «Friends neighbours»). «Je ne suis pas un menteur et pourtant je me contredis tout le temps» chantent mes pi\$tol'Hérault préférés. Et toi alors, t'en penses quoi de ces Espagnols qui racontent pas des salades ?

Salut mon Très Cher Guillaume Circus. Oui, Très Cher. Et c'est mérité. Vraiment. Même si nous avons des goûts et des sensibilités différentes sur divers sujets, tu es un sacré compagnon de route fanzinesque et tu es donc tout pardonné pour le retard de ce nouveau chapitre de ce HuGui(Gui) les bons tuyaux. D'autant

que pour être tout à fait franc, j'ai moi-même été accaparé ces derniers temps par d'autres activités (sans parler de la vie de famille) : projets citoyens au sein de ma belle commune qu'est Villers-lès-Nancy (qui accueille actuellement une belle expo sur l'artiste Ben), réunions multiples au sein du Conseil de Gestion de la SAS CLAIRVOLT (chouette projet collectif citoyen de production et de partage d'électricité via des installations de panneaux photovoltaïques) et... le Racing Club de Lens. Tu connais ma passion pour ce club, mon club (ou plutôt notre club, car Oli est aussi passionné), mais cette fin de saison dépasse toutes mes espérances avec cette superbe deuxième place. Impossible de choper des tickets pour voir les matchs à Bollaert : j'en suis donc réduit à supporter mon club devant les écrans et de faire des déplacements dans la région Grand Est. Deux problèmes cependant : seulement trois clubs en Ligue 1 dans la région (Reims, Troyes et Strasbourg). Et sur les deux virées de l'année réalisées avec Victoria, un match nul à chaque fois. Je suis tiraillé entre le fait de partager une de mes vibrantes passions avec ma descendance, et le sentiment amer qu'elle porte malheur au Racing. Et là, tu vas te dire : «Mais c'est peut-être toi qui portes la poisse». Oui, mais non. Non. NON. NOOOOOOON ! Bref, ces derniers temps, j'ai passé plus de temps à lire l'Equipe et écouter des podcasts de foot qu'à décortiquer Rock Hard Magazine et écouter des disques. Bon, j'ai quand même dévoré les fanzines de Jean-Louis Good Friend consacrés à Drive Blind et aux Uncommonmenfrommars. Mais même avec Jean-Louis, on s'est chauffés sur le foot. Il m'a charrié toute l'année avec l'OM, et j'en ai profité pour me venger et lui envoyer quelques bonnes vanes bien senties sur nos clubs de cœur. Oui, je suis taquin. Mais comme la musique prend toujours le pas sur le foot (la preuve : j'ai accompagné les Burning Heads à Sélestat le jour de Marseille/Lens - victoire de Lens, je me suis enthousiasmé devant Not Scientists le jour de Lens/Monaco - victoire de Lens, et j'ai profité d'un des premiers concerts de Rimel pendant PSG/Lens - défaite cruelle de Lens), je me fais un plaisir de me reconcentrer sur mes nombreux disques à chroniquer pour le zine aux grandes oreilles, et sur notre chère rubrique.

Et quoi de mieux pour me remettre dans le bain que l'écoute du génial 41°46,5N-3°1,9'E de No More Lies chaudement conseillé par tes soins ? Franchement, de tous tes bons conseils depuis le début de notre «aventure», celui-là est clairement mon préféré. Car il symbolise tout ce que j'aime dans le power punk rock. Batterie dynamique, lignes de basse excitantes, guitares rafraichissantes et chant imparable. Des refrains inoubliables, des riffs jouissifs, des morceaux excellents et un son dantesque. On a l'impression que les man ont branché les instruments, qu'un des gars a lancé un «Un dos tres quatro» et que le band a empilé les tubes en enregistrant live le disque. Du putain de grand art. C'est pas compliqué, j'écoute le disque en boucle depuis quelques jours. Et même si ma plage préférée est l'unique instrumental du disque «Fuck up by the wind» (tout un programme !) ça fait longtemps que le chant d'un disque ne m'a pas autant passionné. Je n'ai rien à redire de plus. Ouais, c'est vrai, ça fait court. Mais c'est tellement bien que ça se passe presque de commentaires. C'est frais, c'est bien branlé, c'est parfois alambiqué mais ça coche toutes les cases des groupes high energy qui défoncent ! J'ai jeté une oreille sur les autres disques du groupe et notamment l'excellent In the shade of expectation (gavé de tubes) mais j'ai une nette préférence pour 41°46,5N-3°1,9'E qui est une superbe pépite. Encore un groupe dont je suis passé à côté dans les grandes largeurs. Au point qu'après la sortie du deuxième album de Not Scientists, je suis allé écouter quelques prod de Santi (et notamment le dernier Lion's Law et les géniaux CRIM, groupe catalan de rock 'n' oi! avec un gratteux qui déboîte et à qui j'ai décerné le surnom de Slash de la Oi!) sans avoir creusé sur le passé (et peut être même le présent) de zikos de Santi. Et je n'hésiterai pas à évoquer la question avec Ed Scientist et Tomoï Burning qui n'ont jamais évoqué la question avec moi. Mais je ne leur en veux pas, naturellement. Concernant le label BCore, j'ai quelques skeuds en ma possession mais je n'ai jamais suivi la progression du label. Peut-être que l'Espagne, c'est trop chaud pour moi. En tout cas, j'ai plus de skeuds du label allemand Nuclear Blast bien plus proche de chez moi, ah ah !! Mais concernant BCore, c'est



encore une lacune, certainement. Je vais me rattraper, avec pour conséquence le fait de me dessaisir de quelques biftons (ou plutôt quelques virements Paypal). On verra bien. En tout cas, merci pour ce superbe tuyau que je ne manquerai pas de bichonner !!!

Santi est donc musicien et producteur. Tout comme Davey Warsop. Si tu as bonne mémoire, ce nom ne t'est pas inconnu car je t'ai déjà évoqué son curriculum vitae dans la première saison de Hu(Gui)Gui à propos de Lovebreackers (qui a tourné l'an passé en Europe avec Social Distortion et qui a bien plu en live à mon pote Nico Muscu). Mais je vais quand même en remettre une couche aujourd'hui, car j'adore ses (anciens et actuels) bands dont Beat Union (pop britannique deluxe), Suedehead (groupe soul rock pop à la Joe Jackson et dont le recueil d'EPs tourne dans chacun de mes DJ sets de la convention du disque d'Épinal) et surtout Sharp Shock que Tomoï (encore lui !) m'a fait découvrir en 2018 et que ta copine Teresa East Side Burger a fait jouer à Paris lors de leur unique concert français, en support de la tournée européenne de H2O. Tournée qui a été l'occasion de la publication d'un split 45 tours dans lequel Sharp Shock reprend avec une grande classe «Silly girl» des Descendents (titre que tu peux choper en téléchargement légal sur le site du groupe). Car oui, Davey, en plus d'aimer Bad Religion (comme il a pu le confirmer à nos lecteurs dans le #47 du W-Fenec) aime beaucoup la paire Descendents/



ALL. Le clip de la cover de «Silly girl», dispo sur la toile, le voit d'ailleurs se faire tatouer le logo des groupes par Dan Smith, tatoueur réputé et... bassiste de Sharp Shock ! Il en est tellement fan qu'il a monté un groupe rendant hommage (ou pompant allégrement, au choix), la bande de Milo Aukerman. Ce groupe s'appelle **Not** (tiens tiens !) et c'est mon tuyau. Un tuyau complètement dans l'actu car le quatuor vient de sortir son premier album, édité à trop peu d'exemplaires et dont le deuxième pressage vient d'être réalisé pour une livraison cet été. Bien évidemment indisponible en Europe, il est (re)commandable aux États-Unis chez Wiretap Records (également label de... Lovebreackers !) moyennant des frais de port exorbitants. Je suis à deux doigts de craquer, mais je pense que je vais plutôt demander à un copain qui va au Fest de Gainesville l'automne prochain de me choper un skeud sur place. Et ce copain, c'est toi. Car si tu regardes l'affiche avec une loupe, le groupe est présent sur la deuxième ligne du line-up... en partant du bas. En mode police 4 tandis que les têtes d'affiche (dont... Descendents) sont en caractère 32. J'ai beau porter des lunettes, j'ai eu l'œil sur ce coup ! Donc, je te le demande solennellement, devant des milliers de lecteurs : Guillaume Circus, veux-tu bien me ra-

mener de Gainesville un LP de Not, s'il te plaît ? T'en prendras deux d'ailleurs, car après avoir écouté, tu ne pourras pas t'en passer. Tu vas devenir accro à ce quatuor qui va hanter tes jours et tes nuits. La ressemblance avec ALL et Descendents est flagrante, à tel point qu'un éminent spécialiste (Flying Mimi pour ne pas le nommer) a cru que c'était le nouvel album du groupe de hardcore américain et que l'éminent Tomoï (oui oui, encore lui) a validé à la première écoute. Tu vas t'en rendre compte aisément en passant et en repassant dans ta hifi la succession de tubes de ce premier skeud, «Stop the world» (le premier morceau) en tête : le son de basse, c'est le même. Les plans de gratte ressemblent comme deux gouttes

d'eau à ceux du groupe californien. Quant à l'enthousiasme et la qualité des morceaux, on est dans l'équivalent. Et comme j'adore le timbre de voix de Davey, ça ajoute un truc en plus et ne fait que renforcer l'idée que ce groupe n'est pas qu'un simple ersatz : c'est une vraie formation qui rend hommage à ses héros. Assurément, un des disques de chevet pour 2023, et certainement pour les années à venir. Car je ne lui trouve aucun défaut, une fois avoir fait abstraction de la ressemblance très prononcée, comme évoqué ci-avant. C'est parfaitement produit, c'est joué à la perfection et je demande à celui qui ne craquera pas aux power pop «Living on the moon» et «Unfuck the world» ou au survitaminé «Hyperactive» de se faire connaître, histoire que je puisse lui remettre les idées en place. Sans déconner, ce disque est bourré d'énergie positive et de chansons rafraîchissantes. Et pour faire également une référence aux pistol-héros de Montpeul', l'essayer, c'est l'adopter. Et j'espère que tu pourras considérer Not comme le tuyau de l'année !

Wow ! Mazette ! Là, tu me fais plaisir Très Cher Gui de Champi ! Doublement même. D'une, pour t'être entiché de No More Lies et de deux pour m'avoir fait découvrir un excellent

groupe qui va jouer au Fest. Tu avais vu juste, j'ai adoré Not dès les premières secondes et ne manquerai pas d'aller les voir en live et de choper deux LPs de ce Stop the world, même si 150 nouveaux bands ont encore été rajoutés à l'affiche déjà folle ! Dont Ways Away, autre groupe post-hardcore/emo-punk de Sergie Loobkoff, guitariste de Samiam et Maura Weaver, projet solo de la guitariste/chanteuse de Mixtapes, héhé. Tu pars vite dans les tours et t'enflammes rapidement donc je ne suis pas certain, à tête reposée, que mes Espagnols soient réellement ton tuyau préféré parmi ce que je t'ai précédemment proposé, mais en revanche, je peux affirmer que Not est, à égalité avec New Pagans, celui sur lequel je vais le plus revenir à l'avenir.

Tu l'as dit, l'accointance avec la paire Descendents/ALL (groupe des gars de Descendents avec d'autres chanteurs parce que le Milo était trop pris par la fac) est plus que flagrante. On est même à deux doigts de crier au plagiat tellement le son, les riffs/lignes des guitares et basse ressemblent aux Californiens. C'est bluffant mais c'est aussi et surtout une manière à ton Davey touche-à-tout de rendre hommage à cette éminente figure bicéphale, culte dans notre scène punk-rock mais beaucoup trop rare sur nos scènes françaises. En 25 ans, je n'ai vu ALL qu'à deux occasions ; un Deconstruction Tour à Seignosse en 2002 et une date parisienne en 2014 (avec les Australiens Bodyjar et nos amis Burning Heads) et j'ai dû aller en Belgique au Groezrock pour assister à l'enchaînement de tubes et de good vibes des Descendents en 2011. Mais je vais pouvoir mettre les bouchées doubles en 2023 car en plus du Fest, les Descendents sont de la party à l'Xtreme Fest vers Albi. Immanquable. Comme l'est le visionnage du docu Filmage consacré aux deux groupes. Petite larmichette quand tu vois le batteur Bill Stevenson reprendre les concerts après de sérieux soucis de santé (tumeur au cerveau).

En parlant d'émotions et de frissons, même si la voix de Davey est plus mélodique et moins râpeuse que celles de ses mentors, Not arrive également à produire des chansons plus mélancoliques comme «The last time», «Unfuck the world» que tu as citée ou «Losing control», ma préférée de l'album de par son intensité.

J'ai pas fini de pincer Stop the world et crois-moi, je connaîtrai tout par cœur cet automne quand je me placerai devant eux, avec une pensée toute particulière pour toi. Sinon, tu vas finir par penser que je fais une obsession ou alors que tout se recoupe naturellement (et que les grands esprits se rencontrent) mais à ton évocation de Suedehead, l'un des groupes de Davey Warsop, j'ai tiqué. Et suis allé vérifier. Pour avoir la confirmation que oui, c'est bien le cinquième chanteur invité par Sergie Loobkoff (encore lui !) avec Felled Trees, sur son album concept tribute à Dinosaur Jr.. Je t'en avais déjà parlé, pour preuve, Mimi Flying, enfin Jérémie Dalstein, gros fan de Dino mais pas du dernier Samiam (personne n'est parfait), qui avait lu scrupuleusement nos échanges de tuyaux m'avait remercié de lui avoir fait découvrir ce projet éphémère. Avec d'autres musiciens, Sergie y reprend en effet l'intégralité de l'album Where you been, chanté par Jason Beebout de Samiam, Garrett Klahn de Texas Is The Reason/Solea, Blair Shehan de Knapsack/Racquet Club, Karl Larsson de Last Days Of April et donc ton Davey, qui était le seul que je ne connaissais pas quand j'ai pécho le LP. Merci d'avoir réparé cet oubli... et désolé pour toutes celles et ceux encore perdus entre tous ces noms de musiciens, groupes. Ils ont de nouveau été servis, ahaha !

On clôt ainsi cette deuxième saison de HuGui(Gui) en beauté (pour ce qui est du foot, ton RC Lens a fait descendre l'AJ Auxerre en Ligue 2 Tacos 3 viandes salade tomates oignons, mon grand-père ne te félicite pas) et on se donne rendez-vous à la rentrée avec un nouveau fanzine papier récapitulant tout ça, agrémenté encore d'un épisode estival bonus. J'ai déjà hâte !

■ Gui, Gui

PS : Si la version papier du fanzine HuGui(Gui) t'intéresse, un p'tit mail à l'un des experts en tuyaux et y aura moyen de moyenner. guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr



TOY

CLEAR SHOT

(Heavenly Recordings / PIAS)

C'est avec une certaine joie que j'inaugure une nouvelle rubrique (avec Éric pour ce numéro) qui nous tenait à cœur, consacrée aux disques oubliés par le W-Fenec, d'un âge plus ou moins avancé, qu'on a loupé à l'époque en promo ou qui traîne dans nos discothèques. Nous trouvons ça pertinent de vous faire partager ces galettes musicales sucrées ou salées qui ont fait sens à un moment dans nos vies. J'avais en tête une tonne d'albums absents de nos colonnes, qui me titillait de vous dévoiler, et je me suis finalement tourné de manière impromptue vers un groupe anglais que j'ai découvert seulement cette année, à travers je ne sais plus quelle playlist sur le net : TOY et son troisième album, *Clear shot*, sorti en 2016.

Alors pourquoi *Clear shot* ? Eh bien, tout cela est parti du morceau «Clouds that cover the sun». Ce dernier m'a retourné le cerveau, principalement par son pouvoir et son magnétisme mélodique à la fois et puissant, frissonnant et euphorique, si bien que j'ai dû me la remettre une dizaine de fois après. Je me suis créé une forme d'addiction vis-à-vis de ce titre, qui est devenu carrément une obsession. Mais je ne pouvais pas en rester là, il a bien fallu écouter la provenance de ce titre et se plonger dans l'album qui le contenait. Et j'y ai trouvé de nouvelles pépites, toutes d'humeurs variées, telles que «Another dimensions», «Jungle games» ou «Spirits don't lie».

De manière générale, *Clear shot* est un mélange d'indie-pop anglaise mêlée d'un psychédéisme aux ondes flottantes (ex : «Cinema», le dernier titre, est un bijou psyché-shoegaze de 7 minutes) et de quelques incartades nerveuses sans grand danger («We will disperse»). Il est clair que les gars de Brighton doivent posséder une quantité de disque de la fin des années 60 et du début 70's («Jungle games»), mais également de cette période shoegaze 90's (*Slowdive*, *Pale Saints*), sans oublier d'autres courants ayant traversé les âges du rock (période post-punk 80's, electro-pop, etc...). Après tout, la Grande-Bretagne n'est-elle pas la terre du rock par excellence ? TOY est une vraie éponge et, par le truchement de *Clear shot*, il retranscrit à merveille une vision personnelle de la chanson pop, efficace, gracieuse et onirique, éveillant forcément les sens.

Moralité : Ne vous fiez jamais à un titre pour juger un groupe, écouter sa source, contextualiser le et ne faites pas les paresseux. Les playlists ou compilations sont juste utiles pour vous amener vers un univers bien plus complet, ni plus ni moins. Je crois avoir été chanceux avec cet exemple qu'est TOY. Hâte de découvrir le reste de sa discographie, et pourquoi pas, de vous relater mes sentiments s'agissant de ses prochaines sorties.

■ Ted



SLAVES

ARE YOU SATISFIED ?

[EMI records]

C'est même pas l'été 2015 qui commence, qu'à l'époque, on se prend une bonne rasade de pinte fraîche dans la tronche, envoyée par deux excités en provenance de la campagne anglaise, même pas londonienne, un bled paumé, dans le Kent, le truc dont le nom fait penser à une marque de marmelade rosbif, le Royal Tunbridge Wells. Les deux gugusses qui t'ont jeté leur mousse, assis sur un banc d'un énième parc anglais, avec la dégaine de la petite frappe anglaise, entre posture de hooligans désœuvrés ou des skinheads version originelle, à la redskins, prolos et apolitiques, un peu branleurs et un peu provocateurs, c'est Isaac Holman et Laurie Vincent, tout simplement punks. Isaac chante et joue de la batterie debout, parce que c'est plus pratique pour lui. Les autres batteurs jouent assis, et alors ? Laurie est à la guitare, parfois la basse, et fait un peu les chœurs, surtout en concert. Deux je-m'en-foutistes qui te sortent leur premier album avec un artwork ouvertement complètement absurde, le bon non-sens anglais, deux bichons frisés sur un fond rose avec un typo dégueulasse. Mais les gars, c'est quoi cette pochette ? C'est votre premier album, personne ne vous connaît, et personne ne va vouloir vous écouter avec une photo pareille ?! What ?! Screw you funk'n' froggy !!

Et il ne faut vraiment pas s'arrêter à la pochette ou au nom du duo, bien au contraire. Ça va être punk, ça va être rock, ça va gueuler, ça va chanter

avec un accent bien du cru. L'album commence avec «The hunter», un riff de guitare tout simple, un chant gueulard et rapide, tout en amplitude quand la batterie débarque. Simple et superbement efficace. S'ensuit «Cheers up London», au clip barré et humoristique, qui commence par un rire gras pour partir sur un refrain particulier qui tu t'empresseras de reprendre (You're dead, already, dead, dead, already-ready Dead). Toujours aussi efficace. S'ensuit un «Sockets» en mode punk UK old school. Puis deux autres tracks bien épais dont un «Do something» au tempo que les fûts autant que la guitare, écrasent, au refrain toujours aussi basique et fédérateur. Voilà 5 tracks de passés, ultra punchy, déconnants et qui font mouche. On reprend son souffle sur un intermède acoustique et on repart pour 7 autres titres. Des fois plus rock ou plus punk, même punk dark wave sur «Ninety nine», Slaves sait toujours y mettre l'énergie qui dépote. Et sur le chant, pour chaque titre, Isaac y met sa hargne, son désespoir. Car on y parlera de révolte, de solitude, de dépression, de classe sociale, comme si les potes de Renton de Trainspotting s'étaient mis à la musique. Bref, sous couvert d'une attitude provocatrice et faussement désinvolte, Slaves n'est pas qu'un duo de branleur. Le tout dernier titre, «Sugar coated bitter truth», soudainement moins agressif mais tout aussi intense, semble leur faire craquer l'armure. Un premier album en acte fondateur, une première pièce jouissive.

S'ensuivront 2 autres LP, Take control et Acts of fear and love, respectivement en 2017 et 2018. Puis le groupe stoppera toute activité, en raison d'un drame personnel vécu par Laurie qui voulait arrêter définitivement la musique. Mais fin 2022, Slaves revient, même line-up, mais sous un nouveau nom : Soft Play. Welcome back !

■ Eric



DANS L'OMBRE : ELO

APRÈS AVOIR FAIT SES ARMES CHEZ HIM MEDIA, ELODIE A MONTÉ SA PROPRE BOÎTE DE «RELATIONS PRESSE» : ARIA PROMOTION ET SI TU AS PU DÉCOUVRIR DUSK OF DELUSION OU ASYLUM PYRE OU SUIVRE LES DERNIÈRES AVENTURES DE DEMAGO OU ICELAND, C'EST EN PARTIE GRÂCE À SON TRAVAIL.

Quelle est ta formation ?

Je n'ai pas de formation spécifique en tant qu'attachée de presse. J'ai fait un DUT Techniques De Commercialisation, et puis j'ai bifurqué sur un BTS en tant qu'assistante manager, où là par le biais d'un stage, j'ai découvert le métier d'attaché de presse dans la musique. Et ça fait plus de 10 ans que j'ai les deux pieds dedans...

Quel est ton métier ?

Mon métier est attachée de presse, spécialisée dans la musique. En premier lieu, c'est un rôle d'intermédiaire entre les artistes/labels/promoteurs et les journalistes, et aussi d'accompagnateur pour les groupes/promoteurs dans la sortie d'un album/EP/single/clips/concerts/tournée... afin de déterminer ensemble les meilleures stratégies à mettre en place, pour promouvoir au mieux cela auprès des diffé-

rents canaux de communication. Notre rôle est d'aider à faire connaître les groupes de musiques auprès du grand public à travers les médias, afin qu'ils puissent les mettre en lumière de part une news, une chronique, une interview, une diffusion de single ou autre, pour compléter leur dossier de presse afin d'avoir de meilleures opportunités dans leur parcours comme l'aide pour le booking, pour démarcher des labels, les endorsements..., ou aussi aider des promoteurs à attirer un maximum de public sur leur événements que ce soient des concerts ou des festivals.

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?

Je suis à la tête d'Aria Promotion depuis avril 2022, et en parallèle, je suis chanteuse dans deux groupes de musique actifs : The T.A.W.S. depuis 2011 et The Black Vault avec Vivi l'ex-bassiste de Trust, depuis 2017.

Ca rapporte ?

Comme mon agence est montée depuis un an, j'essaye tous les jours de développer le relationnel car c'est le cœur du métier et il faut le faire quotidiennement. Avoir un bon relationnel permet d'avoir une chance d'avoir un retour des personnes avec qui on est tous les jours en lien, et donc de mieux avancer dans les projets que l'on nous confie.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?

Le monde du rock est un univers que j'affectionne particulièrement car c'est le style de musique que j'écoute en premier lieu, et c'est celui que je défends personnellement sur scène depuis que je chante. Et j'ai eu l'opportunité, avec ma précédente expérience, de connaître un peu mieux cet univers et d'aider des groupes plus ou moins connus à augmenter leur notoriété. J'ai donc une affection particulière pour le rock et ça me tient donc à cœur d'aider les artistes à se faire connaître pour qu'ils puissent défendre leur musique auprès de leur communauté.

Une anecdote sympa à nous raconter ?

La première anecdote sympa qui me vient en tête est celle qui s'est passée au Hellfest en 2019, où j'ai passé une journée bien chargée

à coordonner des plannings d'interviews. En fin de journée, grâce à un ami du milieu, je me suis retrouvée en 2/3 mouvements à table sur la Mainstage, à goûter des spécialités suédoises et à boire des coups avec le groupe Sabaton qui nous a gentiment convié à passer quelques minutes sur scène avec eux pendant leur show. Ça m'a refait la journée, ainsi qu'à ma stagiaire de l'époque !

Et la deuxième anecdote est lors d'une fin de journée de coordination d'interview sur Paris, je me suis retrouvée à boire des coups avec Tricky, ex-membre de Massive Attack, et ses amis en plein Paris, et le lendemain j'ai dû le réveiller via la conciergerie pour qu'il se présente à ses interviews !

Ton coup de cœur musical du moment ?

Electric Callboy, un groupe qui mélange du metal et de la techno, dont les morceaux restent bien en tête et donnent envie de voir du concert.

Es-tu accro au web ?

Pas particulièrement. De part mon boulot, je suis souvent sur le web, et quand j'ai du temps libre, j'essaye de me déconnecter afin de faire la distinction entre le travail, la passion et la vie personnelle.

À part le rock, tu as d'autres passions ?

Ma vie tourne autour de la musique depuis des années, c'est ce qui me prend la majorité de mon temps, mais je m'octroie des moments de détente et de convivialité quand j'en ai l'occasion, avec des personnes qui ne sont pas de cet univers.

Tu t'imagines dans 15 ans ?

Dans 15 ans, je m'imagine en premier lieu mère comblée d'un jeune garçon de 15 ans ! Et j'espère être toujours présente dans ce beau milieu qu'est la musique, qui m'anime depuis une quinzaine d'années maintenant...

Merci Elo ! Profite bien des mois à venir et à bientôt !

■ Oli

Photo : Guillaume Guérin



DEN FAN DE NEW MODEL ARMY

Il y a des groupes comme ça, hors des modes, qui tracent leur route au fil des ans, voire des décennies pour certains, sans faire de vague, et New Model Army rentre dans cette catégorie pour moi. Peu importe le succès, à force de concerts, de tournées, les Anglais de New Model Army (NMA) se sont forgé une solide réputation de groupe teigneux, sans concession et se sont créé avec le temps un noyau dur de fans à travers l'Europe.

J'ai découvert ce groupe assez tard, à vrai dire. J'adore le post-punk et vu la multitude de groupes dans ce style ayant éclos dans les années 80, j'étais passé à côté. Ce n'est qu'en 1996, soit 16 ans après les débuts de NMA, en écoutant des vinyles chez un pote que j'ai entendu le titre «White coats» (1989), qui m'a tout de suite donné des frissons ! Nappes de synthés à la Killing Joke

période «Night time» (je suis aussi fan de KJ mais ils ont déjà eu droit à leur présence dans cette rubrique), basse en avant comme j'aime, typique du genre et chant habité... En poursuivant avec l'album complet, Thunder and consolation, je me suis dit : «Mais merde, comment j'ai pu passer à côté de ce groupe !». À partir de là, je me suis sérieusement mis à m'intéresser à leur discographie, confortant ainsi mes premières impressions au fil des écoutes. Les albums me plaisaient tellement... ce groupe était fait pour moi !

Les mois passent et comme un gros coup de chance, NMA se produit près de là où j'habitais à l'époque (Beauvais), pour un concert improbable sous un chapiteau avec trois autres groupes un dimanche après-midi ! C'est le jour J en ce dimanche de juin, une occasion de vérifier leur réputation de groupe de scène. Je suis avec des amis et la sécurité me semble un poil laxiste. Bref, à force de tourner autour de la scène, on finit par arriver à ce qui ressemble à des loges. Pour en être sûr, je toque poliment à la porte, elle s'ouvre et je tombe nez à nez avec Justin Sullivan le

chanteur et Robert Heaton le batteur (décédé en 2004). Je n'oublierai jamais ce regard noir de Justin, avec qui on a pu échanger quelques mots mais en nous proposant de sortir et de se voir après le concert, ce qui me paraissait normal. Ce premier contact m'a marqué. La gentillesse, le respect du groupe pour ses fans et le concert qui suivit comblèrent mes espérances. Le concert fut intense, grave je dirais même, avec un public venant en majorité d'Allemagne, d'Angleterre et bien plus nombreux que les Français ! À partir de ce jour-là, New Model Army allait devenir un de mes groupes prioritaires à suivre en concert. Le second fût au Sziget Festival à Budapest en Hongrie l'année d'après, puis plusieurs dates en 1998 dont le fameux concert à la Cigale à Paris, qui donnera l'album live...& nobody else et où j'ai eu l'opportunité de récupérer la setlist. Je ne me suis pas gêné.

Au fil des ans, les line-up changent autour de Justin Sullivan, resté seul maître à bord et, ce, depuis le début. Le groupe sort ainsi des albums régulièrement, qui sont toujours prétexte à d'immenses tournées à travers toute l'Europe et dans le monde depuis des années, sans interruption. Du bonheur pour les fans qu'on appelle «The Family» et qui adorent voyager tout comme le groupe.

Chaque tournée, chaque concert est l'occasion de se rencontrer, de se retrouver, avant et après les concerts, des fois rejoints par des membres du groupe et tout se passe en totale harmonie. Pour ma part, je dois en être à une trentaine de concerts à travers la France et l'Europe, à faire de nouvelles connaissances puis à garder contact avec certains qui sont devenus de vrais amis. Mon prochain rendez-vous avec New Model Army sera en août 2023 au Rebellion Festival à Blackpool en Angleterre et ça ne sera peut-être pas le dernier de l'année. En effet, le groupe a pour habitude d'effectuer quelques dates chaque année en décembre, à Londres, Cologne, Amsterdam et/ou Paris et des fois même deux jours de suite dans la même ville, avec deux sets différents chaque soir ! Un régal pour les fans que nous sommes ! C'est une des raisons qui explique que j'ai toujours envie de les suivre, après toutes ces années. Le groupe prend soin de changer la setlist chaque soir et tant qu'ils continueront à sortir des albums intéressants, comme ils le font régulièrement (j'ai une vingtaine de disques, tous formats confondus), ils pourront me compter parmi leurs fans et je serai présent dans la fosse.

■ Den June





MAG 47 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Il nous reste quelques exemplaires du #47, il est dispo prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch') ou on peut te les envoyer (mais la Poste prend cher à savoir 6 euros).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-nous et à team@w-fenec.org on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.



W(ho's next)-FENEC

HORS-SERIE HELLFEST

YO LA TENGO

GOROD

THE OCEAN

BLACK TABOO

THE ASCENDING

LEPTIK FICUS

OSM

LES LULLIES

PIL & BUE

THEY CALL ME RICO

XTREME FEST

...



0623

